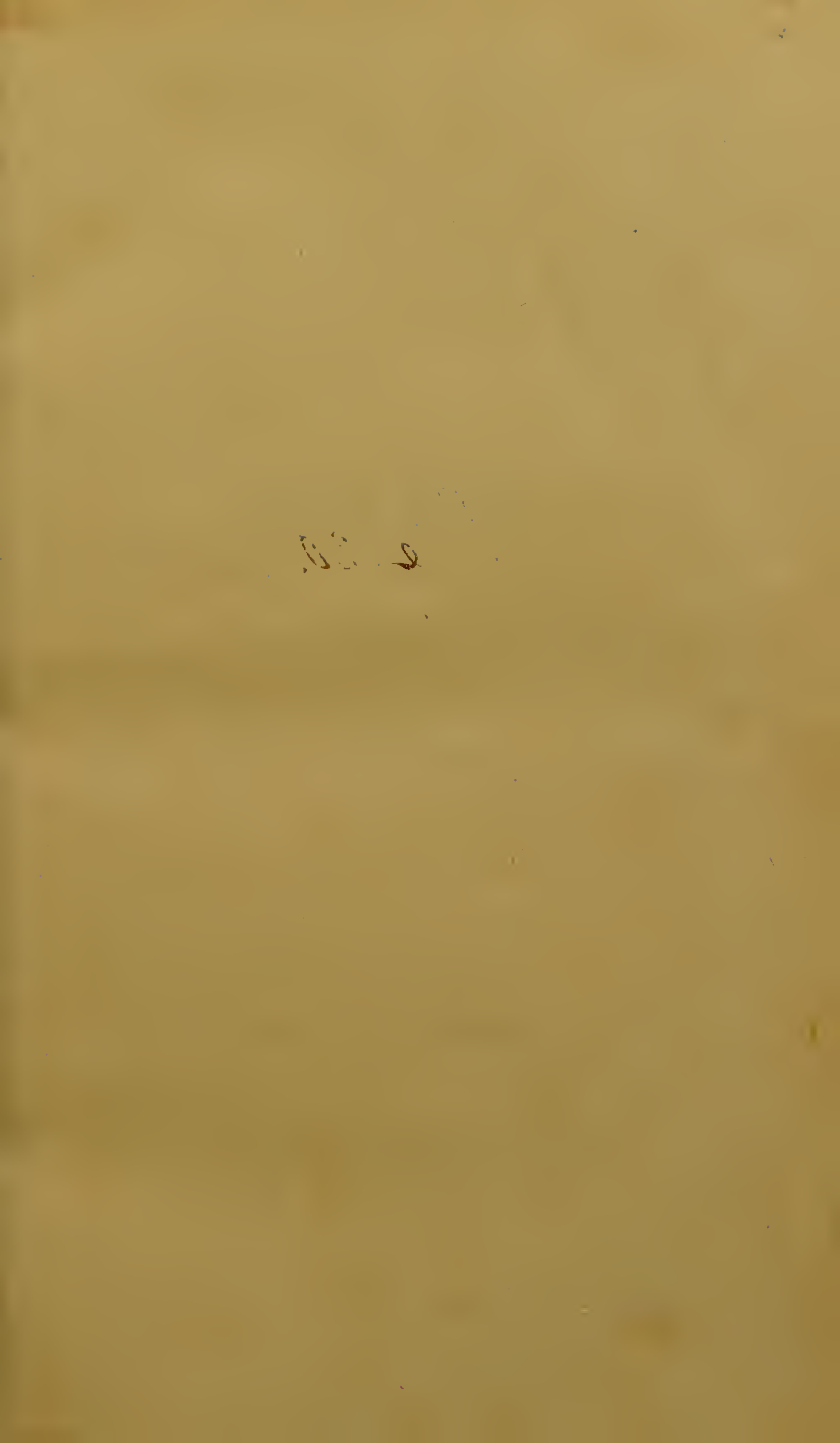




TRAITÉ

DE LA

MALADIE SCROPHULEUSE.

Se trouve aussi chez les Libraires suivans :

A Genève, chez PASCHOUD;

à Liége, chez JALGHEAU;

à Montpellier, chez { SEVAL; GABON fils;

à Strasbourg, chez { TREUTEL et WÜRTZ; LEVRAULT;

à Toulouse, chez SÉNAC;

à Turin, chez BOCCA.

TRAITÉ
DE LA
MALADIE SCROPHULEUSE,

OUVRAGE COURONNÉ

PAR L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES CURIEUX DE LA NATURE;

PAR C. G. HUFELAND,

Médecin du Roi de Prusse, et Conseiller d'État.

TRADUIT DE L'ALLEMAND SUR LA III[e] ÉDITION (1819),
ET ACCOMPAGNÉ DE NOTES;

PAR J. B. BOUSQUET,

Membre de la Société de Médecine de Paris, de celle de Toulouse, etc.

ET SUIVI D'UN

MÉMOIRE SUR LES SCROPHULES,

ACCOMPAGNÉ DE QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LE TRAITEMENT DU CANCER,

PAR M. LE BARON LARREY,

Ex-Inspecteur général du service de santé de l'Armée, Chirurgien en chef de l'Hôpital de la Garde Royale, Commandant de l'Ordre Royal de la Légion d'Honneur, ancien Professeur à l'Hôpital militaire d'Instruction de Paris, Membre de l'Institut d'Égypte et de plusieurs Sociétés savantes, nationales et étrangères.

A PARIS,

CHEZ J. B. BAILLIÈRE, LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, N° 16.

1821.

A

M. PORTAL,

PREMIER Médecin du ROI, Professeur de Médecine au Collége royal de France, d'Anatomie au Jardin du Roi, Chevalier de l'Ordre de Saint-Michel et de la Légion d'Honneur, Membre de l'Académie royale des Sciences de l'Institut de France, du Conseil général des Hospices civils de Paris, de l'Institut de Bologne, des Académies de Madrid, Copenhague, Pétersbourg, Wilna, Édimbourg, etc.

MONSIEUR,

En vous dédiant cet ouvrage, je n'ai pas voulu l'offrir au premier Médecin du Roi, à l'héritier des titres de Sénac et de Lieutaud; je l'offre à ANTOINE PORTAL, *qui, depuis cinquante ans, cultive avec honneur les différentes branches de la médecine; qui a su allier les devoirs d'une pratique étendue aux travaux de l'amphithéâtre et du cabinet; qui, le premier en France,*

s'est livré à l'enseignement de l'anatomie médicale, et qui a pressenti toute l'influence qu'elle devait exercer sur la pathologie.

J'offre l'hommage de ce faible travail au digne émule de P. Frank, au praticien consommé, qui s'occupe aujourd'hui, pour le bien de l'humanité, de réunir en corps de doctrine les vérités pratiques qui l'ont dirigé dans le cours d'une carrière aussi brillante qu'heureuse.

Je l'offre encore à l'ami de son art et de ses confrères, qui a conçu le noble projet de faire revivre l'Académie royale de Chirurgie et la Société royale de Médecine, dont l'existence passagère a laissé de si beaux souvenirs.

J. B. BOUSQUET.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

Lorsqu'une maladie se répand d'une manière aussi effrayante que le vice scrophuleux, lorsqu'elle exerce une influence si funeste sur toute la constitution, lorsque enfin elle se montre si rebelle aux ressources de l'art, il est, sans doute, du devoir d'un médecin philanthrope d'en faire l'objet spécial de ses recherches, et de joindre ses efforts à ceux de ses confrères pour combattre avec succès un ennemi si redoutable.

Aussi je fus agréablement surpris, je l'avoue, quand j'appris que la Société Impériale des Naturalistes venait d'appeler l'attention des médecins sur un sujet de cette importance, en le mettant au concours. Je crus que je ne pouvais me dispenser d'entrer en lice, et dès ce moment je m'occupai de rassem-

bler le fruit de mon expérience et de mes réflexions, pour le soumettre au jugement de l'Académie.

Je prie donc le lecteur de ne pas considérer cet ouvrage comme un traité complet des scrophules (puisque telle n'est pas l'intention de la Société, et que d'ailleurs cela serait superflu après les ouvrages de Kortum et de Weber), mais seulement comme le résultat de mes observations particulières, ou, si l'on veut, comme un simple essai dans lequel j'ai tâché de mettre en œuvre ces mêmes observations, et d'éclairer expérimentalement quelques points encore peu connus de la question proposée.

J'ai cru me conformer aux intentions de l'Académie, en m'interdisant soigneusement les longues citations et tout ce qui sent le désir de paraître. C'est ainsi qu'au lieu de passer en revue tous les moyens curatifs proposés contre le vice scrophuleux, je m'attache exclusivement à ceux qui sont le mieux éprouvés,

dont je cherche à déterminer les indications avec plus de précision qu'on ne l'a fait jusqu'ici.

Cet ouvrage est divisé en trois parties, conformément à l'esprit du programme que voici :

1°. *Naturam acrimoniæ scrofulosæ novis observationibus explicare.*

2°. *Signa diagnostica certissima, quibus virus scrophulosum, in corpore latens, et in varios gradus malignitatis abiens, licet tumoribus nondum, manifestum cognoscatur.*

3°. *Accuratis observationibus edocere, quibus scrophularum speciebus et complicationibus cum aliis morbis, singula remedia antiscrophulosa, hucùsque cognita, maxime sint accommodata; cum primis autem terræ ponderosæ muriatæ efficaciam in scrophulis et affectibus scrophulosis adcurate definire.*

Je traiterai donc successivement 1°. de la nature et de la cause prochaine de la maladie scrophuleuse; 2°. de son

diagnostic; 3°. des indications curatives, et des moyens propres à les remplir.

Lorsque je publiai la première édition de cet ouvrage, en 1797, les médecins étaient partagés entre l'humorisme, la doctrine des forces vitales, et la nouvelle secte des chimistes qui commençait à se former. Mon but était de ramener toutes les opinions vers un seul point, c'est-à-dire, à l'unité du principe vital. Le système de Brown n'était pas encore connu en Allemagne; bientôt après il y fit révolution; mais il ne tarda pas à être remplacé par la *Philosophie de la Nature* (1). Cependant tant de vacillation dans les esprits ne put arrêter les découvertes de la chimie, de l'histoire naturelle, et même de la matière médicale.

Des révolutions de ce genre sont bien propres à nous faire sentir la différence qu'il y a entre la nature et les systèmes,

---

(1) Système de Schelling.

l'invariabilité des lois de la première, et la versatilité des opinions humaines. Toujours plus convaincu de cette vérité, je m'imposai dès lors l'obligation de laisser de côté tous les systèmes pour ne m'en rapporter qu'à l'observation. C'est avec ces dispositions que j'ai composé cet ouvrage et tous ceux qui sont sortis de ma plume. Je recueille aujourd'hui le fruit de cette méthode : après plus de vingt ans, je ne trouve rien d'essentiel à changer à ce Traité, et j'ai la satisfaction de voir que la doctrine des propriétés vitales à laquelle je voulais alors tout ramener, réunit aujourd'hui les suffrages de tous les bons esprits. C'est ce qui me fait espérer que cet ouvrage ne sera pas moins utile aujourd'hui qu'à l'époque où il fut composé.

Toutefois, je n'ai rien négligé pour l'enrichir de tout ce que mon expérience et celle des autres m'ont appris depuis lors sur la nature et le traitement de l'état écrouelleux. On trouvera quelques

nouvelles divisions dans l'histoire des symptômes, et dans le chapitre qui traite des topiques : le reste est conforme à la première édition, et cela même donne un nouveau prix à mes opinions, puisqu'elles se trouvent confirmées par vingt-quatre ans de plus d'expérience et de réflexions sur les maladies des enfans, et par une pratique très-étendue, exercée dans les dernières années, parmi les pauvres d'une grande ville.

Je dois encore faire observer que je suis resté fidèle à l'ancienne nomenclature, parce que, comme je l'ai dit ailleurs, en fait d'objets qui concernent toutes les nations, et qui sont de tous les temps, il faut s'en tenir scrupuleusement aux termes consacrés par l'usage, si l'on ne veut tomber dans les erreurs les plus graves, et finir par être inintelligible. Voyez que de changemens a subis la nomenclature médicale depuis vingt ans, et certes il s'en faut qu'elle soit irrévocablement fixée. Je le de-

mande, n'est-il pas plus simple et plus clair pour tout le monde de dire *taraxacum* que *dent de lion*, *pissenlit*, *fleur de mort*, etc.; calomel, au lieu de *sous-muriate de mercure*, ou *muriate de mercure doux*, etc.? Vainement voudrait-on me persuader que la science ou la patrie soient intéressées à des changemens de noms.

Berlin, juin 1819.

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

Il est digne de remarque que dans les sciences d'observation, comme la médecine, les premiers hommes qui se sont consacrés à leur étude, aient presque toujours produit les travaux les plus utiles et les plus durables. Hippocrate, Aristote, Pline, me sont témoins de cette vérité. L'esprit libre et dégagé de tout système, ils ont, en général, bien observé, parce qu'ils n'étaient occupés que d'observer. Les sciences alors étaient simples: elles se bornaient à retracer un tableau fidèle des phénomènes que présente la nature. C'est en effet le talent d'observation qui brille dans les ouvrages d'Hippocrate, qui le fait regarder encore, après plus de deux mille ans, comme le plus parfait modèle qu'on puisse se proposer en médecine.

Mais cette simplicité se perdit bientôt : toutes les sciences ont essayé d'usurper le sanctuaire de la médecine ; presque dès son origine, la philosophie grecque voulut la soumettre à toutes ses rêveries, et cette étrange alliance fut d'autant mieux accueillie, qu'elle flattait davantage l'amour-propre des philosophes, qui se persuadaient connaître une science qu'ils n'avaient pas étudiée. C'est ainsi que nous avons vu, de nos jours, les chimistes et les naturalistes se disputer l'honneur de faire de la médecine une branche de la chimie, ou de la zoonomie ; c'est ainsi que nous voyons encore des esprits superficiels s'enthousiasmer pour un système qui leur promet, après quelques jours d'étude, la connaissance d'une science aussi vaste que difficile.

Sans doute l'esprit humain doit se trouver humilié quand il considère avec quelle rapidité ont disparu les nombreux systèmes qui tour à tour ont divisé le monde médical ; mais le praticien se con-

sole en pensant que les systèmes en médecine sont bien moins nuisibles à l'exercice de l'art qu'au perfectionnement de la science. Ce n'est pas qu'on ne puisse citer quelques hommes ardens qui, dominés par leur imagination, n'ont pas craint d'éprouver la solidité de leurs théories sur les malades qui leur étaient confiés; mais, outre que le nombre de ces hommes est très-petit, il est juste de dire qu'ils ne se sont livrés à toutes les conséquences de leurs systèmes que dans les maladies dont les moyens curatifs étaient encore incertains ou tout-à-fait ignorés. Mais lorsque ces moyens sont bien connus, la théorie, sentant son impuissance, commence par se rendre, sauf à recourir ensuite aux subtilités pour paraître d'accord avec la pratique. Ainsi, pour prendre un exemple autour de nous, le célèbre auteur de la *Nosographie philosophique* rapporte les fièvres intermittentes pernicieuses aux fièvres ataxiques; M. Broussais au contraire ne

veut voir dans ces maladies que des phlegmasies : tous deux prescrivent le quinquina, le premier, pour régulariser l'action du système nerveux, le second, pour déplacer une irritation.

Si ces réflexions sur le peu d'influence de la théorie sur la pratique, ont quelque chose d'exagéré, en les considérant par rapport aux chefs de secte, j'ose croire qu'elles paraîtront plus justes si l'on en fait l'application aux médecins praticiens; car les praticiens ont aussi leurs théories; mais, outre qu'ils y attachent très-peu d'importance, elles leur sont presque toujours suggérées par la pratique, de sorte qu'elles ne peuvent avoir aucune influence sur cette dernière, lors même qu'elles sont erronées.

Que d'hypothèses n'a-t-on pas inventées sur la nature de la maladie scrophuleuse ! Les uns la font dépendre de la rétention de la liqueur séminale, parce que cette affection se guérit quelquefois d'elle-même à l'époque de la pu-

berté, c'est-à-dire, lorsque les organes génitaux commencent à remplir toute la plénitude de leurs fonctions; les autres la rapportent à la dépravation du fluide nerveux, fluide dont l'existence est encore un problème; d'autres croient que les scrophules sont une dégénération de la maladie vénérienne, et ne s'expliquent pas sur la nature de cette dernière; Bordeu dit formellement que toutes les humeurs ont un penchant à devenir acides; M. Baumes fait plus, il admet la présence d'un acide dans la lymphe, et M. Hufeland professe la même théorie... Ces hypothèses peuvent paraître absurdes, cela n'empêche pas que leurs auteurs aient bien décrit la maladie scrophuleuse, et qu'ils nous aient donné sur son traitement des préceptes de thérapeutique conformes à la plus saine doctrine.

Comme dans les ouvrages de Sydenham, Stoll, Finke, Rœderer, Tissot, Sarcone, Pringle, Zimmermann, etc.,

il y a deux parties bien distinctes dans le Traité des Scrophules de M. Hufeland; la pratique et la théorie. Toutes liées qu'elles paraissent et qu'elles devraient être, ces deux parties sont entièrement indépendantes l'une de l'autre; d'où il suit que, pour juger équitablement ce Traité, il faut les considérer séparément, ou plutôt il faut faire abstraction de la seconde, pour ne considérer que la première.

Au reste, toutes les théories proposées jusqu'à ce jour sur les scrophules, me paraissent plus ou moins défectueuses. Dégoûtés par l'exemple de leurs prédécesseurs des explications de l'humorisme, la plupart des médecins français ont protesté contre ces théories; mais ils n'ont pu s'accorder sur celle qu'il convenait de leur substituer. Il règne en France, au moment où j'écris, deux opinions diamétralement opposées sur la nature de la maladie scrophuleuse : l'une la fait dépendre d'une

atonie profonde de la constitution, et surtout du système lymphatique; l'autre, au contraire, la fait consister dans une irritation de ce même système. Bien que contradictoires, ces deux théories sont entachées du même vice; l'une et l'autre prennent une affection accidentelle pour la maladie principale : c'est ce que je vais essayer de prouver.

Je dois dire en faveur de la première opinion, que les scrophuleux sont, en général, plus ou moins débiles; mais premièrement, ils ne le sont pas tous : en second lieu, si l'atonie constitue les scrophules, ou, ce qui revient au même, si la faiblesse et les scrophules sont la même maladie, il est clair que tous ceux qui sont affectés d'une maladie essentiellement asthénique, comme sont certaines hydropisies, le scorbut, les cachexies, etc. devraient avoir aussi les scrophules. M. Broussais a fait contre cette théorie, des objections non moins fortes : Comment rapporter, dit-il, à l'atonie

une affection qui se manifeste successivement en différentes régions du corps, et toujours dans celles où les propriétés organiques sont les plus actives, à la tête et au ventre dans l'enfance, à la poitrine pendant l'évolution de la puberté, etc.? Comment concevoir qu'une atonie se déplace en un instant et parcoure différentes parties sur les traces des irritations locales, ainsi qu'on l'observe chez les scrophuleux, dont les engorgemens blancs disparaissent quelquefois dans un point, pendant qu'il s'en développe d'autres ailleurs à l'occasion d'une chute, d'une entorse, d'une luxation, etc.? Concluons que lorsque la faiblesse se rencontre avec le vice scrophuleux, il y a co-existence et non pas dépendance.

Ce que je dis de l'atonie peut s'appliquer à l'irritation, avec cette différence que loin de favoriser la diathèse écrouelleuse, l'irritation la repousse, à moins qu'il n'existe une disposition préalable

à cette maladie; mais l'irritation ne fait que la développer, et ne la produit pas. Comment ne voit-on pas que, dans cette hypothèse, toute cause susceptible d'irriter le système lymphatique, telle que le virus vénérien, les miasmes, etc., devrait être nécessairement suivie des scrophules? que dis-je? les irritans eux-mêmes du système sanguin auraient les mêmes résultats, puisque l'irritation se communique des vaisseaux rouges aux vaisseaux blancs, de l'aveu même des partisans de la nouvelle doctrine, qui professent l'opinion que je combats. Ainsi la petite-vérole, la scarlatine, et toutes les fièvres éruptives, un phlegmon, une simple contusion, seraient autant de causes des scrophules : conclusion chaque jour démentie par les faits. Bordeu était tellement persuadé qu'il n'y a rien de commun entre l'irritation et les scrophules, qu'il regardait tous les engorgemens glanduleux qui se manifestent autour du cou comme un

effet de la maladie scrophuleuse, tous, excepté ceux qui sont le résultat de l'inflammation.

L'impossibilité de faire dériver la diathèse scrophuleuse d'une autre maladie, sans violer toutes les lois de l'analogie, nous fait un devoir de la ranger parmi les affections spécifiques, c'est-à-dire, parmi les affections qui n'ont point d'analogues. Cette place lui est assignée, non-seulement par la nature des causes qui la produisent, par l'ensemble des symptômes qui la manifestent, par les lésions variées qu'elle développe, et par le traitement qu'elle réclame; mais encore par la variété d'opinions de tous ceux qui ont cherché à déterminer sa cause prochaine.

Pour exprimer l'aptitude, la facilité qu'ont certains individus à contracter une maladie, les anciens disaient que ces individus avaient en eux une disposition particulière qu'ils désignaient sous le nom de *diathèse*, ce qui signifie vérita-

blement disposition. Après avoir énoncé le fait, ils voulurent remonter à sa cause; mais la physiologie n'était pas assez avancée. Au lieu de chercher cette cause dans l'organisme, ils inventèrent des *virus*, des *germes* qui se développaient sourdement dans le corps, et qui n'attendaient que le moment favorable pour éclore. Frappés du vice de ces théories, qui paralysaient d'avance les ressources de l'art et les efforts de l'artiste, en soumettant notre frêle machine à l'empire inévitable du fatalisme, la plupart des médecins modernes ont banni le mot *diathèse* de leur vocabulaire, et comme les signes et les idées sont étroitement unis, peu s'en faut qu'on ne rejette avec le mot les faits qu'il exprimait, c'est-à-dire la disposition primitive des corps vivans à telle ou telle maladie.

Ce n'est pas ici le lieu de traiter la question des diathèses, l'une des plus importantes de la pathologie générale. Je me renferme dans mon sujet : la dia-

tèhse scrophuleuse, ou, ce qui est la même chose, la disposition aux scrophules, est un fait que tous les sophismes du monde ne sauraient renverser. Il n'est besoin ni de ferment, ni de germe pour l'expliquer, il n'y a rien de surnaturel, rien de mystérieux dans cette disposition; elle dépend d'un état particulier de l'organisation qui se reconnaît, je ne dis pas toujours, le plus souvent, à des caractères particuliers, comme on reconnaît la disposition à l'apoplexie, à la phthisie, à la goutte; etc. Mais, ainsi que l'a fort bien dit M. Combes-Brassard, il serait aussi peu raisonnable d'attribuer les scrophules à un *germe scrophuleux*, que d'imaginer un *germe phlegmoneux* ou *sanguin*, pour expliquer la cause des maladies inflammatoires.

Cette disposition à la maladie scrophuleuse peut être le produit des circonstances environnantes; mais elle est le plus souvent originelle, et ce qu'il y a de singulier, c'est que les parens ne sont

pas toujours entachés des dispositions morbides que leurs enfans apportent en venant au monde. C'est ainsi que nous voyons tous les jours des individus dont la longueur du cou, l'étroitesse de la poitrine, les épaules ailées, etc., dénoncent une disposition à la phthisie pulmonaire, quoique leurs parens parviennent à la vieillesse la plus avancée, et périssent de toute autre maladie. Il en est aussi qui sont destinés à devenir scrophuleux, et qui le deviennent en effet si l'art ne lutte avec avantage contre la nature. Enfin, il en est d'autres qui, quoique exempts, du moins en apparence, de la disposition dont nous parlons, contractent néanmoins la maladie scrophuleuse, sous l'influence d'un concours de circonstances qui sont exposées dans cet ouvrage.

La première chose qui vous frappe en voyant un individu disposé aux scrophules, c'est la prépondérance du système lymphatique sur tous les autres

systèmes; de là cette apparence d'embonpoint, ces formes matérielles, ce volume disproportionné de certaines parties, et cette habitude cachectique propre à la constitution strumeuse. Cette prépondérance des vaisseaux blancs contraste singulièrement avec l'inertie du système artériel, et l'appauvrissement du sang rouge. Il est incontestable que le sang des écrouelleux est plus aqueux, moins vif, moins coloré que celui des gens qui se portent bien. Bordeu dit qu'il a beaucoup de rapport avec le sang des filles chlorotiques, et quelque ressemblance avec celui des hydropiques. Le sang veineux, au contraire, est très-abondant; ce qui, joint à la richesse du système lymphatique, donne à la peau des scrophuleux une couleur d'un blanc mat, tirant un peu sur le bleu.

L'appareil digestif est frappé d'une inertie et d'une irrégularité remarquables; c'est ce que prouvent les dérangemens fréquens des digestions, la ten-

dance aux acides, la prédominance des fluides muqueux, et la disposition aux affections vermineuses, si communes chez les sujets menacés de scrophules; le mauvais état des forces digestives exerce une influence marquée sur toute la constitution; ainsi, tandis que les fluides blancs sont en excès, les muscles sont peu volumineux, peu prononcés, sans force, sans énergie; les chairs sont flasques, mollasses; elles n'ont pas cette fermeté et cette élasticité qui caractérisent la vigueur et la santé; c'est un embonpoint apparent résultant d'une surabondance de sucs mal élaborés.

Les os eux-mêmes ne suivent pas une marche régulière dans leur développement. Les os spongieux et les extrémités des os longs sont proportionnellement beaucoup plus développés que le reste du système osseux: la tête est grosse, les pommettes sont saillantes, les mâchoires larges, les articulations volumineuses, etc.

Tous les os sont moins consistans que dans l'état de santé ; et cette mollesse va quelquefois jusqu'à les faire plier sous le poids des parties charnues qu'ils supportent, ainsi qu'on le voit dans le rachitisme, affection secondaire du vice scrophuleux.

C'est une vérité bien connue des phisiologistes, que toutes les fois que l'équilibre se rompt entre les divers systèmes d'organes, le système nerveux acquiert une prépondérance d'autant plus grande, que la rupture de l'équilibre est elle-même plus prononcée. L'exaltation de ce système se manifeste chez les scrophuleux par une grande sensibilité, la vivacité de leurs reparties, leur susceptibilité, la disposition aux convulsions, etc.

Tels sont les traits les plus généraux et les plus ordinaires de la diathèse scrophuleuse ; mais on se tromperait grossièrement si l'on croyait les rencontrer chez tous les scrophuleux. Il est des individus

forts, robustes, bien constitués, qui n'ont aucun des traits du tempérament lymphatique, élevés au sein de l'abondance, sous le climat le plus contraire au développement des scrophules, et qui néanmoins ont une disposition cachée à cette fâcheuse maladie. Il en est d'autres qui présentent des membres grèles, une existence chétive, et que la maladie dont nous parlons n'épargne pas non plus, ou plutôt c'est à elle qu'il faut imputer l'imperfection de leur organisation. C'est sans doute pour consacrer cette différence, que M. Alibert a cru devoir distinguer *la scrophule vulgaire* de *la scrophule endémique.* « En général, dit-il, ceux qui sont affectés de la scrophule endémique ont une mine triste, pâle, ou d'une couleur jaunâtre et comme terreuse; leurs yeux sont mornes et inanimés : toute leur physionomie est chétive et sans aucune sorte d'expression; leur teint n'offre jamais ni cette blancheur éblouissante, ni ce rouge fleuri qui est l'attribut de la

scrophule des villes; leurs joues sont tellement flétries et desséchées, que lorsqu'ils arrivent à l'hôpital Saint-Louis on les prendrait pour des cadavres qu'on a fait sortir de leur tombeau.

« Le moral des individus qui se trouvent atteints de la scrophule endémique diffère essentiellement de celui qu'on observe dans l'espèce précédente ; ils sont, en général, d'une conception très-lente, et mettent beaucoup de temps pour prendre la décision la plus simple; ils sont mornes, et presque toujours silencieux comme les solitudes qui les environnent : il en est qui sont presque idiots, et ceux même dont la tête est moins mal organisée, sont ignorans et enclins à la superstition. » (*Maladies de la peau*, II, 332, 4.)

J'insiste sur les différences d'organisation que présentent les scrophuleux, parce qu'il me semble qu'on les a peints d'une manière beaucoup trop uniforme : à en juger par les descriptions générales

qu'on trouve dans les nosologies, on croirait qu'ils ont tous de l'embonpoint, des formes arrondies, une peau fine, un teint frais et vermeil, etc.; mais il s'en faut que ce tableau embrasse tous les cas. Sous ce rapport, il en est des scrophules comme de l'inflammation : quoique celle-ci affecte plus particulièrement le tempérament sanguin, cependant elle n'en épargne aucun; ainsi ce serait une grande erreur, à notre avis, de ne voir dans la diathèse scrophuleuse qu'une exagération du système lymphatique. L'observation a prouvé seulement que ce système est souvent très-developpé chez les scrophuleux; mais non-seulement ce développement ne constitue pas la maladie scrophuleuse, mais encore il ne se lie pas tellement avec elle que celle-ci ne puisse exister avec une autre organisation, et réciproquement. C'est ainsi que tous ceux qui périssent d'apoplexie n'ont pas un cou gros et court, une tête volumi-

neuse, une poitrine dilatée, un corps replet, etc.

D'après cela, quel siége assignerons-nous à la diathèse scrophuleuse? Jusqu'ici tous les auteurs l'ont placée dans le système lymphatique. On ne peut nier en effet que ce système ne soit très-souvent le siége de cette maladie. C'est ce que prouvent l'engorgement des glandes, l'abondance du tissu cellulaire, la richesse de la lymphe, etc. Mais ce système n'est pas le seul qui soit susceptible d'être affecté des scrophules. Morgagni croyait que toutes les parties y sont sujettes. Les tubercules, qui sont le signe le moins équivoque de la diathèse écrouelleuse, peuvent se développer dans tous les organes, comme le prouvent les observations de Bayle et de M. Laennec. En vain dirait-on qu'il y a des vaisseaux absorbans dans tous les organes : il n'y en a point dans les nerfs; l'anatomie n'en a pas encore démontré dans le cerveau ni dans les os, et cependant ces organes sont

loin d'être exempts de l'espèce de lésion dont nous parlons. D'ailleurs, comment déterminer, au milieu des tissus qui concourent à former un organe, quel est celui de ces tissus qui est altéré, et le moyen de concevoir que l'altération ne passe pas bientôt de l'un à l'autre ? Ainsi, quand même le système lymphatique serait constamment le siége primitif de l'état écrouelleux, très-sûrement il n'en est pas le siége exclusif. L'importance que mettent aujourd'hui quelques médecins à déterminer jusqu'au tissu malade, me paraît une subtilité peu favorable aux progrès de l'art. La médecine-pratique est moins minutieuse; elle ne néglige pas le siége des maladies, mais elle borne son ambition et ses recherches à savoir quel est l'organe malade, et lorsqu'elle ne peut atteindre le but, elle tâche au moins d'en rapprocher, ce qui suffit souvent pour déterminer le traitement le plus convenable, ainsi que le fait observer M. Alibert.

Il résulte des recherches des pathologistes, que le vice scrophuleux peut affecter tous les organes : la peau, les muscles, le tissu cellulaire, les glandes, les os, les viscères, etc. ; et c'est ainsi qu'on explique la variété des symptômes et des formes sous lesquelles il se manifeste. Ces formes sont si différentes, qu'on serait tenté de croire qu'elles appartiennent à des maladies qui n'ont aucun rapport entre elles ; mais la cause qui les produit étant identique, la raison nous garantit de l'erreur de nos sens. Dans une génération scrophuleuse, dit M. Portal, on trouve indifféremment les scrophules, l'épilepsie, la manie, la pierre, le rachitisme, le mal vertébral, la goutte, la gravelle, le rhumatisme, des tumeurs blanches des articulations, des anévrismes, etc. Il serait aussi curieux qu'utile de développer cette proposition, et de signaler toutes les affections primitives ou secondaires que peut déterminer le vice scrophuleux. Ce tra-

vail ne peut être l'ouvrage que d'un praticien consommé; mais j'ose prédire des résulats aussi nouveaux qu'intéressans à celui qui l'entreprendra avec les talens nécessaires pour l'exécuter.

Il me reste deux mots à dire sur cette traduction. J'ai usé de toute la liberté que peut se permettre un traducteur. Je n'ai pas substitué mes idées à celles de l'auteur; mais on pense bien que, faisant aussi peu de cas des théories que je l'ai dit, je n'ai pas dû m'appliquer à rendre avec une grande exactitude et dans tous ses développemens, celle de M. Hufeland. J'ai donc adouci souvent ses expressions, toutes empruntées au langage de l'humorisme, quoiqu'il se dise d'une autre école : c'est un sacrifice que j'ai fait au goût des médecins de mon pays, qui trouveront peut-être que j'ai été beaucoup trop timide. Il m'est arrivé quelquefois d'abréger un passage, et de supprimer quelques notes lorsque je ne les ai pas crues nécessaires à

l'intelligence du reste de l'ouvrage.

Je me suis piqué de plus d'exactitude à l'égard de la pratique, sans pourtant me rendre esclave des tournures ni des expressions de mon auteur ; mais j'ai cru que c'était un moyen de rendre plus fidèlement ses idées.

Les médecins allemands sont dans l'usage d'écrire toutes les formules en latin ; M. Hufeland n'a pas dérogé à cette coutume. J'ai hésité un instant pour savoir si je devais les traduire; cependant je m'y suis décidé, parce que l'auteur désignant les médicamens par abréviations et par les termes de la vieille chimie, ses formules ne sont pas toujours faciles à comprendre. Je me suis permis quelquefois de réformer encore son langage à cet égard ; plus souvent j'ai eu le soin de placer entre deux parenthèses le nom nouveau à côté de l'ancien; mais je dois prévenir que j'ai toujours préféré le nom le plus connu au plus ré-

cent, pour être sûr d'être entendu des praticiens.

J'ai accompagné le texte de quelques notes, soit pour éclaircir les opinions du médecin allemand, soit pour faire ressortir les différences de sa doctrine avec celle des médecins français.

Enfin on trouvera à la fin de l'ouvrage de M. Hufeland, un Mémoire de M. le baron Larrey sur un cas de maladie scrophuleuse, accompagné de quelques réflexions sur le cancer.

J'ai dû penser que le lecteur verrait avec plaisir réunis dans le même volume les travaux de deux hommes également célèbres par leurs talens, et par les services qu'ils ont rendus à l'humanité.

TRAITÉ

DE LA

MALADIE SCROPHULEUSE.

INTRODUCTION.

Avant d'entrer en matière, il est important de bien déterminer l'objet de nos recherches.

Premièrement on confond souvent les *scrophules* avec la *maladie scrophuleuse*, quoique cela soit fort différent. Les scrophules (*scrofulæ*) ne sont autre chose qu'un tuméfaction des glandes, et n'indiquent qu'une affection locale du système lymphatique ; au lieu que la maladie scrophuleuse (*scrofulosis*) consiste dans une affection générale ; c'est-à-dire dans une diathèse, ou disposition particulière du même système ; disposition dont les scrophules ne sont qu'une conséquence, ou qu'un symptôme. Ainsi les scrophules sont à la maladie scrophuleuse comme l'effet est à la cause : celle-ci peut exister sans celui-là, et réciproque-

ment. La tuméfaction des glandes n'est donc pas un signe certain de la présence de la diathèse scrophuleuse, comme l'absence de ce symptôme n'exclut pas l'idée de cette maladie.

On confond aussi les *scrophules vraies* (*scrofulæ veræ*) avec les *scrophules fausses* (*scrofulæ spuriæ, sympathicæ, symptomaticæ*), comme si tout engorgement glanduleux était nécessairement scrophuleux. Mais l'observation a prouvé que la plupart des maladies du système lymphatique s'accompagnent fréquemment de semblables engorgemens, telles sont la petite-vérole, la rougeole, la scarlatine, la syphilis, et bien d'autres affections qui sont étrangères à ce système, comme l'odontalgie, les phlegmasies cutanées, un cautère, un vésicatoire, une simple contusion, etc.

Ces engorgemens sont donc purement symptomatiques, ou, ce qui revient au même, ils sont les effets d'une autre affection dont ils suivent entièrement le sort : ils augmentent, diminuent, paraissent ou disparaissent avec elle. Il n'en est pas ainsi des scrophules vraies; celles-ci ont leur siége dans le système lymphatique, et dépendent exclusivement de l'affection de ce système à l'état duquel elles sont étroitement liées. Enfin, ce n'est qu'en agissant sur lui, et en remédiant au genre d'altération dont il

est affecté, qu'on peut espérer de guérir les scrophules vraies, au lieu que le traitement des scrophules fausses est relatif à la maladie qui les a produites.

Il est encore une distinction à faire à l'égard des *scrophules secondaires*, ou *deutéropathiques*. J'appelle de ce nom les scrophules qui, bien que l'effet d'une autre maladie, subsistent néanmoins après sa disparition; ce qui ne permet pas de les confondre avec les scrophules symptomatiques dont elles ont perdu le caractère; je m'explique : lorsqu'une affection symptomatique persiste pendant long-temps, elle peut produire une altération tellement profonde dans la partie qui en est le siége, qu'elle survive aux causes mêmes dont elle est l'effet; en sorte qu'elle devient réellement essentielle, de symptomatique qu'elle était.

SECTION PREMIÈRE.

DE LA NATURE OU DE LA CAUSE PROCHAINE DE LA MALADIE SCROPHULEUSE.

Les médecins ne sont pas d'accord sur la cause prochaine de cette maladie : les uns la placent dans les humeurs et la considèrent comme une acrimonie de la lymphe, ou comme une obstruction des vaisseaux lymphatiques ; les autres croient qu'elle a son siége dans les solides, et désignent le système lymphatique.

Cette différence d'opinions tient, d'une part, à la variété des formes sous lesquelles le vice scrophuleux (1) se manifeste, et, de l'autre, aux doctrines pathologiques qui règnent en ce moment ; doctrines qui font varier non-seulement la direction qu'on donne aux recherches

(1) J'avertis une fois pour toutes que je me servirai indistinctement des mots, *vice scrophuleux*, *écrouelleux*, *maladie scrophuleuse*, *constitution strumeuse*, etc. Toutes ces dénominations ont la même signification à mes yeux ; elles expriment toutes les mêmes conditions de l'économie sur lesquelles elles ne doivent rien faire préjuger.

(*Note du traducteur.*)

de ce genre, mais encore les explications elles-mêmes, suivant la manière de penser et de parler que chacun s'est faite d'après sa théorie.

Cependant il serait bien à désirer qu'on parvînt à quelque chose de positif, ou plutôt qu'on parvînt à s'entendre, car très-sûrement le principe de cette dissidence est encore moins dans les choses que dans les mots ; encore si la question dont il s'agit était une de ces hypothèses étrangères à la pratique ; mais il est plus important qu'on ne pense de bien déterminer la cause prochaine d'une maladie, puisque cette connaissance est la base du diagnostic et du traitement. (1)

(1) J'ai fait pressentir dans ma préface, ce qu'il faut penser des causes prochaines des maladies. Tout prouve que la connaissance de ces causes est au moins superflue, et certes il ne faut pas nous en plaindre, car elle passe notre intelligence ; on ne peut bâtir à ce sujet que des hypothèses plus ou moins ingénieuses, on ne peut que reculer la difficulté. Supposons, pour un instant, que la diathèse scrophuleuse dépende de la présence d'un acide dans la lymphe, comme le croient M. Baumes et notre auteur ; que gagnerons-nous à cette découverte ? Voit-on quelques rapports entre un acide et les symptômes par lesquels la maladie se manifeste ? En faudra-t-il moins recourir à l'observation pour connaître ces symptômes, et pour leur appliquer le traitement qui leur convient ? Au reste, M. Hufeland ne peut que gagner à

Qu'il me soit donc permis de consacrer les premières pages de cet ouvrage à un sujet d'une si grande importance. Je vais d'abord indiquer les causes occasionnelles, parce qu'elles me paraissent propres à répandre un grand jour sur la cause prochaine; ensuite je m'occuperai de cette dernière, soit en elle-même, soit dans ses rapports avec la maladie scrophuleuse.

---

cette manière de voir. S'il est impossible de connaître les causes premières des maladies, il n'a donc d'autre tort que de s'être engagé dans cette recherche ; et, si cette connaissance est inutile, il y aurait de l'injustice à juger défavorablement un ouvrage estimab sur une lechose qui ne mérite aucune importance.

(*Note du traducteur.*)

CHAPITRE PREMIER.

Considérations générales sur le système lymphatique, pour servir d'introduction à la pathogénie *de la maladie scrophuleuse.*

La maladie scrophuleuse ayant son siége dans le système lymphatique, il est indispensable d'avoir des idées précises sur la structure et les fonctions de ce système.

En général, il me paraît qu'on l'envisage sous un point de vüe beaucoup trop rétréci. Le désigner par le seul nom d'absorbant, c'est se mettre dans la nécessité de ne lui reconnaître que la faculté d'absorber, quoiqu'il ait bien d'autres usages.

Il se compose de trois ordres d'organes :

1°. *Des vaisseaux absorbans*, *proprement dits :* assemblage d'une multitude de petits vaisseaux déliés, transparens, inégaux, pourvus de valvules. Nés par d'innombrables radicules des surfaces externes et internes, de la peau, des membranes, du tissu cellulaire, etc., ils sont répandus dans tous les organes comme les vaisseaux artériels dont ils sont la terminaison, et vont s'ouvrir, pour la plupart,

dans le canal thorachique ; je dis pour la plupart, parce qu'il en est qui communiquent directement avec les vaisseaux sanguins. Quelques anatomistes distinguent les vaisseaux lactés des vaisseaux lymphatiques ; mais cette distinction, fondée sur la nature du fluide en circulation, est inutile en pratique.

2°. *Du canal thorachique* où vont se réunir la plus grande partie des vaisseaux lymphatiques.

3°. *Des glandes lymphatiques ou conglobées* : petits corps ovalaires, rougeâtres, composés de vaisseaux blancs, de vaisseaux sanguins et de nerfs, distribués çà et là sur le trajet des vaisseaux lymphatiques, comme les ganglions sur le trajet des nerfs ; mais elles existent en plus grand nombre dans le mésentère, à la face interne des cuisses, dans les aines, autour du cou, sous les aisselles, et généralement dans toutes les parties du corps où le tissu cellulaire est abondant.

Outre les propriétés générales de la matière, le système lymphatique est doué d'une puissance vitale qui n'a rien de commun avec les propriétés des corps bruts. Cette puissance est prouvée, sans réplique, par la quantité de nerfs qui entrent dans sa composition, par l'influence qu'il exerce sur le système nerveux en général, et par celle qu'il en reçoit. Pour bien

apprécier ses fonctions, il faut donc prendre en considération ses forces physiques et ses forces vitales, et profiter des lésions auxquelles la puissance vitale est sujette dans les autres systèmes, telles que l'éréthisme, les spasmes, les convulsions, la paralysie, etc., pour éclairer celles dont le système lymphatique est susceptible.

Quant aux fonctions de ce système, il en est deux principales.

1°. *Absorption.*

L'absorption embrasse tout ce qui doit pénétrer dans le torrent de la circulation pour s'identifier avec nous-mêmes, excepté les substances tirées de l'atmosphère qui se mêlent immédiatement avec le sang dans les organes de la respiration.

L'absorption s'exerce, 1°. *dans le tube digestif* sur les matériaux destinés à réparer les pertes que nous faisons sans cesse.

2°. *A la surface de la peau et dans l'intérieur des bronches.* Ces organes sont pourvus d'une quantité prodigieuse de vaisseaux absorbans à travers lesquels s'insinue tout ce que la peau enlève à l'atmosphère, et la plus grande partie de ce que les poumons en absorbent.

3°. *Dans l'intérieur des cavités.* Ce mode

d'absorption est prouvé par le fait même de l'exhalation. En effet, on conçoit que ces cavités seraient bientôt remplies des produits de l'exhalation, si leurs parois n'étaient armées de vaisseaux pour en absorber le surperflu.

4°. *Dans les espaces que laissent entr'elles les lames du tissu cellulaire, et partout où il y a des vaisseaux absorbans.* C'est ici qu'il faut placer l'absorption qui s'exerce dans le sein même de nos parties, dans les organes sécrétoires, dans les muscles, etc.

Ce mode d'absorption paraît avoir pour but:

a. De résorber la lymphe et de la mêler encore avec le sang qui l'a fournie, pour accomplir l'acte de la nutrition.

b. De recueillir et d'absorber les parties hétérogènes pour les éliminer. Mais les vaisseaux dont nous parlons en ce moment, paraissent avoir, pour principal usage, de délivrer les organes sécrétoires du superflu des fluides sécrétés. C'est ainsi qu'ils enlèvent la bile au viscère qui la fournit, et la transportent sur la peau, ainsi que la maladie connue sous le nom d'*ictère* nous en offre un exemple frappant. Il est donc très-probable qu'il existe une communication directe entre les vaisseaux absorbans et nos organes, communication qui facilite le transport des fluides d'une partie sur une autre,

sans qu'ils soient contraints à passer par la grande circulation ; exemple, le diabétès.

c. De pomper et de transporter la matière morbifique d'un endroit dans un autre, comme nous l'avons observé très-souvent à l'égard du pus. Tel est sans doute le mécanisme de la plupart des métastases, et voilà pourquoi les glandes en sont si souvent le terme.

2°. *Préparation et assimilation des fluides nutritifs.*

Le système lymphatique n'est pas seulement destiné à livrer passage aux molécules qui doivent faire partie de nos organes, ou, pour le dire autrement, ce n'est pas une simple voie passive, ouverte à tous les principes qui vont se rendre dans la grande circulation. C'est véritablement dans ce système que les molécules organiques, introduites dans le corps, commencent à perdre leurs qualités hétérogènes pour se rapprocher du caractère de l'animalité ; c'est là qu'elles font le premier pas du monde physique dans le monde vivant, espèce de préparation qui les dispose à revêtir les propriétés du sang qu'elles sont destinées à renouveler.

Nous en avons dit assez pour faire sentir toute l'influence qu'exerce le système lymphatique sur la composition matérielle du corps,

et sur l'état des forces; ainsi que pour faire entrevoir les changemens que les lésions de ce même système doivent introduire dans l'économie.

1°. *La sanguification* est essentiellement liée à l'état du système absorbant, je veux dire qu'elle en suit toutes les altérations, toutes les vicissitudes.

2°. Le même système opère la *nutrition*, soit en recueillant les principes nourriciers, et en leur imprimant le premier caractère de l'animalisation, soit en prévenant l'accumulation de la lymphe, et en éliminant du corps ce qui pourrait lui devenir nuisible par un trop long séjour. Ainsi donc, c'est le système absorbant qui détermine la maigreur, l'atrophie, le développement excessif de nos parties, l'obésité, les infiltrations séreuses, etc. ; c'est encore lui qui distribue les matériaux de la nutrition, et qui se plaît quelquefois à surcharger un organe au-delà de ses besoins, comme, par exemple, lorsqu'il fait prédominer le phosphate calcaire dans les os.

3°. En éliminant les principes délétères qui pénètrent ou qui se développent dans l'économie, le système dont nous parlons, *épure*, *purifie* le corps ; mais cela même l'expose à devenir la source d'une foule de maladies.

4°. Il suffit de savoir que le système lymphatique maintient l'*équilibre dans la circulation*, pour comprendre que ses altérations doivent déranger le cours du sang, et favoriser les congestions.

5°. Enfin c'est encore au système absorbant qu'il faut attribuer le *développement des formes*. Vous aurez remarqué sans doute qu'à mesure que nos organes se développent, il se manifeste des signes non équivoques de l'irritation de ce système, tels sont entr'autres la tuméfaction des glandes qu'on nomme vulgairement tumeurs de croissance. Il n'est pas rare non plus de voir ce système se débarrasser spontanément des maladies dont il était affecté, et quelquefois en acquérir de nouvelles.

Il résulte clairement de ce qui précède, que les matières en circulation dans les vaisseaux lymphatiques (matières qu'on désigne, d'une manière beaucoup trop vague, sous le nom de *lymphe*), sont :

1°. Du chyle, résultat des substances alimentaires introduites dans les premières voies ;

2°. Les principes les plus subtils enlevés à l'atmosphère ;

3°. Les débris des organes eux-mêmes qui deviennent la proie de l'absorption.

Toutes ces choses renfermées dans les vaisseaux lymphatiques doivent être prises en considération, pour apprécier convenablement les maladies auxquelles ils sont sujets, et les causes qui les produisent. Malheureusement la plupart des pathologistes n'ont tenu compte que des parois de ces vaisseaux, et les fluides qui les parcourent ont été totalement négligés, quoiqu'ils déterminent souvent l'état des vaisseaux eux-mêmes. Dans les beaux jours de l'humorisme, on exagérait l'importance des humeurs, et l'on faisait à peine mention des solides; aujourd'hui que la doctrine de la sensibilité domine, on fait tout le contraire. Mais la vérité repousse également l'un et l'autre de ces excès.

CHAPITRE II.

Causes éloignées de la maladie scrophuleuse.

La maladie scrophuleuse peut être produite par l'altération du système lymphatique, et par celle des fluides qu'il renferme.

Je divise les causes éloignées de cette affection en trois classes :

1°. La première classe embrasse tout ce qui peut diminuer le ton des solides, et particulièrement celui du système lymphatique.

2°. La seconde comprend tout ce qui peut exalter l'irritabilité de ce système, ou engourdir sa sensibilité.

3°. Je range dans la troisième tout ce qui peut fournir un chyle ou une lymphe de mauvaise qualité, comme une mauvaise nourriture, un mauvais air, un dérangement quelconque dans la nutrition, ou dans les fonctions des poumons et de la peau.

Mais il est temps d'exposer les causes particulières de la maladie qui nous occupe. On les divise communément en prédisposantes et en occasionnelles : cette division n'est pas très-exacte. En effet, les causes prédisposantes ne disposent pas seulement au vice scrophuleux,

elles le font naître avec tous ses symptômes caractéristiques, pourvu toutefois qu'elles agissent assez long-temps; et, d'autre part, les causes occasionnelles se bornent à faciliter le développement de la disposition scrophuleuse; mais elles n'ont aucune influence sur sa production. Je propose de nommer les premières *causes essentielles* ou *principales*, et les autres *causes excitantes*.

I. CAUSES PRÉDISPOSANTES OU PRINCIPALES.

Hérédité.

La plupart des enfans issus de parens scrophuleux, portent en venant au monde une disposition à cette maladie. On a même observé qu'elle ne tarde pas en général à se développer. C'est en vain qu'on a voulu révoquer ces faits en doute, le témoignage de l'expérience est irrécusable. Je connais des familles entières où le vice scrophuleux se perpétue depuis deux et trois générations, et il n'attaque pas seulement un enfant, mais cinq, six, et plus encore. Dans les pays où cette affection est très-commune, et pour ainsi dire endémique, comme en Angleterre, on est tellement convaincu de cette vérité, qu'un des points les plus importans dans le choix d'une épouse, est qu'elle soit exempte du vice scrophuleux.

Au reste, qu'y a-t-il d'étonnant qu'une maladie constitutionnelle soit héréditaire? Ne sait-on pas que toutes les maladies de ce genre ont le funeste privilège de se transmettre avec la vie? (1)

Non-seulement les enfans dont nous par-

(1) La difficulté de concevoir qu'une maladie qui n'est pas contagieuse puisse être héréditaire, a porté plusieurs médecins, parmi lesquels on distingue Withe, Faure, Chambon, etc., à refuser ce caractère à la maladie scrophuleuse. Cette difficulté n'existe point dans la théorie que nous avons proposée : en effet, en admettant, comme nous l'avons fait, que la constitution strumeuse consiste dans une certaine disposition de l'organisme, on conçoit que les parens la transmettent à leurs descendans comme ils leur transmettent les traits de leur physionomie, leur taille, leurs gestes, le son de leur voix. Au surplus, la difficulté d'expliquer un fait ne prouve rien ni pour, ni contre l'existence de ce fait. Loin de nier l'hérédité des scrophules, M. Portal, fondé sur l'analogie des symptômes, des lésions cadavériques, et sur d'autres caractères, M. Portal pense que la plupart des maladies héréditaires dépendent du vice scrophuleux (Voyez *ses Considérations sur la nature et le traitement des maladies de famille et des maladies héréditaires*); et cette opinion vient de recevoir un nouveau degré de probabilité des travaux de M. Combes Brassard, en ce que presque toutes les maladies que ce médecin a rapportées à la diathèse scrophuleuse, sont héréditaires, quoiqu'il ne paraisse pas avoir tenu compte du phéno-

lons sont entachés de la disposition écrouelleuse, mais il en est qui naissent avec cette affection toute formée. Parmi ces derniers,

a. Les uns sont affectés, peu de temps après leur naissance, d'une inflammation des yeux, connue sous le nom d'*ophthalmie des nouveau-nés*.

b. D'autres présentent des éruptions cutanées, des ulcérations, des écoulemens puriformes des oreilles, tous symptômes scrophuleux à cette période de la vie. Tout récemment encore il s'est offert à mon observation un cas analogue. C'est peut-être ici qu'il faut ranger le pemphigus des nouveau-nés, observé par M. OSIANDER.

c. D'autres ont des engorgemens glanduleux.

d. Ceux-ci sont affectés du *spina-bifida*, maladie presque toujours de nature scrophuleuse.

e. Ceux-là présentent un *endurcissement du tissu cellulaire*, affection particulière aux nouveau-nés, observée pour la première fois

---

mène de l'hérédité dans cette espèce de généalogie. (*Essai sur les maladies des Enfans.*)

(*Note du traducteur.*)

en France, ensuite en Angleterre et en Allemagne.

Ce qui me porte à penser que cette affection est de nature scrophuleuse, c'est, d'une part, l'analogie qu'elle présente avec la diathèse de ce nom; et de l'autre, parce qu'elle n'a été observée que depuis que la constitution strumeuse est devenue si commune, et particulièrement dans les pays où cette constitution est presque endémique.

Toutefois, de ce que le vice scrophuleux est héréditaire, il ne s'ensuit pas qu'un enfant issu de parens scrophuleux ne puisse éviter de le devenir. L'art lutte quelquefois avec avantage contre la nature.

II. *Sexe et âge.*

L'observation a prouvé que les enfans et les femmes sont particulièrement disposés à la maladie scrophuleuse; ce qui doit d'autant moins nous étonner, que c'est l'âge et le sexe où l'on rencontre les circonstances les plus favorables au développement de cette maladie, je veux parler de la faiblesse, et d'une grande susceptibilité nerveuse. (1)

---

(1) M. Lepelletier, afin de s'assurer si le sexe pouvait être mis au nombre des causes qui prédisposent aux

III. *Faiblesse des parens.*

Rien n'est plus propre à communiquer aux enfans la disposition dont nous parlons que la faiblesse des parens, et surtout l'atonie des organes de la génération, suite ordinaire de l'onanisme et des excès vénériens. Tel est le sort que réservent à leurs enfans ceux qui se marient après avoir abusé de leur jeunesse. Toutefois c'est peut-être moins le virus vénérien lui-même qui produit de si tristes effets que l'abus des plaisirs de l'amour, et surtout l'abus de la masturbation. Il existe une liaison étroite entre la faiblesse des organes reproducteurs et l'état écrouelleux, liaison si bien prouvée par l'expérience qu'il faut être de mauvaise foi pour la révoquer en doute; et la raison toute seule ne dit-elle pas que des parens épuisés doivent communiquer à leurs enfans un caractère de faiblesse dont le système lymphatique se ressent comme tous les autres ?

Les enfans qui proviennent d'une mère et

écrouelles, dit avoir fait dans plusieurs hôpitaux de Paris, des tableaux comparatifs qui tous lui ont à peu près donné les résultats suivans : les scrophuleux du sexe féminin sont à ceux du sexe masculin :: 5 : 3. (*Traité complet sur la maladie scrophuleuse*, p. 53).

(*Note du traducteur.*)

surtout d'un père très-âgé, portent également en venant au monde une disposition au vice scrophuleux, disposition qui ne tarde pas à se développer.

IV. *Syphilis des parens.*

Il est certain que la maladie scrophuleuse n'est souvent qu'une conséquence de la syphilis, j'ai presque dit la syphilis dégénérée, et transmise de la mère au fœtus par voie de génération: J'ai vu fréquemment des parens syphilitiques donner le jour à des enfans qui présentaient à leur naissance, ou peu de temps après, tous les symptômes du vice scrophuleux; et l'on a remarqué que, depuis l'apparition de la vérole, ce vice est devenu beaucoup plus commun qu'il ne l'était auparavant. Aujourd'hui même il est plus fréquent dans les pays où la syphilis est très-répandue que dans les autres. Les symptômes eux-mêmes ont une ressemblance frappante avec ceux de la vérole constitutionnelle. Enfin tout jusqu'au traitement confirme cette analogie: est-il, en effet, un moyen plus prompt et plus efficace que le mercure contre ces deux maladies? (1)

---

(1) Stoll, Selle, MM. Portal, Girard et d'autres auteurs inclinent également à penser que la diathèse scro-

Quoi qu'il en soit de cette analogie, du moins on conçoit qu'une affection du système lymphatique, telle que la syphilis, puisse imprimer à ce même système un caractère de fai-

---

phuleuse n'est qu'une dégénération de la syphilis. Au premier coup d'oeil, cette opinon peut paraître appuyée sur des rapprochemens spécieux; mais elle ne saurait soutenir un examen attentif. D'abord, il est incontestable que les scrophules ont été connues de tous les temps, et l'origine de la syphilis n'est peut-être pas fort ancienne. Quoi qu'en dise M. Hufeland, il est faux que la constitution strumeuse soit plus commune dans les pays où la vérole est très-répandue que dans les autres. Nulle part les scrophules ne sont plus multipliées que dans les villages des Pyrénées et des Alpes, où la simplicité des mœurs préserve les habitans des ravages de la syphilis. Elles ne sont pas rares, il est vrai, en Espagne, ni en Italie, mais cela tient à la malpropreté dans laquelle vit la dernière classe de la société dans ces deux pays. Le vice scrophuleux affecte particulièrement l'enfance, tandis que le virus vénérien attaque tous les âges; le premier se guérit quelquefois spontanément aux approches de la pnberté, le second ne peut se passer des secours de l'art. Enfin ajoutons à toutes ces raisons que, bien qne le mercure triomphe de la diathèse scrophuleuse, il a besoin d'être secondé par d'autres moyens, et que d'ailleurs il est bien loin de posséder contre cette maladie le degré de spécificité dont il jouit contre le virus vénérien.

(*Note du traducteur.*)

blesse qui passe des parens aux enfans, et forme le principe de la diathèse scrophuleuse. Il n'est pas nécessaire pour cela d'admettre le passage immédiat du virus vénérien en nature dans les élémens du germe; les lois connues de la vie suffisent pour rendre raison de l'influence de ce virus sur l'organisation du fœtus.

V. *Influence des alimens de mauvaise qualité dans l'enfance sur la production de la maladie scrophuleuse.*

Je comprends sous ce titre toute substance dont l'assimilation est plus ou moins difficile, et dont les principes, bien qu'ils se combinent avec nos organes, conservent néanmoins toujours quelque chose de leur premier caractère. De ce nombre, sont :

1°. *L'allaitement artificiel.* Rien de plus pernicieux pour la santé que l'allaitement artificiel. J'ai presque toujours observé que les enfans qu'on élevait de cette manière étaient plus ou moins disposés à la maladie scrophuleuse.

a. De tous les fluides du corps humain, il n'en est pas de plus vivant que le lait. C'est ce que prouve l'influence presque soudaine des affections morales sur le mélange et la combinaison intime de ses principes consti-

tutifs. Sous ce rapport, on peut comparer le lait à la liqueur séminale : il n'est certainement pas indifférent pour le but de la génération que le sperme passe directement d'un corps vivant dans un autre, ou qu'il soit transmis dans celui-ci plus ou moins de temps après avoir quitté le premier. Le lait vit tant qu'il est renfermé dans ses organes sécréteurs, et le principe de vie dont il est animé, en l'appropriant à la constitution de l'enfance, le rend tout à la fois plus nourrissant et plus facile à digérer. Comparez les enfans qui vivent du sein de leur mère avec ceux qu'on nourrit artificiellement, et vous verrez que, généralement parlant, les uns sont gras, frais et bien portans, tandis que les autres restent faibles et languissans, au moins toute la première année de leur existence.

Voyez avec quelle facilité ce malheureux près de périr de consomption, supporte le lait qu'il va sucer lui-même au pis de l'animal, ou du moins celui qu'il boit encore tout fumant de sa chaleur naturelle ; donnez-lui le même lait, une heure plus tard, il lui causera des digestions laborieuses, des angoisses, des pesanteurs d'estomac, etc. D'où peut venir cette différence, si ce n'est du principe de vie dont le lait est animé, tant qu'il est encore renfermé

dans les organes qui l'ont préparé, principe qui s'évanouit dès qu'il cesse d'être en contact avec eux? Alors commence une autre combinaison de ses principes; les lois chimiques, les lois qui régissent la matière morte, commencent à l'emporter sur les lois de la vie, jusqu'à ce qu'enfin l'influence de celles-ci soit complétement effacée. L'allaitement naturel est, je pense, une ressource que s'est ménagée la nature pour conserver encore quelque temps le nourrisson en communication directe avec sa mère, et pour lui offrir une nourriture qui s'adapte à la délicatesse de ses organes.

b. On oublie que la plupart des animaux qui nous fournissent le lait sont purement herbivores, tandis que la femme tire sa nourriture des trois règnes de la nature. La différence des alimens passe dans le produit des sécrétions; il y a dans le lait des animaux quelque chose de végétal qui n'existe pas au même degré dans celui de la femme. Et de là cette disposition aux acides dont le chyle lui-même ne paraît pas entièrement exempt, disposition en effet très-ordinaire chez les enfans qu'on soumet à l'allaitement artificiel.

c. Par les mouvemens de ses lèvres, l'enfant qui tète fait affluer la salive dans la bouche;

cette humeur se mêle avec le lait, se combine avec ses principes, et ceux-ci reçoivent déjà un commencement d'animalisation qui les rend plus faciles à être digérés. Le mélange de la salive avec les alimens est une condition essentielle d'une bonne digestion, non-seulement pour les enfans, mais aussi pour les adultes. Personne n'ignore que les estomacs très-délicats supportent les alimens liquides, tels que les potages, bien plus difficilement que les alimens solides; c'est que, dans l'acte de la mastication, ceux-ci s'imprègnent de salive, tandis que ceux là parviennent dans l'estomac comme ils ont été pris. On a voulu rapporter ce phénomène à la chaleur des potages, comme si les autres liquides, quelque froids qu'on les suppose, ne se mettaient pas bientôt à la température de l'estomac quand une fois ils sont en contact avec lui.

d. On a peine à se figurer tous les dangers qui peuvent résulter de l'allaitement artificiel. Le lait est tantôt trop chaud, tantôt trop froid, tantôt trop vieux, quelquefois même il est décomposé. Il est surtout très-fâcheux d'en changer, car le lait varie non-seulement dans chaque espèce d'animal, mais encore dans chaque individu de la même espèce. Il n'est pas besoin de parler de l'influence des maladies sur cette

liqueur. Je ferai seulement observer que le lait des animaux n'étant pas suffisamment nutritif, on est souvent forcé, pour calmer les cris de l'enfant, de lui donner une nourriture plus consistante; ce qui n'est pas sans inconvénient, comme on peut le penser.

Il résulte de ce que je viens de dire que le lait des animaux, et plus généralement toute nourriture artificielle, fournit un mauvais chyle, et peut devenir par là cause prédisposante de la maladie scrophuleuse. Cependant, comme il est des cas où l'allaitement naturel est impossible, je conseille de placer l'enfant au pis de l'animal, ou du moins de lui faire boire le lait encore tout chaud, pour atténuer autant que possible les inconvéniens que nous reprochons à l'allaitement artificiel. Il est surprenant qu'on n'ait pas encore fait servir à cet usage le lait d'ânesse, qui cependant est le plus analogue à celui de la femme, et celui que les estomacs affaiblis digèrent le plus facilement. Quoi qu'il en soit, il est toujours utile de joindre à ce régime de bons bouillons, quelques jaunes d'œufs dissous dans l'eau, pour corriger la disposition aux acides qu'un lait étranger ne manque jamais de développer, sans doute à cause de la nourriture toute végétale des animaux.

2°. *Toute espèce de préparations farineu-*

ses (*bouillies*), *et de légumes* (*pommes de terre*, etc.). Toute préparation farineuse qui n'a pas subi la fermentation et la cuisson, est, par cela même, difficile à digérer. Le chyle qu'elle fournit est collant, mal lié et peu propre à l'assimilation; il circule lentement dans les vaisseaux lactés, s'arrête, et détermine des obstructions. Tels sont les inconvéniens qui suivent l'abus des pommes de terre. J'ai remarqué que les scrophules sont très-communes dans tous les pays où l'on nourrit les enfans avec cette racine.

3°. *Les alimens trop aqueux*, tels que certains végétaux, outre qu'ils sont pauvres en principes nutritifs, sont encore nuisibles par la faiblesse qu'ils procurent, et par la disposition aux acides qu'ils introduisent dans l'estomac de celui qui s'en nourrit.

4°. *L'habitude* de donner aux enfans dans les premières années de la vie une foule d'alimens sans distinction et sans choix, et de leur laisser manger tout ce qui flatte le goût de l'adulte. Ces alimens peuvent être bons en eux-mêmes; mais ils ne le sont point pour des estomacs avec la sensibilité desquels ils ne sont pas en rapport; c'est en ce sens que nous disons qu'ils sont difficiles à digérer.

5°. *La mauvaise habitude* de gorger les en-

fans d'alimens; d'où résulte une mauvaise digestion, un mauvais chyle, et enfin la diathèse scrophuleuse.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici est vrai des enfans naturels comme des enfans légitimes; ce qui confirme de plus en plus l'hérédité de la maladie scrophuleuse. La privation des soins et du sein maternel, une nourriture malsaine, l'abus des alimens, la malpropreté, les excès vénériens : telles sont quelques-unes des caues prédisposantes de cette maladie. Une chose assez singulière, c'est que tous les enfans naturels que j'ai connus étaient scrophuleux.

VI. *Un air malsain.*

C'est une des causes les plus puissantes et les plus fréquentes de la maladie dont nous parlons.

L'air le plus favorable à son développement, est

1°. Un air froid, humide et privé de lumière. Voilà pourquoi l'affection scrophuleuse règne presque endémiquement dans les lieux enfoncés, particulièrement du côté du nord, dans les vallées étroites, impénétrables à la lumière. Par la même raison, elle est plus commune dans le nord que dans le midi; il est rare

de la voir sous les tropiques, mais on la rencontre fréquemment sur les rivages de la mer, et principalement en Angleterre, parmi les enfans qui vivent dans des lieux bas et humides, dans les pays montagneux exposés à toute l'inclémence des saisons, et dans les vallées sans cesse traversées par des vents froids et humides. Le *goître*, affection locale, est endémique dans les pays montagneux. On a remarqué que les efforts qu'il faut faire pour gravir les montagnes, l'eau de ces lieux et les cris de la femme pendant le travail de l'enfantement favorisent le développement de cette maladie. *Le crétinisme*, affection générale, que je regarde comme le plus haut degré de la diathèse écrouelleuse, endémique dans les vallées profondes du Tirol et du pays de Vaud, est visiblement l'effet du froid, de l'humidité, de la privation de la lumière du soleil, d'un air fortement carbonisé, et peut-être aussi d'une altération particulière de l'air que la chimie ne connaît pas encore.

L'influence de la lumière sur la vie, les qualités de l'air et la production du vice scrophuleux, n'a pas été suffisamment sentie. Sans lumière, tout languit dans la nature; l'air est sans vie, les végétaux s'étiolent et dépérissent, les animaux eux-mêmes n'acquièrent qu'un

développement incomplet. Né, par des radicules innombrables, de tous les points de la surface de la peau, le système lymphatique pompe dans l'air les principes de vie, comme la plante absorbe au sein de la terre le fluide nourricier; comme elle, il s'étiole dans les ténèbres, et prospère au soleil. Cela nous explique pourquoi la maladie scrophuleuse est si rare dans les pays chauds.

2°. Un air inconstant et variable; de là vient que la diathèse scrophuleuse est si commune dans les pays montagneux.

3°. Un air fortement carbonisé et chargé de vapeurs animales; voilà pourquoi la maladie dont nous parlons se plaît tant dans les habitations des pauvres et dans les fabriques, où le grand nombre de personnes qui s'y trouvent rassemblées imprime à l'air une altération particulière que je nomme *animalisée*. Cette altération provient de deux causes: des exhalations qui se dégagent continuellement des corps vivans, et de l'absorption des principes de l'atmosphère, nécessaires au maintien de la vie. Sous ce rapport, le séjour de la campagne est bien préférable à celui des villes. En effet, plus une ville est grande et peuplée, plus les rues sont étroites et les maisons élevées, et plus les scrophuleux y sont nombreux.

On ne peut se figurer toute l'influence du mauvais état de l'air sur la production du vice scrophuleux, quoique cette influence s'explique assez naturellement par la suspension des fonctions de la peau, par la malpropreté qui s'ensuit, par la faiblesse qui en résulte, et par l'absorption des principes délétères de l'air atmosphérique.

VII. *Tout ce qui diminue les forces digestives.*

1°. L'usage inconsidéré et prématuré du thé et du café, auquel on soumet quelquefois les enfans, et plus généralement l'abus de toutes les boissons chaudes.

2°. L'abus des médicamens qui exercent une action spéciale sur les premières voies : tels sont les émétiques, les purgatifs et les prétendus stomachiques. Loin de fortifier le tube digestif, les toniques et les astringens administrés sans ménagement, usent son énergie naturelle; bientôt la faiblesse augmente et se communique aux systèmes glanduleux et lymphatique; l'assimilation se fait mal, le chyle lui-même est altéré, et la maladie scrophuleuse se déclare.

3°. Les maladies qui portent ou qui laissent une impression débilitante dans les organes

digestifs, tels sont les fièvres de longue durée, gastrique, muqueuse, etc., la coqueluche, et toutes les toux violentes.

VIII. *Acides des premières voies.*

Il est facile de concevoir que, s'il se développe des acides dans l'estomac d'un enfant, l'assimilation ne se fera pas, ou se fera mal; le système lymphatique, irrité par un chyle de mauvaise qualité, sera bientôt obstrué, etc. Au surplus, l'observation a prouvé que les enfans sujets aux acides sont souvent affectés dans la suite de l'état écrouelleux.

IX. *Vers intestinaux.*

Les vers exercent une double influence sur la production de la diathèse écrouelleuse, par l'altération du chyle, et par l'irritation qu'ils produisent sur le tube digestif.

Quoi qu'il en soit de cette explication, l'expérience ne prouve que trop la liaison des affections vermineuses avec la diathèse scophuleuse.

X. *Abus de l'opium et des autres narcotiques dans l'enfance; crises incomplètes.*

Quoique je me sois montré, dans d'autres circonstances, assez chaud partisan des nar-

cotiques, cela ne m'empêchera pas de convenir qu'il n'est rien de plus funeste aux enfans que l'abus de ces moyens. Cet abus, aussi funeste aux propriétés vitales qu'aux facultés intellectuelles, dispose au vice scrophuleux. Je me fonde sur ce que : 1°. Les narcotiques diminuant les forces digestives, la faiblesse se communique du tube digestif aux vaisseaux absorbans; dès lors l'absorption languit, les glandes et les vaisseaux lymphatiques ralentissent leurs mouvemens, d'où résulte un mauvais chyle et de mauvaises sécrétions. C'est ainsi que l'excès et le défaut d'irritabilité sont également nuisibles.

2°. Ils s'opposent à la perfection des crises, phénomène sur lequel il est d'autant plus important d'appeler l'attention des médecins que les doctrines du siècle sont plus favorables à l'emploi de l'opium. Qu'on soit partisan de l'humorisme ou du solidisme, on ne peut s'empêcher d'avouer que les idées de crise et de coction sont fondées sur la nature même de l'économie animale. L'essence des maladies consiste dans la réaction vitale qu'oppose la nature aux causes morbifiques, et leur issue dépend du rapport qui s'établit entre cette réaction et la cause qui la provoque. Or, la nature a besoin d'un certain degré d'énergie, et

d'un espace de temps donné pour triompher de son ennemi, soit qu'elle l'expulse hors du corps, soit qu'elle le réduise au néant. Il y a donc un temps dans les maladies où la nature se livre à cette opération, comme il en est un où elle ne s'y livre pas; ou, ce qui revient au même, il y a des périodes de crudité, de coction et de crise. Point de crise sans réaction; si donc vous ôtez à la puissance vitale le pouvoir de réagir (et c'est ce qui résulterait infailliblement de l'abus des narcotiques, avant l'élimination des causes morbifiques), qu'arrivera-t-il? La maladie se prolongera, et vous aurez à vous reprocher d'en avoir empêché la solution en paralysant la force médicatrice de la nature. (1)

---

(1) Plein de confiance dans les opérations de la nature, Sydenham considérait la fièvre comme un instrument de guérison. M. Hufeland semble renchérir encore sur le médecin anglais, car il se représente toutes les maladies comme un combat entre la nature et les causes morbifiques, et les phénomènes de réaction comme l'arme dont elle se sert pour terrasser son ennemi. Grâces aux découvertes de Bordeu, Bichat, Cabanis, etc., on est revenu de ces jeux de l'imagination. Plus on étudie les lois de l'organisme, plus on est convaincu qu'il n'est pas nécessaire d'admettre un principe particulier distinct de l'organisation, ainsi que l'ont fait Van-Helmont, Stahl

Telle est la manière dont je crois qu'il faut envisager les crises. La réaction est un bienfait

---

et Barthez, pour expliquer la régularité, l'harmonie des phénomènes dont elle est le théâtre. Tout marche avec ordre dans les corps vivans, parce que les organes dont ils sont composés se conviennent tous entr'eux. Les maladies ne sont que les dérangemens de ces mêmes organes, et les symptômes sont le signe de ces dérangemens, comme l'état normal des fonctions annonce la santé. Quand l'estomac rejette, par le vomissement, un corps étranger qui l'importune, il ne faut donc pas croire que cet organe agit sous la direction de l'*âme*, de *la nature*, ou de tout autre principe intelligent qui l'avertit du danger qui le menace; le vomissement a lieu parce que l'estomac est irrité, et si le corps qu'il contenait est expulsé, c'est parce que cet effet est presque inséparable du vomissement.

Cette manière de raisonner a changé la doctrine des crises. Au lieu de les considérer, à l'exemple des anciens, comme le résultat, le terme d'un plan concerté par la nature pour opérer la solution des maladies, nous n'y voyons que l'effet aveugle et nécessaire des dérangemens organiques auxquels elles succèdent. En d'autres termes, les crises étaient pour les anciens des *moyens* de solution; elles ne sont pour nous que des *signes* de solution. Cette question est peut-être plus importante qu'on ne pense, car ici la différence des théories est passée dans la pratique. Dans la crainte de troubler la nature dans les opérations qu'elle préparait en silence, les médecins de l'antiquité se contentaient d'observer

de la nature, il faut la respecter. Une crise incomplète peut faire dégénérer une maladie aiguë en une maladie chronique, une affection générale en une affection locale; elle peut faire d'une maladie très-facile à guérir une maladie très-rebelle et même incurable, et transporter le principe morbifique sur le système lymphatique.

C'est donc en s'opposant à l'accomplissement des crises que les narcotiques peuvent déterminer le vice scrophuleux.

Je suis tellement convaincu de cette vérité que je ne doute point que ceux qui voudront prendre la peine de répéter les mêmes observations, n'acquièrent la certitude que beaucoup d'enfans sont devenus scrophuleux uniquement pour avoir pris une trop forte quantité de narcotiques.

---

les maladies dans leurs périodes de crudité et de coction, et réservaient toutes leurs ressources pour la seconder au moment des crises. Moins confians dans la sagesse de la nature, et mieux instruits sur les lois des corps organisés, les médecins modernes ne font pas difficulté d'attaquer les maladies dès leur début, suivant les indications qu'elles présentent, et croient qu'ils doivent à cette méthode des succès qu'ils n'auraient pas obtenus en suivant une autre marche.

(*Note du traducteur.*)

XI. *Défaut d'exercice.*

Le défaut d'exercice produit la faiblesse, et la faiblesse prépare le vice scrophuleux. L'exercice est aussi nécessaire aux enfans que les alimens. Cela suffit pour faire concevoir combien de maux doit enfanter une éducation dont le point le plus essentiel est de les forcer à rester *inactifs*. Outre les affections nerveuses, la déviation de la colonne vertébrale, etc., cette méthode dispose manifestement aux scrophules. L'expérience prouve au contraire que les enfans qui passent leur vie à jouer en plein air sont rarement affectés de cette maladie.

XII. *Malpropreté.*

Je comprends sous ce titre un air renfermé, l'omission des bains et des lotions. Il est constant que lorsqu'on n'a pas le soin de se laver, il s'amasse à la surface de la peau une matière excrémentitielle, qui finit par être resorbée. Les fonctions de cet organe se dérangent, la faiblesse s'en empare, et se communique de proche en proche à toute la constitution, et principalement au système lymphatique.

La malpropreté est, selon moi, une cause tellement puissante de la diathèse scrophuleuse, que je suis convaincu que si cette affec-

tion est si commune de nos jours, cela tient en grande partie au peu d'usage que nous faisons des bains, en comparaison des anciens. Aussi, je ne crains pas de le dire, avec cette cause, une mauvaise nourriture, un air malsain, et le défaut d'exercice, il n'est point d'enfant, quelque bien portant qu'on le suppose, qu'on ne puisse rendre scrophuleux.

XIII. *Abus de la chaleur.*

L'habitude de faire coucher les enfans sur la plume, de leur bassiner le lit, et de les tenir toujours très-chaudement, introduit une disposition à la transpiration, et par suite une faiblesse générale, en même temps qu'un état d'irritation constante. Telle est la manière d'agir de la chaleur pour produire la diathèse scrophuleuse.

XIV. *Contentions d'esprit trop précoces.*

Ce n'est pas sans raison qu'on a placé les contentions d'esprit trop précoces au nombre des causes de la diathèse écrouelleuse. La culture du corps doit précéder celle de l'esprit. Il faut que l'un ait acquis un certain degré de force avant de penser à mettre l'autre en exercice. Si l'on intervertit cet ordre, qu'arrivera-t-il ? Les forces destinées au développement du corps

seront perdues pour lui; le système lymphatique tombera dans l'atonie; ses fonctions ne s'exécuteront qu'incomplétement : d'où une mauvaise lymphe, un mauvais chyle et finalement la diathèse scrophuleuse. La cause que nous signalons en ce moment est d'autant plus à craindre, qu'une raison prématurée est un des traits caractéristiques de la constitution srumeuse. Cependant un enfant montre-t-il plus d'intelligence que n'en montrent ordinairement les enfans de son âge, les parens se réjouissent; ils ne pensent qu'aux moyens de cultiver des dispositions si heureuses. Mais, hélas! tant de soins n'aboutissent le plus souvent qu'à confirmer la disposition native dont ils sont entachés, et qu'il eût été peut-être possible de détruire par une méthode plus convenable.

XV. *L'exercice trop précoce des parties sexuelles, l'onanisme.*

Je connais plusieurs exemples de scrophules produites par cette seule cause. Elle agit comme la précédente, c'est-à-dire, en produisant la foiblesse et la distraction des forces.

XVI. *Affections tristes de l'âme.*

Les soucis, la peur, une éducation tyranni-

que, l'envie, etc., diminuent les forces, en même temps qu'ils entretiennent un état continuel de spasme dans les vaisseaux. On conçoit qu'ils puissent produire les scrophules, comme ils produisent le squirrhe et le cancer.

XVII. *Abus du froid.*

L'abus du froid, comme l'abus de la chaleur, est très-favorable au développement de la diathèse scrophuleuse. Du temps où les médecins anglais préconisaient les bains froids et l'air glacial comme un moyen de fortifier le corps, il n'était pas rare de voir paroître cette maladie chez les enfans auxquels ont faisait subir une méthode si peu rationnelle. Et certes, on n'en peut être étonné quand on pense à l'intensité de l'irritation et des spasmes que cette méthode exerçait sur le système lymphatique. La foiblesse devait succéder à l'irritation.

II. CAUSES OCCASIONNELLES OU EXCITANTES.

I. *Développement du corps, croissance.*

Le développement naturel des organes, la croissance, sont en grande partie, comme nous l'avons déjà dit, l'ouvrage du système lymphatique. Il est dans le cours de la vie des époques où ce développement se fait avec une extrême

rapidité, et l'on remarque que le système lymphatique est alors le siége d'une irritation considérable. C'est ce que prouve la tuméfaction des glandes qui se manifeste précisément à ces époques, et qu'on nomme, pour cette raison, *tumeurs de croissance;* tumeurs qui disparaissent dès que les organes ont acquis le degré de perfection dont ils sont susceptibles. Or, le système lymphatique étant le siége de la diathèse écrouelleuse, il est facile de concevoir comment la part qu'il prend au développement du corps peut amener cette diathèse, la renforcer, et même la réaliser quand elle existe déjà. Aussi, lorsque le corps pousse une croissance rapide, comme par exemple, aux époques de l'éruption des dents et de la puberté, n'est-il pas rare de voir paraître tous les symptômes du vice scrophuleux : d'où je conclus que ce vice était caché, et qu'il n'attendait qu'une circonstance favorable pour se manifester.

On voit par là pourquoi ces époques ont tant d'influence sur le développement de la phthisie pulmonaire et sur le rachitisme, qui, comme on sait, est le plus souvent l'effet du vice scrophuleux.

Toutefois, si l'irritation du système lymphatique favorise le développement du vice scro-

phuleux, il faut dire aussi qu'elle en opère quelquefois la guérison; mais ces cas sont plus rares.

II. *Saisons.*

Si je m'en rapporte à mon expérience, le printemps est la saison la plus favorable au développement du vice scrophuleux. Jamais, en effet, les engorgemens glanduleux ni les éruptions cutanées ne sont plus fréquens qu'à cette époque de l'année. Le retour de la chaleur excite dans tous les êtres organisés une turgescence à laquelle le corps de l'homme ne reste pas insensible. Le système nerveux prend un nouveau degré d'énergie; les organes de la génération sortent de leur assoupissement; les humeurs circulent avec plus de facilité, et telle affection qui restait cachée se développe avec une extrême rapidité. Mais de tous les systèmes du corps humain, il n'en est aucun qui ressente aussi vivement l'influence de cette saison que le système lymphatique; et voilà pourquoi l'apparition de la maladie scrophuleuse est alors si fréquente. Les personnes même qui se croyaient parfaitement guéries éprouvent quelquefois des récidives auxquelles les médecins eux-mêmes étaient loin de s'attendre.

L'été, surtout lorsqu'il est pluvieux, produit chez quelques personnes les mêmes effets que le printemps.

III. *Causes mécaniques.*

Les causes mécaniques, c'est-à-dire les contusions, les blessures, les coups, les chutes, etc., n'engendrent jamais le vice scrophuleux; mais ils lui fournissent souvent l'occasion de se manifester. Hamilton et Weber en ont cité des exemples. Je soupçonne que ces causes réunissent en elles, dans leur manière d'agir, les effets des causes stimulantes et débilitantes.

IV. *Maladies d'irritation.*

Voici sans contredit l'une des causes déterminantes les plus communes de la maladie qui nous occupe. Nul doute que les maladies qui se portent sur le système lymphatique, toutes celles qui affectent le tube digestif, ne puissent donner l'éveil au vice scrophuleux chez les enfans, qui d'ailleurs y sont disposés.

Mais ces maladies produisent bien plus sûrement les effets que nous leur attribuons, lorsqu'elles se terminent par des crises incomplètes, ou lorsqu'il se fait des métastases sur le système lymphatique. Dans l'un et l'autre cas, il est fort important de savoir s'il existe une

disposition à la maladie scrophuleuse, ou si cette disposition n'existe pas : dans le premier, les engorgemens glanduleux sont idiopathiques ; ils sont symptomatiques dans le second.

Il semble qu'il soit dans la nature de certaines maladies de ne se terminer que par des crises incomplètes : telles sont la variole, la rougeole, la scarlatine, etc. Le reste de la matière morbifique se jette sur le système lymphatique ; aussi n'est-il pas rare de les voir suivies de la maladie scrophuleuse.

La vaccine elle-même, affection très-légère, ordinairement exempte de fièvre, provoque l'apparition des scrophules chez les sujets qui s'y trouvent disposés ; en sorte qu'a près la terminaison de l'éruption, on voit paraître des engorgemens glanduleux et d'autres symptômes de même nature qu'on regarde faussement comme dépendans de la vaccine, quoiqu'ils n'aient aucun rapport de nature avec cette dernière maladie.

Il faut en dire autant de la vérole qui, comme on sait, a son siége dans le système lymphatique.

Enfin l'apparition des scrophules est souvent l'effet d'une méthode intempestive, d'une crise supprimée, ou d'un mauvais traitement.

Je sais qu'on ne manque pas, en pareil cas, d'accuser les moyens curatifs, mais n'est-ce pas à la main qui les administre, de répondre des effets qu'ils produisent ? Ayons le courage de le dire : s'il est vrai qu'une crise incomplète, une métastase, fournissent quelquefois l'occasion au vice scrophuleux de se manifester, il n'est pas moins certain que, dans beaucoup de cas, cette crise et cette métastase sont l'ouvrage du médecin, soit qu'il prodigue les débilitans lorsque la nature a besoin de forces, soit qu'il tonifie lorsqu'il devrait affaiblir. Il n'est pas de médicament un peu actif qui, mal administré, ne puisse déterminer l'effet que nous signalons ; tels sont entr'autres le quinquina, l'opium, le froid, le mercure en retenant les mouvemens critiques à l'intérieur du corps ; les astringens et les spiritueux en favorisant les métastases.

CHAPITRE III.

De la nature, ou de la cause prochaine de la maladie scrophuleuse, et de ses rapports avec la production de cette maladie.

Ce que nous venons de dire sur les causes éloignées de la maladie scrophuleuse doit nous éclairer sur sa cause prochaine.

Il me paraît que cette cause consiste *dans une atonie profonde du système lymphatique, accompagnée d'une irritation spécifique de ce même système, et d'une altération particulière de la lymphe.*

Cette définition a l'avantage d'expliquer la nature et l'origine des symptômes qui caractérisent la maladie scrophuleuse; c'est ce que je vais essayer de prouver.

I. *Le vice scrophuleux a son siége primitif dans les solides, et non dans les fluides.*

1°. En effet, une affection héréditaire doit être une altération des solides.

2°. Une affection qui peut dépendre de la faiblesse et de l'épuisement des parens, réside nécessairement dans les parties solides; car

c'est aux solides qu'est attachée la force et l'énergie de la constitution.

3°. Le plus grand nombre des causes qui produisent le vice scrophuleux sont irritantes, ou débilitantes; les unes et les autres agissent sur les solides.

II. *La maladie scrophuleuse consiste dans un haut degré de faiblesse et d'atonie du système lymphatique, joint à une irritation spécifique de ce même système, et d'une altération particulière de la lymphe.*

Irritation et faiblesse, tel est le double caractère de la maladie scrophuleuse. L'irritation sans la faiblesse n'en donne pas une idée parfaitement exacte, sinon toute irritation du système lymphatique produirait la diathèse scrophuleuse. Ainsi la vérole et le vice scrophuleux seraient une seule et même chose. La vérité est que, dans la dernière de ces maladies, le système lymphatique est tout à la fois trop excité et trop débilité, soit que la faiblesse ait précédé l'irritation, soit qu'elle l'ait suivie.

Il y a faiblesse, car:

1°. Les parens les plus faibles sont ceux qui sont le plus exposés à donner naissance à des enfans scrophuleux.

2°. Cette affection attaque précisément l'âge et le sexe où la faiblesse domine, c'est-à-dire, les femmes et les enfans.

3°. La plupart des causes essentielles sont débilitantes.

4°. Toute l'habitude des scrophuleux annonce la faiblesse et le relâchement de la constitution.

5°. Nul doute que des causes mécaniques puissent occasionner la tuméfaction des glandes; mais ces engorgemens sont symptomatiques, ce sont des scrophules fausses. Il n'y a point de maladie scrophuleuse, je le répète, sans faiblesse, et ce n'est que chez les sujets déjà très-affaiblis qu'une cause irritante peut déterminer cette maladie.

6°. Les toniques sont les seuls moyens qui puissent détruire la disposition écrouelleuse.

Ce qui prouve qu'il existe en même temps un état d'irritation, c'est que,

1°. La plupart des causes occasionnelles sont irritantes : telles sont les causes mécaniques, le développement naturel des organes, le froid, etc.

2°. La moindre irritation exercée sur le système lymphatique, suffit quelquefois pour mettre en évidencce le vice scrophuleux.

3°. La plupart des symptômes dénoncent une maladie d'irritation.

4°. Les anti-phlogistiques font disparaître la plupart des symptômes scrophuleux, bien qu'ils soient incapables d'en détruire le germe.

III. *Les causes éloignées de la maladie scrophuleuse existent dans dans les fluides aussi-bien que dans les solides.*

L'étiologie du vice scrophuleux est un sujet fréquent d'erreurs. Parce que sa cause prochaine réside dans le système lymphatique, on se figure qu'on ne doit chercher les causes occasionnelles que dans les solides. En conséquence, on ne tient aucun compte des liquides dont l'influence est pourtant quelquefois immense. Je ne saurais assez le répéter, pour juger convenablement de l'état d'un système d'organes, il faut prendre en considération ce système lui-même et le fluide qu'il tient en circulation, car l'influence est réciproque. Mais si cette règle est d'une application générale, à plus forte raison faut-il s'y conformer lorsqu'il s'agit d'apprécier un système qui va puiser la plus grande partie de ses matériaux hors du corps, et dans le tube digestif; matériaux qui sont encore bien loin d'avoir acquis l'éla-

boration qu'ils doivent subir pour s'identifier avec nos organes.

Qu'il me soit donc permis d'entrer dans quelques détails pour expliquer comment les fluides qui circulent dans le système lymphatique peuvent altérer ce système, et le disposer à la diathèse écrouelleuse. Cette explication sera d'autant mieux placée ici, que depuis que la pathologie, qui fait tout dépendre du système nerveux, commence à dominer, les humeurs ne sont comptées pour rien.

Cependant ce sont les fluides qui déterminent, 1°. le ton et le degré de cohésion des parties solides, et du système lymphatique en particulier. Nul doute, en effet, que cette cohésion ne provienne des matériaux et des différens principes qui pénètrent dans le corps: or ce sont les humeurs qui leur servent de véhicule.

2°. Les fluides sont les stimulans naturels des vaisseaux; en d'autres termes, les vaisseaux n'entrent en action que par l'irritation qu'exercent sur eux les humeurs qu'ils renferment: c'est une loi de la nature. Cependant on n'entend parler que de l'irritabilité de ces vaisseaux comme cause de leurs mouvemens. On ne réfléchit pas que l'irritabilité n'est que la faculté qu'ils ont de se mouvoir. Mais que de-

viendra cette faculté, si quelque chose ne vient la mettre en jeu? Sans une cause motrice, sans une irritation, l'irritabilité serait donc sans effet. Le cœur lui-même, le plus irritable de tous les organes, cesse d'agir dès qu'il ne reçoit plus de sang.

Les humeurs sont donc les stimulus naturels des solides, les mobiles de toutes les fonctions; ce qui prouve, pour le dire en passant, que les fluides sont à considérer dans un système pathologique. Chaque fluide irrite à sa manière les vaisseaux avec lesquels il se trouve en contact; ou, pour le dire autrement, il existe un rapport mutuel entre la sensibilité des vaisseaux et l'impression que les fluides font sur eux. Le sang est le stimulant naturel des vaisseaux sanguins, la bile l'est du foie, la lymphe du système lymphatique, etc.

Non-seulement les fluides irritent les organes, mais je suis convaincu qu'ils vivent comme ces derniers, et qu'ils font vivre les solides eux-mêmes.

Il résulte de ce que nous venons de dire que les humeurs exercent une grande influence sur les organes. En effet, l'énergie de ceux-ci est toujours relative à l'impression des premières. Si le sang n'est pas assez irritant, la circulation languit; la lymphe ne produit-elle pas une

assez forte impression, son cours se ralentit, et de là des congestions, des engorgemens, etc. Que si ces fluides sont au contraire trop irritans, les vaisseaux sanguins et les lymphatiques redoublent leurs mouvemens, et la circulation se dérange. Les organes sécrétoires eux-mêmes ne remplissent leurs fonctions qu'en vertu d'une irritation spécifique, en sorte que leurs fonctions doivent varier suivant l'état des fluides qu'ils reçoivent.

3°. Les humeurs formant une espèce de résistance contre les vaisseaux, la force de ces derniers doit être estimée d'après la masse des fluides qu'ils sont destinés à faire mouvoir. Tant que cette force est en rapport avec la résistance des fluides, l'équilibre se maintient; mais si la quantité des fluides augmente, ou s'ils acquièrent un degré de consistance supérieur à celui qui leur est naturel, les vaisseaux sont vaincus, et la faiblesse s'ensuit.

Si les fluides exercent une si grande influence sur les organes, comment pourrait-on s'étonner que la lymphe puisse altérer le système lymphatique? Il nous reste à dire maintenant quelles sont les altérations de cette humeur susceptibles de produire la diathèse scrophuleuse :

1°. Une lymphe trop épaisse, trop visqueuse,

incapable de faire sur le système lymphatique le degré d'impression nécessaire pour soutenir et pour assurer ses fonctions.

2°. Une lymphe trop ténue, trop aqueuse; signe certain d'un défaut d'animalisation.

3°. Une lymphe trop irritante : telle est celle qui est surchargée de principes acides, alcalins, salins, etc.; et celle qui provient d'une mauvaise nourriture. L'une et l'autre irritent le système lymphatique, troublent ses fonctions : d'où les obstructions et la disposition au vice scrophuleux.

4°. Une lymphe trop abondante.

Quant aux causes capables d'altérer la composition de la lymphe, abstraction faite de toute altération primitive des vaisseaux lymphatiques, ce sont :

1°. La qualité des alimens avec lesquels le chyle conserve toujours quelque rapport.

2°. L'état des forces digestives, d'où dépend la perfection ou l'imperfection de l'assimilation.

3°. Les qualités de l'air dont nous absorbons les principes les plus subtils.

4°. L'état des fonctions de la peau et du poumon.

5°. L'état des sécrétions et de la nutrition. L'absorption s'exerce quelquefois sur des par-

ties nuisibles ; en sorte que la lymphe peut dégénérer, sans que le système lymphatique ait subi la moindre altération. C'est ce que prouve la jaunisse, où le système absorbant est manifestement le siége de la maladie.

IV. *L'affection du système lymphatique qui constitue le vice scrophuleux altère la qualité de la lymphe (c'est là ce qu'on nomme acrimonie de la lymphe , virus scrophuleux).*

Nous voici arrivés au point le plus difficile de la question. Qu'est-ce que l'acrimonie scrophuleuse, quelle est son origine, quelle est sa manière d'agir ? Je traiterai de toutes ces questions dans les Chapitres suivans.

CHAPITRE IV.

De la formation de l'acrimonie scrophuleuse.

Avant d'entrer dans aucun détail à ce sujet, je crois devoir exposer les idées qu'on doit se faire de l'acrimonie scrophuleuse et de sa formation, idées que les vitalistes s'efforcent de changer, tout importantes qu'elles sont pour l'explication de plusieurs phénomènes pathologiques et thérapeutiques. Mais ne nous en laissons pas imposer par les mots.

Premièrement il est incontestable que l'idée de cette acrimonie ne sauroit être déterminée ni par les principes de la chimie, ni par ceux de la mécanique, et que c'est aux propriétés vitales qu'il faut la demander.

S'il est vrai, comme on n'en saurait douter, que tous les liquides du corps humain sont des stimulus spécifiques, c'est-à-dire, s'ils ont la faculté de produire une impression relative à la sensibilité des vaisseaux qui les renferment, on avouera sans doute que cette faculté peut augmenter comme elle peut diminuer. Or, son augmentation est ce que j'appelle *acrimonie*. En d'autres termes, toutes les fois

qu'une humeur quelconque est plus stimulante que dans l'état naturel, il y a acrimonie de cette humeur (*acrimonia*, *dyscrasia acris*).

Il suit de là qu'il n'y a point d'acrimonie absolue; tout dépend du rapport de la sensibilité des parties solides avec l'impression des fluides. Ainsi, ce qui est acrimonie pour un individu peut ne l'être pas pour un autre; et même chez le même individu, telle humeur est trop irritante pour tel organe, qui ne l'est pas pour tel autre. Ce phénomène est analogue à l'action de l'émétique, si stimulante pour l'estomac, et nulle pour la langue.

Que nos humeurs soient susceptibles de varier, c'est ce que ne révoqueront point en doute ceux qui connaissent la diversité de principes dont elles sont composées, et les élaborations qu'elles subissent. Au reste, s'il est des incrédules, qu'ils prennent la peine de comparer le sang d'un sujet attaqué d'inflammation, avec celui d'un malade attaqué d'une fièvre putride, ou celui d'une chlorotique.

Mais comment se produit, comment se développe cette acrimonie? Faut-il, pour résoudre ce problème, parcourir tous les genres de lésions dont le corps humain est susceptible? Non; il suffit de déterminer ses rapports avec les corps environnans. Ces rapports sont

1°. mécaniques, 2°. chimiques, 3°. organiques ou vitaux.

L'homme, le plus parfait de tous les êtres, peut être affecté par des causes mécaniques ou chimiques; mais n'oublions jamais que les effets de ces causes s'exercent sous l'influence de la vie. Il serait donc aussi inexact de dire que les agens mécaniques et chimiques n'ont aucune action sur lui, qu'il le serait de soutenir que ces agens agissent sur le corps humain comme sur la matière brute. Il possède, pour le redire encore, un principe de vie qui prend part à toutes ses opérations, à tous ses phénomènes; en sorte que le plus simple de ces phénomènes, soumis au creuset de l'analyse, présente encore quelque chose de vital.

Ainsi, bannir les lois de la mécanique et de la chimie de l'explication des fonctions des animaux, ou vouloir tout ramener à ces lois, au préjudice des forces vitales, c'est toujours tomber dans les excès. Les vitalistes, les partisans de l'humorisme et de la pathologie chimique sont donc trop exclusifs, chacun dans leur sens. Il n'est point de système qui n'ait un côté favorable : il faut les combiner, c'est à cela que doivent tendre tous nos efforts.

Sur ce que nous venons de dire, il est aisé de se faire une idée de la formation, ou du dé-

eloppement de l'acrimonie des fluides. Cette crimonie peut dépendre :

1°. D'une augmentation de molécules irritantes, introduites dans le corps avec les aliiens, ou par l'absorption cutanée.

2°. De la décomposition des parties; je m'exlique : Il y a des acides dans le corps humain; nt que ces acides sont en état de combinaion, ils n'agissent point comme acides; mais ette action devient manifeste dès qu'ils passent à l'état de liberté. Ils augmentent naturelment l'acrimonie des humeurs en se mêlant vec elles.

Cette décomposition peut être le résultat 'une affinité chimique, ou d'une diminuon des forces vitales. En effet, tant que es forces sont en bon état, elles résistent aux is de la matière brute; dès qu'elles perent leur énergie, la chimie fait valoir ses roits.

3°. D'une mauvaise assimilation. J'entends ar assimilation ce qui passe du monde extéeur dans l'intérieur du corps, pour s'identier avec lui. En effet, tout ce qui résiste à assimilation est étranger à notre être, et tout e qui est étranger est irritant. L'assimilation exerce par le tube digestif, le système lymhatique et les glandes.

4°. De la suppression, ou de l'altération des sécrétions et des excrétions.

5°. D'un excès, ou d'un défaut de mouvement des vaisseaux. Si le mouvement est en excès, on voit bientôt paraître des symptômes d'irritation ; la température du corps augmente ; elle favorise la décomposition des organes ; les sécrétions sont troublées, etc. Le mouvement est-il en défaut, les liquides se mêlent mal ensemble, les sécrétions languissent, l'assimilation est imparfaite, et de là cette espèce de décomposition chimique indiquée au N° 2.

Il s'agit maintenant d'expliquer la formation des acrimonies, et particulièrement de l'acrimonie scrophuleuse.

L'état vicieux du système lymphatique auquel nous avons attribué la cause prochaine de la diathèse scrophuleuse, ne peut manquer d'exercer les plus funestes effets sur la lymphe. Ces effets, que l'expérience nous a d'ailleurs fait connaître, sont :

1°. *La stagnation de cette même lymphe.* — Le système lymphatique tout à la fois trop faible et trop fort se prête difficilement à la circulation de la lymphe, surtout lorsque ce fluide se trouve plus ou moins visqueux.

Il est beaucoup d'engorgemens, et particulièrement d'origine scrophuleuse, qui ne recon-

naissent d'autre cause qu'un spasme des vaisseaux lymphatiques. Ils sont l'effet pur et simple d'une irritation spasmodique : aussi se dissipent-ils très-promptement sous l'influence des narcotiques; ou du moins ces moyens sont-ils indispensables pour en obtenir la résolution. Tel est le cancer que Boerhaave regardait avec raison comme une maladie des nerfs.) Il est d'autres engorgemens qui sont la suite de la faiblesse des vaisseaux. M. le professeur Sœmmering dit fort bien, dans sa traduction de l'Anatomie pathologique de Baillie, qu'on ne peut regarder comme des obstructions des glandes ce qu'on nomme vulgairement de ce nom, puisque le mercure en injection les traverse sans difficulté. En général, la cause de ces tuméfactions tient bien plus aux vaisseaux eux-mêmes qu'aux fluides qui les parcourent. A la mort, le spasme cesse, et les canaux redeviennent libres. Quelquefois il n'existe pendant la vie aucun obstacle mécanique, mais les forces vitales affaiblies retardent ou suspendent la circulation de la lymphe. (Ce genre d'obstruction ne peut exister que pendant la vie, tout le temps que dure le spasme ou l'inaction des vaisseaux; l'anatomie ne trouve rien dans le cadavre. Ce cas est parfaitement analogue à ce qui se passe dans le

canal intestinal, et dans les voies aériennes dans le volvulus et dans l'angine pectorale. D'où je conclus que l'interception de la circulation peut être complète, et même causer la mort; et cependant les vaisseaux paraître parfaitement libres dans le cadavre. Ce qui prouve, pour le dire en passant, que les conclusions déduites de l'anatomie pathologique ne sont pas infaillibles.

Mais les choses ne se passent pas toujours de cette manière : si le cours des humeurs est suspendu pendant long-temps, celles-ci finiront par s'épaissir, et il en résulte une véritable obstruction.

2°. *Des accumulations vicieuses de la lymphe dans une cavité.* — Il suffit que la résorption ne se fasse pas dans les mêmes proportions que l'exhalation, pour que ce fluide s'accumule dans les mailles du tissu cellulaire, et dans les cavités. C'est ainsi que se forment les hydropisies, l'œdème, etc., vulgairement désignées sous le nom de tumeurs lymphatiques. La dilatation excessive d'un vaisseau lymphatique ne reconnaît souvent d'autre cause qu'un obstacle à la circulation. Tel est sans doute le véritable mécanisme de certaines hydatides (car toutes ne sont pas des vers vésiculaires), que j'ai trouvées plusieurs fois dans

e cerveau des sujets affectés du vice scrophu-
eux.

3°. *L'irrégularité du cours de la lymphe.* — l n'est pas invraisemblable qu'un changement lans le cours ordinaire de la lymphe puisse produire des extravasations et des congestions ymphatiques contre nature.

Cette irrégularité peut dépendre d'un spasme qui renverse le mouvement des vaisseaux ymphatiques, ou d'un relâchement extrême les valvules dont l'intérieur de ces vaisseaux est garni.

4°. *Des altérations de la lymphe (acrimonie crophuleuse proprement dite).* — Je conçois que les vaisseaux lymphatiques altèrent les qualités de la lymphe, soit en en suspendant e cours, soit en mettant les glandes lymphatiques et celles du mésentère hors d'état d'accomplir l'assimilation dont elles sont chargées spécialement avec le reste du système lymphatique, soit enfin en produisant une sécrétion vicieuse. — Toute sécrétion résulte de l'impression d'un fluide qui doit fournir les matériaux de la sécrétion sur l'organe sécrétoire. D'où il suit que si cette impression varie, le produit de la sécrétion doit varier aussi. Supposez donc que cette impression acquière un caractère spécifique quelconque, ce caractère passera né-

cessairement dans le produit de la sécrétion : ainsi se forment toutes les acrimonies.

Il résulte clairement de ce qui précède, que le système lymphatique une fois vicié d'une certaine manière, l'acrimonie scrophuleuse en dérive, comme l'effet dérive de la cause. En d'autres termes, l'acrimonie scrophuleuse n'est qu'une lymphe altérée par l'influence d'un état corrélatif du système lymphatique. Et je ne pense pas que le partisan le plus décidé du vitalisme ait aucune objection solide à faire contre cette définition, puisqu'elle découle de la nature même de la maladie scrophuleuse, considérée comme lésion des forces vitales.

D'après cette manière d'envisager le vice scrophuleux, il est clair que cette affection consiste dans la double altération des solides et des humeurs. Celles-ci, par l'action qu'elles exercent sur les vaisseaux, en augmentent l'irritation. La maladie devient générale de locale qu'elle était. L'acrimonie pénètre partout avec la lymphe, et la maladie scrophuleuse se propage de proche en proche, jusque sur les parties les moins riches en vaisseaux lymphatiques. Il se fait des métastases : la phthisie scrophuleuse, par exemple, est bien plus souvent l'effet du transport métastatique du vice scrophuleux sur les poumons, que le résultat d'une affection primi-

tive de cet organe, ainsi que l'a judicieusement observé M. Sœmmering.

La diathèse scrophuleuse est sujette aux mêmes formes, aux mêmes lois que les affections humorales. Les symptômes externes et les symptômes internes se détruisent mutuellement. Il n'est pas rare de voir l'affection des poumons céder à l'écoulement des yeux et des oreilles; j'ai vu la fièvre hectique, accompagnée de convulsions, cesser par l'apparition d'une éruption croûteuse à la tête, et reparaître à l'époque de la dessiccation de cette éruption; j'ai vu, dans un autre cas, une fièvre lente mésentérique s'évanouir par l'influence d'une obstruction générale des glandes lymphatiques extérieures.

Qui pourrait méconnaître ici l'existence d'une cause matérielle qui passe d'un organe sur un autre? Qui pourrait nier que cette manière d'envisager la maladie qui nous occupe, n'exerce la plus heureuse influence sur le traitement, puisque c'est sur cette théorie qu'est fondée l'indication de combiner les moyens locaux avec les moyens généraux, et notamment avec les révulsifs et les purgatifs, qui très-probablement ne seraient pas indiqués, si le vice scrophuleux était une affection pure et simple des solides.

CHAPITRE V.

Da la nature de l'acrimonie scrophuleuse.

Je n'ignore pas que l'usage est de faire entrer dans les recherches de ce genre l'analyse chimique de l'objet dont on s'occupe; mais, bien convaincu que cela n'avancerait de rien la connoissance médicale de la maladie scrophuleuse, je passe à des considérations plus importantes.

Qu'entend-on par la nature d'une chose? et, pour nous renfermer dans notre sujet, qu'est-ce que la nature d'une acrimonie?

On attache deux sens différens à ce mot *nature* : les uns entendent par là l'essence intime des objets. Mais les philosophes commencent à renoncer à cette recherche, et les chimistes eux-mêmes se contentent de désigner les parties constituantes des objets qu'ils étudient sous le nom de *principes*, pour nous faire sentir qu'il ne nous est pas donné d'en pénétrer la nature.

Les autres entendent par *nature* la manière d'être, ou les rapports d'une chose avec une autre. Mais ces rapports pouvant être plus ou moins nombreux, quel est celui dont on veut parler? C'est ce qu'il s'agit de déterminer.

Un corps peut être en rapport avec un autre d'une manière mécanique, chimique, organique ou vitale; d'où j'infère que je puis considérer sa nature sous ce triple rapport, suivant le but que je me propose. Le chimiste n'étudie que la matière morte; cette étude serait insuffisante pour nous.

1°. Le médecin a besoin de savoir comment se comporte tel ou tel principe morbifique, tel ou tel moyen curatif, à l'égard de la nature vivante. La vie seule est de son domaine. Il faut donc qu'il étudie l'action ou l'influence des corps inorganiques sur les êtres organisés, et notamment sur l'homme vivant. Je le demande, que nous apprend l'étude la plus approfondie d'un médicament de ses effets sur le corps humain? rien, ou presque rien. Personne que je sache n'a pu encore déterminer ces effets *à priori*. C'est qu'il n'y a nul rapport entre ce qui vit et ce qui ne vit pas; ce sont d'autres manières d'exister, ce sont par conséquent d'autres lois. J'en dis autant de l'analyse chimique des causes morbifiques; la plus parfaite, la plus sévère de ces analyses ne saurait nous faire prévoir l'influence de ces causes sur un corps doué de vie. La seule analyse des médicamens et des causes morbifiques qui soit

vraiment utile au praticien, est celle des effets qu'ils produisent sur le corps humain.

2°. Quand même l'analyse chimique ne serait pas sans utilité, elle ne pourrait du moins nous faire connaître le principe morbifique. Et, en effet, où prendrait-elle ce principe pur et sans mélange? On se tromperait grossièrement si l'on croyait le trouver dans le pus d'un ulcère, ou dans la lymphe elle-même: non que ces fluides ne contiennent en effet l'acrimonie scrophuleuse; mais elle s'y trouve mêlée avec tant d'autres élémens qu'il est absolument impossible de la distinguer. C'est ainsi que dans la blennorrhagie vénérienne, et dans la petite-vérole, on chercherait vainement les virus vénérien et varioleux, excepté peut-être lorsqu'ils sont expulsés hors du corps par l'irritation; mais à peine cessent-ils d'être sous l'influence de la vie, qu'ils passent sous les lois de la matière brute, et dès lors tout est changé.

3°. Enfin, loin de nous éclairer sur le traitement, la chimie nous induirait plutôt en erreur; car elle ne peut nous faire connaître que des effets, et l'expérience a prouvé qu'il n'est de traitement solide que celui qui se fonde sur les causes morbifiques, et non sur les symptômes. Ainsi, en supposant que la chimie décou-

vrît, par exemple, la présence d'un acide, soit l'acide phosphorique, pour principe matériel d'une maladie, le médecin qui, fondé sur cette découverte, prodiguerait à ses malades les alcalis et les absorbans, ferait la médecine symptomatique, la plus mauvaise de toutes. En effet, il reste à savoir comment est venu cet acide; est-ce un produit de nouvelle formation, ou existait-il en état de combinaison dans le corps? Enfin, quand toutes ces questions seraient résolues, je soutiens que celui qui se laisserait guider par ces théories ferait plus de mal que de bien.

Envisagée sous un point de vue médical, la question relative à l'acrimonie scrophuleuse se réduit à savoir quelle est sa manière d'agir sur le corps humain, ou, ce qui est la même chose, quels sont ses effets immédiats. Or, sous ce rapport, et dans l'état actuel de nos connaissances, voici ces effets :

1°. Non-seulement elle irrite le système lymphatique, mais encore les nerfs; témoins les spasmes et les convulsions auxquels les scrophuleux sont très-sujets. En se mêlant avec le sang, elle irrite aussi le système vasculaire. J'ai vu des enfans scrophuleux pâles, chétifs, perdus; il survenait quelques accès fébriles; ces accès étoient suivis d'une éruption à la

tête; et ces enfans recouvraient la santé à vue d'œil. Assez souvent ces crises reviennent périodiquement pendant plusieurs années, jusqu'à ce qu'enfin il ne reste plus de traces de la diathèse scrophuleuse. On a remarqué que cette diathèse affecte principalement les organes sécrétoires, tels que les yeux, le poumon, le foie, etc., et devient par là le principe de plusieurs maladies qui sont en apparence fort différentes, quoique les mêmes dans le fond.

Dans une période avancée de la maladie, l'acrimonie scrophuleuse acquiert quelquefois un tel degré de causticité, qu'elle corrode les os, et produit des ulcères du plus mauvais caractère. La sécrétion la plus douce peut devenir la plus irritante. C'est ainsi que j'ai vu des ophthalmies dans lesquelles les larmes enflammaient manifestement les joues sur lesquelles elles coulaient, et la main qui les essuyait.

2°. La lymphe éprouve une tendance manifeste à s'épaissir. Cela se voit clairement dans toutes les parties du tissu cellulaire, où cette humeur s'accumule. J'ai eu quelquefois occasion d'examiner après la mort ces sortes d'épaississemens lymphatiques aux coudes et aux genoux : ils m'ont toujours paru fermes, consistans, et même cartilagineux dans quelques points. On en trouve assez souvent dans la

glande thyroïde, le poumon, le mésentère, etc. Enfin la gibbosité de la colonne vertébrale et sa déviation dépendent le plus ordinairement de l'accumulation et de l'épaississement de la lymphe qui se porte alors sur les ligamens, et dans le corps même des vertèbres et des côtes. (1)

---

(1) Si, comme je le pense, c'est aux tubercules scrophuleux que M. Hufeland veut faire allusion, il faut convenir que la dénomination par laquelle il les désigne, est peu propre à en donner une idée exacte. Cette lésion est d'ailleurs tellement importante dans la maladie scrophuleuse qu'elle méritait d'arrêter plus long-temps l'attention de notre auteur. Nous allons tâcher de remplir cette lacune en nous renfermant toutefois dans les bornes d'une note.

Les tubercules se présentent à leur début sous forme de petits grains sphériques d'un gris de perle, d'une texture analogue, demi-transparens, quelquefois même diaphanes et presque incolores. M. Bayle a méconnu les tubercules dans cet état; il croyait que le tissu dont nous parlons constituait une affection particulière qu'il a décrite, dans ses *Recherches sur la phthisie pulmonaire,* sous le nom de phthisie *granuleuse*. Mais MM. Delpech et Laennec ont rectifié l'erreur de cet estimable médecin, en faisant voir que c'est ce même tissu gris et demi-transparent qui prend du volune, devient opaque, blanc ou jaune d'abord au centre et successivement dans toute son étendue. Parvenus à ce point de développement, les tuber-

3°. La lymphe perd sa propriété nutritive. Il est un temps, il est vrai, où les scrophuleux paraissent assez bien portans; mais leur santé

---

cules finissent tôt ou tard par se ramollir; ce ramollissement commence toujours par la partie moyenne, d'où il s'étend de proche en proche vers la circonférence, jusqu'à ce que la fonte de la matière tuberculeuse soit complète. Dans cet état, cette matière peut se présenter sous deux formes différentes : tantôt elle ressemble à un pus épais, mais inodore et plus jaune que les tubercules crus; tantôt elle est séparée en deux parties, l'une très-liquide, plus ou moins transparente et incolore, à moins qu'elle ne soit souillée de sang; l'autre opaque et de consistance de fromage mou et friable. (Laennec, *de l'Auscultation médiate*, 1, p. 22.)

Les effets des tubercules sur l'économie animale, varient suivant leur nombre, leur volume, leur période, l'irritabilité des sujets, l'organe qu'elles affectent et mille autres circonstances qu'il n'est pas de notre objet d'exposer ici. Ceux qui se développent dans l'une des trois grandes cavités, font naître la fièvre hectique et sont presque toujours suivis de la mort. Lorsqu'ils se placent à la surface extérieure du corps, ils finissent ordinairement par se faire jour au dehors, et déterminent presque toujours des ulcères fistuleux d'où s'écoule un pus de mauvaise qualité dont il est en général très-difficile de tarir la source.

Cependant les tubercules n'ont pas toujours des terminaisons aussi funestes. Quoique le travail des vaisseaux absorbans se dérobe à nos regards, tout porte à

n'est qu'apparente, et se détériore à mesure que le vice scrophuleux fait des progrès.

4°. La lymphe contracte une tendance à l'a-

---

croire qu'il peut s'exercer sur la matière tuberculeuse. A côté des ulcères fistuleux dont nous venons de parler, il se manifeste quelquefois des engorgemens glanduleux qui commencent par se ramollir, et puis disparaissent complètement. Mais rien ne prouve mieux que les tubercules sont susceptibles d'être absorbés, que les dernières observations de M. Laennec. On sait qu'il se forme dans les poumons des phthisiques des cavités plus ou moins étendues qu'on prenait autrefois pour des ulcères de cet organe, mais qui sont vraiment le résultat de la fonte des tubercules. M. Laennec a démontré que la nature travaille quelquefois avec succès à rapprocher les parois de ces cavités de manière à produire des cicatrices solides, et si la guérison de la phthisie pulmonaire est si rare, c'est qu'il se développe incessamment des tubercules en plus grand nombre, et surtout plus promptement que l'absorption ne peut les faire disparaître. Ce travail est parfaitement analogue à ce qui se passe dans l'apoplexie. J'invite le lecteur à donner une attention spéciale à la cinquième observation où l'adhésion entre les deux parois de la cavité n'avait pu se faire complétement parce qu'il restait une petite portion de matière tuberculeuse qui n'était pas encore parvenue à l'état de fonte. (*Ouvr. cit.* 1, p. 80.)

Quelque variée que soit la structure de nos organes, il n'en est point où l'on n'ait trouvé des tubercules; mais tous n'y sont pas également sujets. M. Laennec a dressé

cidité. Ainsi, tantôt les acides des premières voies sont causes déterminantes de la diathèse scrophuleuse, et tantôt au contraire ils en sont

---

une espèce de table dans laquelle il les a rangés d'après leur disposition à devenir le siége de cette lésion. Voici cette table : les glandes bronchiques et médiastines, les glandes cervicales, les mésentériques, celles de toutes les autres parties du corps, le foie, la prostate, la surface du péritoine et des plèvres, les membranes muqueuses, l'épididyme, le conduit déférent, le testicule, la rate, le cœur, la matrice, le cerveau et le cervelet, l'épaisseur des os du crâne, le corps des vertèbres, ou l'intervalle de leurs appareils ligamenteux et de ces os eux-mêmes, l'épaisseur des côtes, et plus rarement que dans aucune autre partie, les muscles soumis à la volonté.

Après avoir décrit la forme et la marche des tubercules, après avoir indiqué leurs terminaisons, leur siége et leurs effets sur l'économie, il nous reste à dire deux mots de leur nature ou de leur origine. Il suffit de considérer les individus chez lesquels ils se manifestent, les symptômes qui les accompagnent et les circonstances au milieu desquelles ils se développent, pour se convaincre qu'ils sont produits par la diathèse scrophuleuse ; ils en sont le symptôme le plus évident et le plus démonstratif ; pour tout dire en un un mot, ils sont à cette maladie ce qu'est la substance *cérébriforme* au cancer. Telle est, au reste, l'opinion de MM. Bayle, Laennec, Delpech, et de tous ceux qui ont fait une étude approfondie de l'anatomie pathologique. En vain M. Broussais veut-il faire dépendre les tubercules

l'effet. Cet effet est même un des traits caractéristiques de l'acrimonie scrophuleuse. Mais il serait difficile de dire quelle est la nature de ces acides.

---

de l'inflammation : 1°. le plus ordinairement ils ne sont précédés d'aucun symptôme d'irritation, comme on peut le voir dans ceux qui se manifestent dans le tissu cellullaire sous-cutané : dire que l'inflammation, pour n'être pas apparente, n'en est pas moins réelle; c'est avancer une chose qu'il est impossible de prouver; 2°. les tubercules sont toujours plus ou moins nombreux, et le développement s'en fait simultanément dans des organes qui n'ont entre eux aucun rapport anatomique, ni aucune liaison sympathique; 3°. en ouvrant les cadavres des phthisiques, M. Laennec s'est convaincu que les tubercules sont beaucoup plus communs dans la partie supérieure du poumon que dans sa partie inférieure, quoique la première soit beaucoup plus sujette à l'inflammation que la seconde; 4°. les tubercules sont héréditaires, et l'inflammation ne l'est pas; 5°. les tubercules présentent partout le même aspect, la même organisation, et les terminaisons des phlegmasies varient suivant la structure des organes affectés, etc.

Quant aux tubercules en eux-mêmes, il est des médecins qui les considèrent comme des tissus accidentels, ou, pour me servir de leurs expressions, comme des organe de nouvelle formation qui s'interposent entre les fibres des tissus naturels. Mais il me semble que si l'on observe attentivement la place qu'ils occupent, on verra

Quoi qu'il en soit, on reconnaît leur présence :

a. A la couleur verdâtre des garde-robes;

b. A l'odeur acide qui s'exhale de la bouche avec l'air qui sort des poumons, à la vivacité de l'appétit, et à tous les symptômes qui indiquent la présence des acides dans les premières voies;

c. A l'odeur acide de la transpiration; (1)

---

que partout où se manifeste un tubercule, l'organe primitif a disparu. Au surplus, si les sens sont en défaut, le raisonnement y suppléera. On voit chaque jour des tubercules se développer dans l'épaisseur des os, sans qu'il paraisse un gonflement équivalent à l'extérieur dans la portion qui correspond au siége de la lésion; cela seul ne prouve-t-il pas que les tubercules ne sont que des dégénérations, ou des transformations des parties qui en sont le siége?

(*Note du traducteur.*)

(1) Cette observation n'a pas échappé à M. Alibert. Après avoir fait observer que la sueur des scrophuleux est d'un *jaune verdâtre*, il ajoute que les salles des hôpitaux, qui contiennent un grand nombre de ces malades, ont une odeur *sui generis*, qu'il est impossible de ne pas reconnaître. Cette odeur est acescente; elle a quelque rapport avec celle de la viande fraîche des boucheries. J'ai donné des soins, dit-il, à une jeune dame, d'une blancheur éblouissante, et dont les formes agréables tenaient à la prédominance du tissu cellulaire par la pré-

d. A l'imperfection de la bile, qui n'étant pas suffisamment élaborée, n'excite pas assez les intestins.

Cette tendance aux acides peut résulter de la dissolution des principes constituans de la lymphe, et du défaut d'assimilation des fluides nutritifs.

5°. Parvenu à son plus haut période, le vice scrophuleux s'associe fréquemment avec un état putride, caractérisé par des sueurs et des selles colliquatives, des hémorrhagies qui se renouvellent souvent, des ulcères d'une couleur vineuse, et autres symptômes de même nature. C'est ce qui a fait dire à quelques auteurs qu'il n'est pas rare de voir la diathèse scrophuleuse se compliquer de scorbut.

6°. Je crois qu'à cette époque, la maladie scrophuleuse peut devenir contagieuse. Telle n'est pas, je le sais, l'opinion de Cullen et de plusieurs autres médecins non moins estimables. J'avouerai même que l'observation journalière semble me condamner. Mais je prie

---

sence du vice scrophuleux ; il était difficile de supporter les émanations qu'elle exhalait à son réveil, et lorsqu'on n'avait point encore ouvert les fenêtres de son appartement. (*Précis des maladies de la peau*, II. 316.)

(*Note du traducteur.*)

mes lecteurs de suspendre leur jugement jusqu'à ce que j'aie fait connaître mes idées sur la contagion de la maladie qui fait le sujet de cet ouvrage. Peut-être serai-je assez heureux pour concilier des opinions en apparence contradictoires.

Je commence par déclarer que la diathèse scrophuleuse en elle-même, et comme affection des solides, ne peut être contagieuse; mais elle peut le devenir par les effets qu'elle développe, lorsqu'elle est parvenue à son plus haut degré d'intensité. Je développe ma pensée.

a. Il est prouvé par d'autres exemples sur lesquels nous reviendrons bientôt, qu'une maladie, sans être le produit de la contagion, peut devenir contagieuse.

Je suis porté à croire que la contagion est un des effets de la décomposition chimique des substances animales, ou, ce qui revient au même, le produit d'un degré de prudité si considérable, que les molécules organiques qui se détachent du corps malade pour se porter sur un corps sain, y produisent le même genre d'altération dont elles sont affectées. D'après cette manière de voir, il n'est pas de maladie qui, parvenue au degré de putridité dont nous parlons, ne puisse développer un germe capable de la reproduire; et de là vient

qu'il est et qu'il sera toujours si difficile de prononcer sur le caractère contagieux ou non contagieux d'une maladie; d'autant qu'il n'y a rien d'absolu dans la contagion. Ses effets sont relatifs à l'intensité de la maladie, et à la disposition des sujets. C'est ainsi que la même affection peut être contagieuse pour un individu, et ne l'être pas pour un autre, soit qu'il ne présente pas les mêmes conditions organiques, soit qu'il ne se trouve pas placé dans les mêmes circonstances.

Je disais tout à l'heure qu'il est des maladies qui peuvent être contagieuses, quoiqu'elles ne soient pas le produit de la contagion. Je citerai pour exemples la gale critique qui paraît spontanément dans le cours de plusieurs maladies, et la phthisie accidentelle, surtout celle qui se manifeste dans les pays chauds. Dans quelque lieu que se déclare la dyssenterie, elle acquiert également le funeste privilége de se transmettre par voie de contagion, dès qu'elle est parvenue à son plus haut degré de putridité. Il en est de même de la fièvre miliaire, de la goutte et de plusieurs autres maladies. Enfin, qu'on rassemble un grand nombre de fiévreux, qu'on les tienne dans une température constamment élevée, et dans la malpropreté, il n'en faut pas davantage pour créer un foyer de contagion,

comme il n'est malheureusement que trop prouvé par l'établissement des lazarets en temps de guerre.

Ainsi, nul doute qu'il ne puisse se développer un principe contagieux dans la diathèse scrophuleuse; mais je crois devoir faire observer que, ce principe n'étant pas volatil, il ne peut se communiquer sans contact immédiat, et même sans une fréquentation assidue des personnes affectées. Il ne détermine pas non plus l'infection générale (*allgemeine vahre skrofelkrankheit*); car celle-ci s'accompagne d'une atonie particulière du système lymphatique, qui ne peut être produite par une cause locale. Mais il détermine des affections scrophuleuses locales : telles sont la teigne, des tumeurs glanduleuses, des éruptions cutanées, des ulcères, etc.

Quelque étrange que puisse paraître cette doctrine, j'ose croire qu'elle ne renferme rien qui ne soit prouvé par l'expérience.

Que la maladie scrophuleuse n'est pas contagieuse par elle-même, c'est une vérité dont Cullen, White et Diel ont eu de fréquentes occasions de se convaincre. Moi-même j'ai vu très-souvent des enfans scrophuleux coucher avec leurs frères, sans aucun préjudice pour ses derniers. M. Kortum a fait plus, il a inoculé

impunément le pus d'un ulcère scrophuleux *bénin*; mais il n'en est pas moins vrai que lorsqu'il existe une phthisie confirmée, lorsque la surface de la peau est couverte d'ulcères de mauvais caractère, lorsque enfin les malades sont dans un état de cachexie; alors, dis-je, il n'est point douteux que la maladie scrophuleuse ne soit contagieuse. C'est ce que prouvent les observations citées par Weber, Lalouette, Bordeu, Langham, Brouzet, observations qu'il me serait si facile de multiplier. Quant à la teigne, il est bien connu qu'elle est contagieuse. (1)

(1) Je crois, avec M. Hufeland, qu'une maladie peut être contagieuse quoiqu'elle ne soit pas le produit de la contagion; mais il me semble qu'il a mal choisi ses exemples. M. Alibert a démontré que l'espèce d'éruption qu'on a nommée gale critique, n'est que le *prurigo*; le caractère contagieux de la phthisie et de la goutte est contesté; le mode de propagation de la dysenterie et du typhus peut s'expliquer par l'*infection*. (*Voyez le Traité de la fièvre jaune*, de M. Deveze.) Mais il est hors de doute que la rage est quelquefois spontanée, et l'expérience a prouvé qu'elle n'est pas moins contagieuse que lorsqu'elle provient de la morsure d'un animal enragé.

Je ne veux point parler de la rage qui se manifeste chez l'homme à la suite d'un accès de colère, ou dans le cours d'une fièvre maligne, comme on en cite des exemples; mais je parle de la rage des animaux; car il est

Concluons qu'il est des affections locales de nature écrouelleuse qui sont contagieuses, et

---

incontestable qu'il y a des chiens (ne fût-ce que le premier) qui sont devenus enragés quoiqu'ils n'eussent pas été mordus par un animal affecté de cette terrible maladie. D'où j'infère que le caractère *essentiel* des affections contagieuses n'est pas de naître d'autres maladies semblables à elles-mêmes, mais d'engendrer un germe susceptible de les reproduire sinon chez tous les individus sur lesquels il agit, du moins chez le plus grand nombre.

Au reste, cette manière d'envisager la contagion, ne doit rien faire préjuger sur le caractère contagieux ou non contagieux de la maladie scrophuleuse. Il reste toujours à rechercher expérimentalement si cette affection est susceptible de se transmettre d'un individu à un autre. Pujol, Lalouette, Bordeu, M. Baumes, etc., ont résolu la question par l'affirmative. Mais comment se refuser à la conviction qu'entraînent les expériences suivantes? Je ne rapporterai pas les tentatives d'inoculation vainement entreprises par Hébréard, parce que ces tentatives ayant été faites sur des chiens, on pourrait objecter qu'il n'y a point de certitude à conclure des animaux à l'homme, et c'est assez mon opinion. Mais il s'est trouvé des chirurgiens assez hardis pour expérimenter l'inoculation sur l'homme lui-même. M. Lepelletier raconte qu'un de ses collègues, chargé de vacciner plusieurs enfans, inocula en même temps une certaine quantité de pus puisé dans une tumeur écrouelleuse en suppuration; le virus vaccin produisit ses effets ordinaires, mais il ne survint par la suite aucune affec-

qu'il serait aussi peu raisonnable d'être sans inquiétude dans la dernière période du vice scrophuleux, qu'il le serait de s'effrayer dans la première.

---

tion scrophuleuse. « Enfin, ajoute le même auteur, désirant avoir des idées précises sur la contagion des écrouelles, et ne voulant faire partager à personne les dangers de mes recherches, s'il en pouvait exister, j'ai fait sur moi-même les tentatives d'inoculation ; j'ai pris du pus sur plusieurs scrophuleux, et l'ai déposé, encore doué de sa chaleur naturelle, dans plusieurs piqûres faites avec la pointe d'une lancette au pli du bras et au poignet, sans éprouver consécutivement aucun symptôme de la constitution strumeuse. » (*Ouv. cit. p.* 21.)

Ces expériences paraîtront sans doute décisives aux yeux de la plupart des médecins ; car il n'est guère probable que parmi les malades sur lesquels on a pris du pus, il ne s'en soit pas trouvé un seul dans les conditions voulues par M. Hufeland.

(*Note du traducteur.*)

SECTION II.

DESCRIPTION DE LA MALADIE SCROPHULEUSE.

La maladie scrophuleuse se montre sous tant de formes diverses qu'il est souvent très-difficile de la reconnaître. Quelquefois même cela serait impossible, si l'on ne s'aidait de l'ensemble des symptômes et des circonstances qui l'ont précédée. C'est pour faciliter le diagnostic de cette affection que nous la divisons en trois périodes : dans la première, elle est encore cachée, mais la disposition existe ; dans la seconde, elle se manifeste avec tous ses symptômes caractéristiques ; enfin elle tend à la désorganisation dans la troisième.

PREMIER DEGRÉ.

Diathèse, ou disposition scrophuleuse.

C'est le temps où la maladie scrophuleuse ne se montre ni par des glandes engorgées, ni par des ulcères, ni par aucun autre symptôme caractéristique. On dirait que les forces du système lymphatique sont seules lésées. Il est d'autant plus important de reconnaître le vice

scrophuleux dans sa première période qu'il est encore facile d'en arrêter le développement, et que la moindre erreur, à cet égard, peut avoir des conséquences funestes en pratique.

On ne s'attend pas sans doute à trouver ici les symptômes caractéristiques de l'affection écrouelleuse, puisqu'elle n'est pas encore développée. Toutefois si les signes qui paraissent à cette époque n'indiquent pas sûrement l'existence de cette affection, ils sont au moins très-propres à nous la faire soupçonner. Mais pour procéder avec quelque certitude, il faut conclure de l'ensemble de ces signes : ils n'ont aucune valeur, pris séparément ; ils ont force de preuve quand on les considère collectivement.

Je vais donc exposer les circonstances les plus favorables au diagnostic de la maladie scrophuleuse dans sa première période.

I. *Causes de la maladie scrophuleuse.*

La disposition d'un individu à cette maladie est nécessairement en rapport avec les causes qui ont agi sur lui. Plus ces causes sont puissantes, plus elles sont nombreuses, et plus il est à présumer qu'elles ont produit leur effet accoutumé. Celles de ces causes sur lesquelles on peut le plus compter, sont des parens scrophuleux ou épuisés, une habitation humide et

malsaine, l'usage des alimens farineux, une mauvaise nourriture et la malpropreté. Pour moi, j'ai eu si souvent occasion de constater l'influence de ces causes qu'il me suffit de savoir que plusieurs d'entr'elles ont concentré leur action sur le même individu, pour que je le soupçonne atteint du vice scrophuleux; j'avoue qu'elles ont souvent plus de valeur à mes yeux que les symptômes eux-mêmes.

Il est des pays où le vice scrophuleux est endémique; cela tient sans doute à l'humidité de l'air, à sa composition, à la qualité des alimens, au régime et à la manière de vivre des habitans. Quoi qu'il en soit, l'influence des lieux est une puissante raison de soupçonner la présence de la maladie scrophuleuse, puisqu'il en est où cette affection est si commune que ceux qui en sont exempts font exception à la règle.

II. *Habitude extérieure*, facies.

Il est une habitude, une apparence du corps liée si étroitement avec la diathèse scrophuleuse qu'elle en est inséparable.

Cette apparence du corps que je nommerais volontiers *physionomie scrophuleuse*, est caractéristique, je veux dire qu'elle ne laisse aucun doute sur l'existence du vice scrophuleux.

Ses principaux traits sont :

1°. un cou gros et court.

2°. Les mâchoires un peu plus fortes et plus larges qu'elles ne le sont en général.

3°. La tête un peu grosse relativement aux autres parties du corps, et surtout sa partie postérieure.

4°. Des cheveux blonds.

5°. Le visage un peu bouffi, recouvert d'une peau fine, transparente, blanche, légèrement rosée.

6°. Assez ordinairement des yeux bleus, la pupile très-dilatée. — Ce phénomène indique souvent l'état scrophuleux du mésentère.

7°. La lèvre supérieure un peu épaisse. — Ce symptôme est du nombre de ceux qui n'induisent point en erreur; mais je dois faire observer qu'il est quelquefois périodique.

8°. Le nez lui-même est souvent un peu gonflé, rouge, luisant.

9°. Tout le corps paraît gras et bien nourri; mais en y regardant de plus près, on voit que les chairs sont flasques, mollasses; ce n'est pas cette résistance et cette élasticité qui indiquent la force et la santé.

10°. Le bas-ventre un peu plus développé qu'il ne devrait l'être, quoiqu'il n'ait pas encore

acquis toute la dureté qu'il doit avoir dans la suite. Il acquiert souvent un volume considérable par l'effet de la plus légère cause.

III. *Développement irrégulier des organes.*

Un des effets de la maladie scrophuleuse est de retarder le développement de certaines parties, et de hâter celui de quelques autres.

1°. Le développement des dents, des os, des muscles, l'aptitude à courir et à parler, sont difficiles, tardifs, ou se succèdent d'une manière irrégulière. (1)

---

(1) Le vice scrophuleux exerce sur le développement du corps les effets les plus divers. Il trouble notamment toutes les lois de la croissance. M. Alibert raconte l'histoire d'un homme scrophuleux, âgé de trente deux ans; il était né faible et resté maigre jusqu'à la puberté; mais à cette époque, sa taille s'accrut à un tel point, qu'elle arriva presque soudainement à six pieds quatre pouces; ses bras, ses mains, ses cuisses et ses pieds étaient d'un volume proportionné, c'est-à-dire, du double de l'état ordinaire; sa figure était oblongue, sa langue d'une largeur considérable, sa voix était rauque. Ce géant scrophuleux éprouvait des tiraillemens dans les jambes, et des douleurs continuelles dans les reins. Il était tourmenté d'une soif si vive, qu'il buvait jusqu'à dix-huit bouteilles d'eau pure tous les jours.

Par le plus bizarre des contrastes, l'accroissement s'arrête quelquefois tout à coup. Il n'est pas rare de trou-

2°. Au contraire, les facultés de l'âme, et celles des organes générateurs sont ordinairement très-précoces. Cette observation est confirmée par une foule de faits. Rien n'est plus commun que de voir les enfans entachés de la diathèse scrophuleuse montrer une âme très-active et très-passionnée; ils manifestent une aptitude singulière pour les travaux de l'esprit, et un penchant irrésistible pour les plaisirs vénériens. J'ai vu plusieurs de ces enfans adonnés à la masturbation dès l'âge de sept ou huit ans : avis aux instituteurs de ne pas prendre toujours le développement prématuré des fonctions intellectuelles pour la marque infaillible d'un génie supérieur; comme aussi de ne pas imputer toujours à crime la funeste habitude de la masturbation. L'un et l'autre de ces phé-

---

ver dans une population scrophuleuse des individus qui, par leur petitesse et leurs difformités, sont un objet de commisération pour le reste des hommes. L'auteur que nous venons de citer, s'est plu à opposer à cet homme colossal, l'exemple d'un autre individu non moins écrouelleux que le précédent, et à peu près du même âge. Ce dernier avait la petitesse et la régularité des formes d'un nain; il était imberbe; et les parties génitales n'offraient chez lui aucun signe de virilité. (*Ouvrage cité.*)

(*Note du traducteur.*)

nomènes sont l'effet d'un état pathologique.

L'influence du vice scrophuleux se fait sentir jusque sur le développement de la puberté. Le retard de la menstruation et son irrégularité n'ont pas souvent d'autre cause.

IV. *Différens genres d'incommodités qui passent généralement pour être insignifians, et qui sont liés avec la diathèse scrophuleuse.*

1. Hémorrhagies nasales fréquentes.

2°. Enchiffrénement fréquent.

3°. Toux pituiteuse fréquente, oppression de poitrine, respiration bruyante.

4°. Petits ulcères spontanés, particuliers aux enfans, situés à la face interne des membres abdominaux, sous les aisselles, et rebelles aux moyens ordinaires de propreté.

5°. Petits boutons habituels, de forme variable, croûteux.

6°. Augmentation de volume d'une partie du corps par suite d'une infiltration ou d'un engorgement lymphatique; sorte d'œdème sur lequel la pression du doigt ne laisse aucune impression. Il se montre aux bras, aux jambes, plus souvent au visage et au scrotum. Ce phénomène mérite l'attention des praticiens.

7°. Sensations douloureuses dans les mem-

bres, selon le trajet des vaisseaux lymphatiques, sujettes à des retours périodiques, et quelquefois accompagnées d'une tuméfaction sensible, mais inconstante, de ces mêmes vaisseaux.

8°. Je n'ai vu qu'une seule fois, chez une petite fille, un de ces écoulemens blanchâtres qui se font de temps en temps par le vagin, et qu'on a notés comme un signe précurseur et diagnostique de la diathèse scrophuleuse.

V. *Altérations des forces digestives.*

1°. Prédisposition manifeste aux acides des premières voies et aux symptômes qui en sont la suite.

2°. Selles variables : tantôt trop solides, tantôt trop liquides, etc. rarement d'une consistance et d'une couleur convenables.

3°. Même irrégularité dans l'appétit : tantôt très-bon et tantôt nul ; appétence particulière pour les préparations farineuses et le pain sec.

4°. Embarras pituiteux intestinaux, vers.

5°. Tension flatulente du ventre, borborygmes.

6°. Spasmes et coliques.

VI. *Fièvre scrophuleuse.*

Je me suis convaincu que la plupart des fiè-

vres des enfans, connues sous les noms de fièvres gastrique, lente, mésentérique, fièvre des dents, ne sont qu'un symptôme précurseur de la diathèse scrophuleuse, ou le signe certain de sa présence, bien qu'elle ne se manifeste pas encore avec tous les symptômes qui lui sont propres. Il serait donc plus convenable de donner à cette fièvre le nom de *scrophuleuse*.

Du reste voici ses caractères :

1°. Elle se montre ordinairement dans les deux premières années de la vie.

2°. Elle est fort irrégulière; sa marche et son type sont indéterminés.

3°. Très-variable dans sa durée. Dans quelques cas, il ne paraît que quelques accès, qui sont suivis d'une longue intermission; dans d'autres, ils se continuent pendant plusieurs semaines, mais alors ils sont modérés.

4°. La chaleur y est souvent nulle, ou peu prononcée; mais elle augmente un peu périodiquement; le froid y est plus sensible.

5°. Il s'y joint fréquemment les altérations des forces digestives dont nous avons parlé, et particulièrement la disposition aux acides.

6°. Il n'est pas rare qu'elle s'accompagne d'une toux pituiteuse et d'une respiration un peu bruyante; ce dernier symptôme provient

du passage de l'air à travers les voies aériennes, engouées de mucus.

7°. Le ventre est toujours un peu enflé.

8e. Les résolutifs et les purgatifs procurent quelque soulagement ; mais ils ne sont que palliatifs : encore même arrive-t-il souvent qu'ils aggravent le mal au lieu de l'adoucir.

9°. Aux symptômes fébriles que nous venons d'exposer succède, sans qu'on s'en aperçoive, la maladie scrophuleuse ; c'est-à-dire qu'il se manifeste des engorgemens glanduleux, des éruptions cutanées, des croûtes à la tête, et même le carreau.

On pense généralement que les scrophules sont une suite naturelle de la fièvre scrophuleuse, et le produit d'une métastase. Mais il paraît que cette fièvre n'est souvent que le passage de la prédisposition scrophuleuse à la maladie du même nom ; c'est le signe d'une altération profonde, et peut-être le moyen dont se sert la nature pour réaliser la disposition native du système lymphatique.

La fièvre scrophuleuse est une espèce de fièvre lente, d'un genre indéterminé, mais très-reconnaissable aux symptômes que nous lui avons assignés. Elle nous a suffi plus d'une fois pour nous faire soupçonner l'existence de la

diathèse scrophuleuse, et pour nous dicter la conduite que nous avions à suivre.

DEUXIÈME DEGRÉ.

Symptômes caractéristiques de la maladie scrophuleuse.

Dans la seconde période, la maladie scrophuleuse paraît avec tous les symptômes qui lui sont propres; elle tombe en quelque sorte sous les sens. Ici, en effet, les forces vitales ne sont pas seules lésées; l'organisation elle-même est altérée, les fonctions sont troublées; enfin il est facile de distinguer cette maladie de toute autre aux symptômes suivans:

1°. Le premier et le plus commun de tous est la *tuméfaction des glandes lymphatiques.*

Elles sont d'abord petites, mobiles sous le doigt, élastiques, sans douleur et sans changement de couleur à la peau. Celles des régions latérales du cou et de sa partie postérieure sont ordinairement les premières à ressentir l'influence du vice scrophuleux. Aussi l'exploration de ces parties est-elle de la plus haute importance pour établir le diagnostic. Un peu plus tard, et quelquefois plus tôt, les glandes axillaires se tuméfient à leur tour, puis viennent celles des aines, et, dans quelques cas, celles de tout le corps.

Peu à peu leur volume et leur consistance augmentent; l'engorgement gagne les parties ambiantes, et c'est ainsi qu'elles perdent la mobilité dont elles jouissaient. Il est rare qu'une seule glande s'affecte; la contagion s'étend ordinairement à plusieurs; souvent même elles se confondent et forment une tumeur énorme, ou se réunissent sans se confondre, de manière à figurer une espèce de chaîne (*scrophulæ concatenatæ*). Enfin, lorsque la maladie est portée à un assez haut degré, les vaisseux lymphatiques eux-mêmes s'engorgent, et font éprouver au toucher la sensation d'une corde de violon.

Mais cè qu'il y a de particulier dans les tumeurs scrophuleuses, ce qui suffirait avec de l'habitude, pour les faire distinguer de toutes les autres, c'est un certain degré d'élasticité, très-connu des praticiens, mais qui ne peut se décrire. Quoi qu'il en soit, ces tumeurs peuvent rester dans le même état pendant plusieurs années; mais, dans le principe, elles ont une existence inconstante, je veux dire qu'elles paraissent et disparaissent de temps en temps.

A mesure que le vice scrophuleux fait des progrès, les tumeurs glanduleuses deviennent plus dures et moins mobiles. Dans quelques

cas, elles restent froides, indolentes; dans d'autres, la peau qui les recouvre devient rouge, une douleur profonde se fait sentir dans le sein même de la glande, l'inflammation s'en empare sourdement, et la suppuration s'établit; mais le pus est toujours de mauvaise nature; il ne ressemble pas à celui qui découle d'un phlegmon abcédé. Enfin ces engorgemens passent quelquefois à l'état squirrheux, et même à l'état osseux.

Dans quelques circonstances, les glandes lymphatiques acquièrent un volume énorme. On en a vu qui pesaient jusqu'à dix livres et plus encore; mais alors on ne peut plus les considérer comme des scrophules; ce sont des dégénérations stéatomateuses, ou des tumeurs enkistées, qui tirent, à la vérité, leur origine du vice scrophuleux.

Relativement au siége, on peut diviser les tumeurs glanduleuses en externes et en internes. Les premières se manifestent principalement dans les lieux que nous leur avons assignés; quelquefois on en rencontre partout; en sorte que tout le corps est couvert de scrophules. Elles s'établissent jusque dans les articulations, de manière à gêner les mouvemens. A l'intérieur, on en trouve fréquemment dans le mésentère, organe presque tout formé de glandes

et de vaisseux lymphatiques. Leur grosseur varie depuis le volume d'un petit pois jusqu'à celui d'une noix et au-dessus. On prévoit facilement l'influence de l'obstruction des glandes mésentériques sur l'élaboration et sur la marche des sucs nutritifs. Telle est la cause de cette espèce de consomption qu'on désigne vulgairement sous le nom de carreau. Quoique moins communes que dans le mésentère, les glandes dont nous parlons ne sont pas rares dans le foie ni dans la rate; on en rencontre quelquefois dans le cerveau. Mais, après le mésentère, le poumon est, sans contredit, l'organe le plus sujet aux engorgemens scrophuleux. Ces engorgemens, qu'on désigne alors sous le nom de tubercules, constituent la véritable cause de la phthisie scrophuleuse.

Les glandes scrophuleuses produisent des effets différens, suivant le siége qu'elles prennent. Elles gênent la déglutition aux environs du pharinx; elles produisent des attaques d'asthme, si elles se développent dans le larynx ou dans la trachée-artère; on conçoit de même comment elles peuvent produire la claudication, la constipation, ou la diarrhée, etc.

Mais poursuivons l'histoire des symptômes caractéristiques de la maladie scrophuleuse.

2°. *Éruptions cutanées de différentes formes,*

particulièrement à la tête. Les enfans scrophuleux ont rarement la tête propre. Chez le plus grand nombre, elle se couvre de petits ulcères humides, et de pustules lenticulaires qui versent une humeur plus ou moins fétide, et dégénèrent quelquefois en véritable teigne. La forme des éruptions qui se manifestent à la surface de la peau est aussi très-variable; ces éruptions se rapprochent tantôt des dartres, et tantôt de la gale; elles se montrent, dans quelques cas, très-graves et très-rebelles. La gale symptomatique du vice scrophuleux peut se convertir, à force de se perpétuer, en gale véritable et contagieuse. Enfin remarquez attentivement que les affections cutanées dont il s'agit ont quelque chose de critique, et qu'elles servent, pour ainsi parler, de conducteur à la maladie, pour passer de l'intérieur à l'extérieur du corps.

3e. *Phlegmasies des organes qui contiennent beaucoup de glandes.* L'ophthalmie, connue d'ailleurs sous le nom d'ophthalmie scrophuleuse, est tout à la fois l'une des plus communes et des plus rebelles de ces phlegmasies. Elle a son siége dans les glandes de Meibomius, et constitue un des symptômes essentiels du vice scrophuleux. Elle est ordinairement compliquée de petits ulcères

qui versent une humeur visqueuse, désignée par Scarpa sous le nom de flux palpébral. Ceux qui sont affectés de cette espèce d'ophthalmie se réveillent, le matin, les paupières collées l'une à l'autre. Quelquefois même il est impossible de les détacher, et les malades restent toute la journée les yeux fermés. Ils témoignent, pour la plupart, une grande aversion pour la lumière, et se plaignent du trouble de la vue; dans quelques cas, la maladie est portée jusqu'à la désorganisation de la cornée. Souvent l'humeur qui s'écoule des yeux est tellement irritante, qu'elle enflamme et corrode toutes les parties environnantes. La fistule lacrymale, et le retour fréquent de cette lésion connue sous le nom d'*orgeolet*, sont encore des effets de la même maladie. L'ulcération du bord libre des paupières est tellement caractéristique, qu'on peut affirmer avec confiance que les enfans qui présentent ce symptôme sont écrouelleux.

4°. *Flux muqueux*. Les plus communs de ces flux sont ceux des yeux et des oreilles (*blenorrhœa oculorum et aurium*); cependant les bronches et les voies digestives fournissent aussi très-souvent une abondante sécrétion de mucus. Et de là des toux opiniâtres, des maladies pituiteuses de l'estomac, de mau-

vaises digestions, etc. Il n'est pas rare non plus de rencontrer chez les petites filles une blennorrhagie des parties génitales.

5°. *Tension et dureté du ventre*, par suite de la tuméfaction des glandes mésentériques.

6°. *Ulcères scrophuleux*. Les glandes scrophuleuses ne restent pas toujours dans le même état; à la longue, elles s'enflamment et finissent par s'abcéder. Mais tous les ulcères scrophuleux ne sont pas précédés d'une tuméfaction des glandes; il en est qui se développent spontanément par l'effet d'une lésion du système absorbant, ou d'une métastase. Dans tous les cas, ils sont faciles à reconnaître : ils ont un aspect sale, le pus qu'ils fournissent n'est jamais de bonne qualité; au lieu d'être épais et bien lié, il est clair, aqueux et très-irritant. De temps en temps les ulcères scrophuleux se cicatrisent dans un point et s'ouvrent dans un autre; ils sont peu douloureux, opiniâtres, et tendent à se perpétuer sans fin.

7°. *Tumeurs lymphatiques*, élastiques, froides, de forme et de grosseur inégales, résultant de l'accumulation d'une lymphe plus ou moins épaisse dans les mailles du tissu cellulaire; susceptibles de se développer dans toutes les parties du corps.

8°. *Goître* (*struma*). La glande thyroïde et les parties environnantes acquièrent quelquefois un volume si considérable, que la respiration devient très-difficile; le retour du sang de la tête au cœur est gêné, et le malade est à tout instant menacé de suffocation et d'apoplexie. Cette affection tire souvent son origine du vice scophuleux. Aussi la rencontre-t-on fréquemment dans les pays montagneux, où la maladie scrophuleuse est elle-même très-commune. Cependant on ne peut nier qu'elle ne soit quelquefois locale et susceptible d'être produite par des causes locales : telles sont le refroidissement du cou, l'effort qu'exerce l'air contre les voies aériennes en chantant, en soufflant, en gravissant une montagne, dans le travail de l'enfantement (de là vient que les femmes qui ont eu beaucoup d'enfans y sont plus sujettes que les autres). Mais le phénomène peut-être le plus remarquable de cette affection, c'est d'être endémique dans tous les pays montagneux, ce qui dépend très-probablement de la qualité de l'air, des eaux, et de la diathèse scrophuleuse qui règne endémiquement dans ces mêmes lieux. (1)

(1) Le goître est-il un effet de la diathèse scrophu-

TROISIÈME DEGRÉ.

Période de désorganisation.

La troisième période embrasse premièrement les cas où la maladie scrophuleuse passe

---

leuse? Les médecins répondent différemment à cette question. Ambroise Paré, Riolan, Forestus, Astruc, Morgagni, Heister, Haller, Callisen, Lieutaud, Bordeu, etc., sont pour l'affirmative. Wilmer, Prasser, Wichmann, Sennert, MM. Fodéré, Coindet, etc., sont pour la négative. Les premiers s'autorisent de la ressemblance des causes qui paraissent produire le vice scrophuleux et le goître, et surtout de ce que ces deux maladies se rencontrent assez souvent chez le même individu. Les autres disent alors qu'il y a complication, et rien de plus.

Dans son *Traité sur le Goître et le Crétinisme*, M. Fodéré s'est fortement élevé contre l'origine scrophuleuse du goître : non qu'il nie les points de contact que cette affection paraît avoir avec la diathèse écrouelleuse; mais il résulte du parallèle qu'il établit entre ces deux maladies que les différences sont plus nombreuses que les analogies : 1°. le goître n'est qu'une affection du cou, qui n'entraîne aucun mouvement fébrile, aucune suppuration; au contraire, le vice écrouelleux est répandu dans toute la texture des solides, partout il produit à la longue des ulcères qui finissent souvent d'une manière fatale pour le malade; 2°. il est vrai que les enfans sont particulièrement sujets à l'une et à l'autre de ces deux maladies; mais celui qui doit être écrouelleux, a, de-

du système lymphatique, son siége primitif, aux autres tissus, et revet des formes insolites;

---

puis sa naissance, une certaine épaisseur de la lèvre supérieure qu'on n'observe pas chez les goîtreux; 3°. les scrophuleux sont assez souvent intelligens, spirituels; le goître est presque toujours suivi d'une stupidité parfaite; 4°. le développement des scrophules se fait assez généralement dans la première enfance, et disparaît à l'époque de la puberté; le goître survient à tous les âges, et la puberté n'exerce aucune influence sur lui; 5°. l'hérédité des scrophules est plus constante; 6°. la nature seule a guéri souvent de vraies écrouelles; elle n'a jamais guéri de goître; mais l'art réussit presque toujours, pourvu que le malade change de pays.

Cependant les analogies qui rapprochent le goître (surtout celui qui est endémique) du vice scrophuleux, comme d'affecter simultanément les mêmes individus, de naître dans les mêmes lieux, d'attaquer l'enfance et le sexe féminin, et particulièrement les tempéramens lymphatiques, d'être héréditaire, etc.; ces analogies, dis-je, sont trop nombreuses et trop fréquentes pour croire qu'il n'existe pas quelque dépendance de cause et d'effet entre ces maladies. Aussi les médecins les plus modernes, tels que MM. Baumes, Portal, Rullier, etc. n'admettent exclusivement ni l'une ni l'autre des opinions émises par les auteurs que nous venons de citer; c'est-à-dire qu'ils croient que le goître peut dépendre du vice scrophuleux; mais ils sont loin d'affirmer qu'il provienne toujours de la même cause.

Même division entre les médecins à l'égard des causes qui produisent le goître. Bordeu a consigné, dans sa

ce qui fait qu'il n'est pas toujours facile de la reconnaître : en second lieu, les cas où elle at-

---

Dissertation sur les écrouelles, une remarque qui ferait croire que la qualité des eaux n'influe en rien sur la production de cette maladie. « Il y a, dit-il, des cantons entiers dans nos vallées (Pyrénées) dans lesquels les femmes ont presque toutes des goîtres, et qui ne sont séparés d'autres cantons, où l'on ne trouve presque point de goître, que par un torrent, avec ceci de singulier, que les habitans des deux bords du torrent se nourrissent de même, boivent de la même eau, qui est pour l'ordinaire celle du torrent mitoyen ; mais les villages dont les habitans sont sujets aux goîtres, sont tournés vers le nord, au pied des montagnes qui leur cachent le soleil levant, au lieu que les autres sont au levant et au midi. D'où il suit évidemment que la formation des goîtres dépend bien moins de la nature de l'eau, à laquelle on les attribue généralement, que de l'influence du soleil ou de l'air. » (*Dissertation sur les écrouelles.*) L'opinion de cet auteur se trouve confirmée par les observations de M. Fodéré : seulement au lieu de faire dépendre le goître d'un air humide et *froid*, ce dernier le rapporte à un air humide et *chaud*. L'air humide seul ne suffit pas, dit-il, pour causer le goître, il faut encore que sa température s'élève jusqu'à produire une espèce de bain de vapeurs.

Je ne révoque point en doute assurément les observations de ces deux médecins célèbres ; mais pourquoi soupçonnerais-je la bonne foi de MM. Bally et Coindet? Le premier déclare formellement que le bronchocèle provient des eaux crues, dures, limpides, à l'abri de

taque des organes essentiels à la vie, et ceux où la désorganisation menace prochainement les jours du malade.

---

l'influence salutaire du soleil, et de la longue action de l'air. Il est si vrai, ajoute-t-il, que le goître est produit par la qualité de ces eaux, et non par l'humidité et le resserrement de l'air dans les vallées, comme quelques auteurs le prétendent, qu'il y a des fontaines dans mon pays (au hameau de Thuet, département du Léman) dont l'usage de l'eau pendant seulement huit jours, produit ou augmente cette tumeur. Ceux des habitans du même village qui ne boivent pas des eaux de ces fontaines dont ils sont éloignés d'une portée de fusil, mais de celles d'un ruisseau, ou de la rivière d'Arve, ne sont nullement affectés de goître, et n'ont point une disposition à l'idiotisme ; cependant ils sont également adossés à la même montagne, et l'air est absolument le même dans ces lieux.

M. Coindet n'est ni moins clair, ni moins affirmatif; il reconnaît deux espèces de causes capables de produire le goître à Genève : l'une est l'usage des eaux dures, ou eaux de pompe des rues basses de la ville ; l'effet en est très-prompt. Ainsi, dit-il, les soldats de la garnison, composée surtout de jeunes gens étrangers au canton, qui s'abreuvent de ces eaux, en sont-ils atteints d'une manière aussi remarquable que prompte. Rarement grave, cette affection se dissipe alors d'elle-même en changeant de boisson ; l'eau distillée empêche son accroissement, et même contribue à sa diminution. Dans le second genre de causes, il range les efforts de l'accouchement, du vomissement, de la toux, la grossesse, etc. Ce pra-

1°. *Atrophie mésentérique, carreau.* A mesure que les glandes mésentériques se tuméfient et s'engorgent, l'élaboration des principes nutritifs devient de plus en plus incomplète ; bientôt ils suspendent leur marche, et séjournent dans les vaisseaux lymphatiques, au lieu de se rendre dans le torrent de la circulation, et de là

---

ticien raconte qu'un *goître se développa d'une manière excessive pendant une première grossesse chez une jeune femme ; douze heures après être accouchée, il était entièrement disparu.* (*Bibliothéque universelle, rédigée à Genève*, juillet 1820.)

Voilà les faits ; ils sont différens, mais ils ne sont pas contradictoires. J'en conclus que le goître peut être produit par la qualité des eaux, et par celle de l'air. J'espère qu'on ne verra pas dans cette manière de raisonner le désir de trancher la difficulté, ou de concilier des opinions. Il faut nier les faits, ou se rendre à cette double conclusion : or, comment nier les faits ? Ce serait accuser de mauvaise foi les auteurs qui les rapportent ; car ils sont si clairs, si frappans pour tout le monde, qu'il est impossible de les mal interpréter.

Quant au crétinisme, il n'est guère possible de douter de son identité de nature avec le goître, quand on considère, 1°. que les goîtreux donnent habituellement naissance à des crétins ; 2°. que le crétinisme est très-souvent précédé ou annoncé par le goître ; 3°. que presque tous les crétins sont goîtreux ; 4°. que ces maladies sont endémiques dans les mêmes lieux, etc.

(*Note du traducteur.*)

ans toutes les parties du corps dont ils sont estinés à réparer les pertes. Tel est, si je ne me rompe, le mécanisme de la formation du arreau, affection caractérisée par le volume t la dureté du ventre, et le marasme des ex-rémités inférieures. La peau présente quelque-ois de petits criptes glanduleux, dont on fait ortir, par la compression, une substance cé-umineuse, en forme de petits vers, que le peuple regarde à tort comme la véritable cause le la maladie scrophuleuse.

L'atrophie mésentérique est une des termi-naisons funestes, et malheureusement une des plus fréquentes du vice scrophuleux.

2°. *Tumeurs blanches des articulations.* Elles dépendent le plus souvent de la diathèse scrophuleuse, et sont ordinairement compli-quées de l'inflammation chronique des os, de carie, ou dégénèrent en carie.

3°. *Luxation spontanée.* Affection particu-lière à la hanche, presque toujours de nature scrophuleuse. L'effet naturel de cette maladie est de produire insensiblement une accumula-tion de sérosité dans l'intérieur de l'articula-tion, qui chasse peu à peu la tête du fémur de la cavité cotyloïde, et la fait remonter dans la fosse iliaque externe, d'où le raccourcissement du membre et la claudication. Cette maladie se

termine par l'ankilose, ou par la carie. (1)

4°. *Hydropisies scrophuleuses.* Il est naturel qu'une maladie dont le siége est dans le système absorbant s'oppose aux fonctions de ce système, et que la sérosité n'étant plus absorbée, s'accumule dans quelque partie du corps. Cette accumulation se fait le plus souvent entre les mailles du tissu cellulaire des membres abdominaux; cependant elle a lieu quelquefois dans le bas-ventre. L'hydrocéphale, soit aiguë, soit chronique, dépend très-souvent de la même cause; et voilà pourquoi les enfans scrophuleux y sont plus sujets que les autres. Nous l'avons vu survenir plusieurs fois après la suppression du flux des oreilles ou des yeux, après

(1) Ce n'est pas ici le lieu de décrire cette maladie; je ferai seulement observer que M. Hufeland a commis la même faute que J. L. Petit, en attribuant le déplacement des l'os à l'accumulation de la sérosité dans l'intérieur de l'articulation. Les autopsies cadavériques ont appris que rien n'est plus rare que cette hydropisie, et qu'elle ne se rencontre presque jamais dans la maladie dont il est ici question. L'expulsion de la tête du fémur de sa cavité, est due au gonflement morbide des cartilages et des autres tissus blancs qui tapissent l'extrémité supérieure de cet os, et la cavité qui la reçoit; et ce gonflement est presque toujours produit par le vice scrophuleux.

(*Note du traducteur.*)

répercussion de la teigne, occasionnée par
es applications inconsidérées, ou survenue
ontanément; comme aussi nous l'avons vu
isparaître au retour de ces mêmes symptômes.

5°. *Phthisie scrophuleuse ou tuberculeuse.*
e poumon est, sans contredit, un des organes
ur lesquels le vice scrophuleux exerce le plus
ouvent ses ravages. Son effet le plus ordinaire
st d'y produire l'engorgement des glandes lym-
hatiques; et de là la toux, des crachats pitui-
eux, des douleurs sourdes, et bien d'autres
ésions de la respiration. Lorsque le poumon
st farci de tubercules, ou, si le nombre en est
etit, lorsqu'ils ont acquis un volume consi-
érable, la nutrition générale languit, la san-
uification se déprave, et la fièvre hectique se
éclare. La phthisie scrophuleuse donne la
nort, soit en mettant le poumon hors d'état de
ontinuer ses fonctions, puisqu'elle le rend
mperméable à l'air (il est quelquefois squir-
heux), soit en y établissant un foyer de sup-
uration.

6°. *Altérations des os.* Le gonflement des os,
onnu sous le nom de *spina ventosa*, et la carie
ont très-souvent des effets de la maladie scro-
huleuse portée à un haut degré d'intensité.

7°. *Cancer scrophuleux.* Il n'est pas rare de
oir un engorgement scrophuleux passer à

l'état de squirrhe, et même de cancer : telle est principalement l'origine du cancer humide qui se manifeste le plus souvent sur les lèvres. Le cancer du sein et celui de la matrice reconnaissent fréquemment la même cause.

8°. *Consomption abdominale* (*tabes abdominalis*), espèce de phthisie causée par l'obstruction des principaux viscères de l'abdomen, ou par la formation de nouveaux produits, comme des stéatomes, des squirrhes, etc. Mais quelle que soit la différence apparente de ces lésions, elles sont toutes de même nature, puisqu'elles dérivent de la même source. La consomption abdominale diffère en outre du carreau, parce qu'elle n'a pas le même siége, et parce qu'elle se développe dans l'âge adulte, au lieu que l'atrophie mésentérique est une maladie particulière à l'enfance. La consomption abdominale est ordinairement suivie de la mort. Je l'ai souvent observée chez les personnes dont l'enfance avait été scrophuleuse, et chez lesquelles il était absolument impossible de la faire dépendre d'une autre cause.

9°. *Rachitisme*. C'est une des formes les plus fréquentes et les plus terribles de la maladie qui nous occupe. Chaque affection a, pour ainsi parler, son siége de prédilection ; le vice

scrophuleux attaque souvent les os, et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il n'est pas rare qu'il se jette tout entier sur ces parties. On ne trouve ni tumeurs glanduleuses, ni tubercules, ni aucun des symptômes qui caractérisent la maladie du système lymphatique. Et cependant on ne peut douter que le rachitisme ne tire son origine du vice scrophuleux, puisqu'il paraît sous l'influence des mêmes causes, chez les individus entachés de ce vice, et, pour ainsi dire, à ses dépens; car il est d'observation que les engorgemens glanduleux et le ramollissement des os se suppléent mutuellement, quoique, à dire vrai, lorsque le rachitisme est bien développé, il est rare que les glandes s'affectent secondairement.

On reconnaît sans peine le rachitisme aux symptômes que nous allons indiquer : tête volumineuse, surtout à sa partie supérieure; gonflement des extrémités des os longs, et particulièrement de ceux du carpe et du tarse; faiblesse, inaptitude à marcher, impossibilité de se tenir long-temps debout, déviation des os longs, et notamment du tibia, du sternum, des côtes, de la colonne vertébrale, dyspnée, esprit précoce et vif, etc.

10°. *Affections nerveuses dépendantes du vice scrophuleux.* Par l'influence qu'il exerce

sur les nerfs, le vice scrophuleux détermine souvent des affections nerveuses très-opiniâtres. Combien de fois n'avons-nous pas vu chez les sujets entachés de ce vice des éruptions cutanées, des glandes engorgées, etc. disparaître tout à coup pour faire place à des spasmes, des paralysies, l'hypocondrie et cent autres lésions du même genre, lesquelles disparaissaient à leur tour au retour des premiers symptômes? (1)

(1) J'ai noté comme une chose digne de remarque, la susceptibilité nerveuse dont jouissent la plupart des écrouelleux. Cette susceptibilité s'exalte quelquefois jusqu'à former un véritable état morbide, avec ceci de particulier, qu'étant produit par le vice scrophuleux, il disparaît sous l'influence du même traitement. Dans son *Dictionnaire du Diagnostique*, Hélian parle d'une colique scrophuleuse rebelle aux purgatifs et aux lavemens. Sauvages connaissait une famille dont tous les enfans périssaient avant l'âge de six ans, dans des convulsions qu'on ne pouvait rapporter qu'au vice scrophuleux. (*Nosol.* IV. 24. *traduc. franc.*) M. Portal a fait des observations semblables. M. Baumes nous a donné l'histoire intéressante d'une épilepsie sympathique d'une affection scrophuleuse du bas-ventre, et dont il guérit le malade en faisant disparaître la maladie primitive. (*Traité de l'amaigrissement des enfans*, p. 62.)

Quoique les faits de ce genre soient très-communs, ils ne sont pas généralement envisagés sous leur véri-

C'est à la même origine qu'il faut rapporter les dérangemens chroniques de la digestion,

---

table point de vue ; c'est ce qui m'engage à consigner ici une observation qui me paraît digne de l'attention des praticiens, sous le double rapport de l'intérêt qu'elle présente, et du médecin qui me l'a communiquée (M. Double).

Une demoiselle âgée de vingt-six ans, d'une constitution délicate, d'un tempérament lymphatique et nerveux très-prononcé, fut affectée, dans son enfance, de plusieurs indispositions fébriles, et d'un écoulement derrière les oreilles qu'elle conserva jusqu'à l'époque de la menstruation.

L'éruption des règles se fit à quatorze ans sans trouble et d'une manière régulière ; cependant l'état de la malade, loin de s'améliorer ne fit qu'empirer. Bientôt après : leucorrhée, douleurs d'estomac, digestions difficiles, anorexie, atonie générale, ophthalmie. L'usage des émétiques et des purgatifs ne fut suivi d'aucun résultat satisfaisant. On prescrivit les eaux d'Ax et de Luchon : celles-ci dissipèrent les désordres du système digestif, sans améliorer l'état des yeux, qui s'est soutenu toujours le même pendant quatre ans. A cette époque, il survint une fièvre pernicieuse intermittente qui commanda l'emploi du quinquina ; la fièvre disparut, mais elle fut remplacée par des coliques, des douleurs de reins, des nausées, une constipation opiniâtre.

Outre les accidens dont nous venons de parler, mademoiselle est sujette, depuis cinq ans, à une fièvre continue qui reparaît tous les mois, et dure six, huit,

la constipation, la diarrhée, la suppression et l'augmentation de plusieurs autres sécré-

---

dix jours. Dans les premiers temps, cette fièvre revenait à la fin de chaque menstruation, et finissait par une diarrhée ; aujourd'hui elle ne paraît que six ou huit jours après, et se termine par des sueurs abondantes.

Pendant ce temps, tous les symptômes de l'irritation abdominale s'exaspèrent ; il s'y joint de la difficulté pour uriner, des aphthes, des maux de gorge, de la bouffissure au visage. On a remarqué que la durée et la violence des symptômes sont toujours en raison directe de l'abondance des règles, que la malade mange alors avec plaisir, et digère sans peine, et que tous les symptômes s'aggravent par l'effet d'une diète un peu sévère.

On crut d'abord que l'état de l'utérus et son extrême sensibilité tenaient à l'affection des organes digestifs. En conséquence, on ordonna pendant long-temps, et à des époques très-rapprochées, des vomitifs, des purgatifs, etc. Plus on évacuait, plus la langue devenait sale, plus les coliques étaient violentes, etc.

La maladie fut alors considérée comme dépendante d'une altération du système lymphatique, et l'on donna les amers, les altérans, les anti-spasmodiques sous toutes les formes. Mais les coliques devinrent si violentes, et la susceptibilité de l'estomac si grande, qu'il ne pouvait supporter aucun aliment.

Dans ce moment, on a supprimé presque tous les médicamens, et l'on a mis mademoiselle à l'usage d'un régime doux et tempérant : diète lactée, petit-lait, demi-bains, promenades agréables, etc. L'irritation abdominale a diminué, mais la fièvre revient régulièrement

tions, accidens auxquels les scrophuleux sont fort sujets.

---

avec tous ses accidens à la suite de chaque menstruation.

En 1816, mademoiselle se rendit aux eaux d'Andinat, d'après les conseils de son médecin ordinaire; peu de jours après, elle fit une chute sur la tête, pour laquelle elle fut saignée. Elle se rétablit de cet accident, retourna dans sa famille, et alla passer trois mois à la campagne pendant lesquels elle jouit d'une santé parfaite. Il est à remarquer que durant ces trois mois elle ne fut point réglée; les menstrues revinrent le quatrième mois, et avec elles les maux de reins, les coliques, les anxiétés précordiales, la fièvre, etc.

En 1817, même phénomène : au retour des bains d'Ussat, la malade va passer l'automne à la campagne, éprouve une nouvelle suppression de règles qui dure encore trois mois, et la santé revient. Nouvelle apparition des règles, retour de tous les symptômes. L'état de mademoiselle s'est aggravé sensiblement depuis trois mois à la suite d'une frayeur causée par le spectacle d'une femme qui fut frappée d'apoplexie en sa présence.

Mademoiselle conserve son embonpoint et ses forces naturelles.

Jusqu'ici non-seulement cette maladie s'est montrée rebelle à tous les moyens qu'on a tentés pour la combattre, mais on peut dire qu'ils ont été plus nuisibles qu'utiles.

Tel est le mémoire que M. Dupeyre, médecin ordinaire de la malade, fit passer à M. Double pour avoir son opinion sur une maladie qui avait mis en défaut les

11°. *Le crétinisme* est, selon moi, le plus haut degré de la constitution strumeuse. Ici

---

talens et l'expérience des praticiens les plus distingués d'une ville célèbre dans l'histoire de la médecine.

Après un sérieux examen, M. Double considérant le tempérament de la malade, et la nature des affections qu'elle avait éprouvées, crut que le principe essentiel de cette maladie avait son siége dans le système lymphatique, d'où il agissait sympathiquement sur le sytème nerveux.

Si la prédominance du système lymphatique, dit-il, se dissipe souvent pendant les orages de la puberté, il arrive aussi quelquefois que le système se dessinant alors avec plus de force, les maladies dont il est affecté augmentent dans la même proportion. C'est ce qui est arrivé à la malade qui fait le sujet de cette consultation. Quoique l'éruption des règles se soit faite régulièrement et sans trouble, cependant on a vu paraître à cette époque une leucorrhée, une ophthalmie chronique, une atonie générale, l'anorexie, des digestions difficiles : tous symptômes appartenant évidemment à l'action vicieusement développée du système lymphatique.

La fièvre intermittente pernicieuse est étrangère à l'affection principale ; mais ce qui ne l'est pas, c'est la lenteur de la convalescence et les accidens dont elle fut suivie.

Il faut imputer aux dérangemens survenus dans les fonctions du système lymphatique, l'espèce de fièvre lente qui se reproduit tous les mois, sans offrir un caractère bien manifestement périodique ; les symptômes principaux qui se joignent à cette fièvre, tels que les

l'infection est générale; ce n'est pas une seule partie, c'est le corps tout entier qui est écrouel-

---

aphtes, la bouffissure du visage, l'irritation abdominale, les maux de gorge, en révèlent assez la nature. Il faut en dire autant des voies de solution, la diarrhée et les sueurs.

Les notions d'anatomie comparée et les données physiologiques se réunissent aux faits pathologiques pour attester que le système sanguin est dans l'économie comme l'antagoniste du système lymphatique, et que la pléthore sanguine est le moyen le plus efficace à opposer aux dérangemens du premier. L'histoire de la maladie qui nous occupe est une nouvelle preuve de cette vérité.

Enfin, il est incontestable qu'une irritation nerveuse générale se joint comme complication à la lésion du système lymphatique. Cette irritation est d'autant plus importante à considérer, qu'elle a détourné de la pensée justement émise sur le caractère de cette maladie, et qu'elle a fait renoncer aux toniques et aux amers; moyens indiqués, sans doute, par l'élément lymphatique, mais puissamment contr'indiqués par l'éréthisme nerveux.

Il n'est qu'un moyen, ajoute M. Double, de combattre efficacement l'affection du système lymphatique sans ajouter à l'irritation nerveuse, c'est le mercure en frictions. Ce moyen mis en usage à la campagne plutôt qu'à la ville, sagement dirigé, combiné avec une tisane mucilagineuse, des bains plus ménagés que de coutume, un régime mieux approprié, et surtout assez long-temps continué pour consommer environ quatre-vingts

leux. L'organisation et les facultés intellectuelles s'arrêtent au milieu de leur développement ; en sorte que les crétins semblent être d'une nature inférieure à celle des autres hommes. Le crétinisme a d'ailleurs son siége dans le système lymphatique comme la diathèse écrouelleuse ; il naît sous l'influence des mêmes causes, est endémique comme le goître et dans les mêmes lieux. On pourrait presque dire

---

gros de pommade mercurielle, me paraît devoir être suivi des plus salutaires effets.

Cette méthode nous a réussi plusieurs fois dans des maladies du système lymphatique analogues à celle dont il s'agit, et l'expérience nous a convaincu que dans beaucoup de cas d'affections chroniques, où, par des circonstances accessoires, on a cru devoir employer le traitement spécifique de la syphilis, on n'a fait qu'une application fortuitement favorable du moyen que nous recommandons à la malade pour laquelle on nous fait l'honneur de nous consulter.

N. B. M. Dupeyre, dont le savoir égale la bonne foi, nous a dit à nous-même que ce traitement fut bientôt suivi d'une amélioration très-sensible ; tout faisait espérer un rétablissement complet très-prochain, lorsque la malade ayant vu tomber à ses côtés une personne qui lui était chère, se troubla tellement que tous les accidens se renouvelèrent avec force.

M. Dupeyre ayant cessé de voir la malade à cette époque, n'a pu nous donner d'autres renseignemens.

(*Note du traducteur.*)

que le crétinisme est un goître général. (1)

Au reste, le crétinisme n'est pas la seule imperfection d'organisation produite par le vice scrophuleux. Il en est d'autres qui se manifestent dans les premiers temps de la vie, ou même dans le sein maternel, et qui probablement n'ont pas d'autre origine. Tels sont entr'autres le mutisme et la surdité de naissance, qu'on peut considérer comme un crétinisme partiel, tirant sa source du même principe, et transmis des parens aux enfans par des moyens dont la nature s'est réservé le secret. Aussi remarque-t-on que les familles scrophuleuses sont celles où l'on rencontre le plus grand nombre de sourds-muets. On a fait la même remarque à l'égard des pays où la diathèse scrophuleuse est endémique.

Marche et pronostic de la maladie scrophuleuse.

De toutes les infirmités qui affligent l'espèce humaine, c'est certainement l'une des plus lentes et des plus difficiles à guérir. Elle appar-

---

(1) Le meilleur ouvrage que nous ayons sur cette maladie, est celui que vient de publier M. E. J. Phofen : *Recherches philosophiques et médicales sur le crétinisme*, Dresde, 1817.

(*Note de l'auteur.*)

tient à la classe des maladies constitutionnelles, c'est-à-dire, de ces maladies qui sont tellement identifiées avec la constitution, qu'il faut la renouveler toute entière pour détruire la disposition native dont elle est entachée.

La nature est bien plus puissante que l'art pour opérer cette grande révolution. Il n'est pas rare de voir la constitution strumeuse perdre d'abord de son intensité, et puis s'effacer complétement par l'influence des secousses critiques de l'âge. C'est ainsi que les changemens naturels que la marche ordinaire de la vie introduit dans l'organisation du corps humain, font tour à tour paraître et disparaître le vice écrouelleux.

Considéré dans ses limites ordinaires et dans son siége primitif, le vice scrophuleux est une affection propre à l'enfance, et l'une des plus communes à cet âge. Elle se manifeste assez souvent dans la première année de la vie, et même plus tôt : preuve incontestable qu'elle est héréditaire. Elle affecte ordinairement le mésentère chez les enfans de deux ans; elle se jette sur les poumons à l'époque de la puberté, etc. Elle paraît aussi très-souvent dans le cours de la troisième ou de la quatrième année, quelquefois même dans la septième, comme j'en ai vu des exemples; mais il est

bien rare qu'elle se manifeste pour la première fois à l'époque de la puberté.

Ordinairement la maladie scrophuleuse disparaît avant la septième année. Dans quelques cas pourtant elle persiste jusqu'à la puberté, et s'évanouit ensuite. Quelquefois même elle pousse des racines si profondes qu'elle accompagne le malade jusqu'au tombeau, en affectant toujours de nouvelles formes.

Mais la marche de cette affection n'est pas toujours continue; les intermissions y sont au contraire très-fréquentes. Elles durent quelquefois plusieurs années; de sorte que le malade se croit guéri, et tout à coup la maladie reparaît avec le même aspect, ou sous de nouvelles formes. On l'a vue même se renouveler avec tous les caractères qui lui sont propres, chez les femmes parvenues à leur temps critique, c'est-à-dire après avoir été suspendue pendant les vingt plus belles années de la vie, et pendant la vigueur des organes sexuels. A cette époque le squirrhe et le cancer, la phthisie tuberculeuse, la consomption abdominale, ne sont pas, comme on pourrait le croire, des maladies accidentelles, mais des effets tardifs de la diathèse écrouelleuse qui semble se réveiller d'un long sommeil.

C'est ici le lieu de rappeler la division que

nous avons faite de la maladie scrophuleuse, suivant qu'elle se porte à l'extérieur, ou à l'intérieur du corps. Dans quelques cas, et c'est principalement au début, elle affecte une tendance manifeste vers les parties extérieures : témoins les engorgemens glanduleux, les affections cutanées, les ulcères, les ophthalmies, etc. Tout le temps que durent ces symptômes, les fonctions intérieures s'exécutent librement. Mais s'ils viennent à disparaître, soit spontanément, soit par des applications inconsidérées, tandis que la diathèse scrophuleuse subsiste encore, les organes placés à l'intérieur du corps s'affectent à leur tour; alors se manifestent la phthisie tuberculeuse, le carreau, l'hydrocéphale, l'ascite, les maladies nerveuses, etc. Au contraire, toutes ces affections s'évanouissent par le seul fait de la réapparition des symptômes extérieurs. Sur cette succession réciproque des effets extérieurs et intérieurs de la maladie scrophuleuse repose un des principes les plus essentiels de son traitement. Tel est encore le fondement de cette vérité banale dont ma pratique m'a fourni mille preuves, que les enfans qui ont eu de bonne heure la teigne, des croûtes de lait, ou d'autres éruptions analogues, sont ordinairement exempts des ravages intérieurs du vice

crophuleux, et jouissent dans la suite d'une onne santé.

La maladie scrophuleuse n'est pas mortelle ar elle-même, mais elle peut le devenir, et le cas 'est que trop commun, soit en se jetant sur es organes essentiels à la vie, soit en opérant es désorganisations considérables. Ainsi l'on oit des personnes que le vice écrouelleux a issé vivre pendant trente et quarante ans, et ont il termine tout à coup l'existence, sous le om de phthisie, d'hydropisie, etc.; affections ui ne diffèrent entr'elles que par le siége u'elles occupent. J'ai vu plusieurs personnes érir à l'âge de quarante ans des suites de cette ruelle maladie.

Le carreau, la phthisie pulmonaire, l'hydro-isie, le cancer, la carie et les ulcères malins : elles sont les affections consécutives du vice crophuleux qui se terminent le plus souvent ar la mort.

SECTION III.

TRAITEMENT DE LA MALADIE SCROPHULEUSE.

D'APRÈS ce que j'ai dit jusqu'ici sur la nature et les causes de la maladie scrophuleuse, il est aisé de voir que le traitement repose sur les indications suivantes : (1)

1°. Soustraire le malade à l'influence des causes de la diathèse scrophuleuse; car il n'y a pas de guérison possible tant que ces causes continuent d'agir.

2°. Quoique les acides et les mucosités, qui surchargent les premières voies, soient bien évidemment l'effet du vice scrophuleux; cependant ces matières réagissent à leur tour sur la cause qui les produit, et s'opposent à la guérison; de là la nécessité d'entretenir la liberté du ventre, et de neutraliser les acides à mesure qu'ils se développent.

Après l'élimination des causes, l'indication

(1) Je me permets d'intervertir l'ordre dans lequel l'auteur a disposé les indications curatives, pour les offrir au lecteur comme elles doivent se succéder dans la pratique.

(*Note du traducteur.*)

dont il s'agit est certainement la plus importante, puisque le succès du traitement en dépend. Avant d'en venir aux anti-scrophuleux proprement dits, il faut donc préparer les premières voies par des absorbans, des résolutifs, des anthelmintiques ou des évacuans, suivant le cas. Il est même nécessaire de revenir de temps en temps sur ces moyens préparatoires. Combien de fois, après leur administration, n'ai-je pas vu le système lymphatique se restituer, pour ainsi dire, de lui-même dans son état naturel !

Pour moi, je ne doute point que si le quinquina s'est montré si souvent impuissant dans le traitement de la diathèse écrouelleuse, c'est parce qu'on avait négligé de préparer les premières voies à le recevoir; préparation sans laquelle ce moyen glisse sur le tube digestif, et ne produit aucun effet.

3°. Relever le ton de la constitution, et plus particulièrement celui du système lymphatique. — Telle est la base fondamentale du traitement. Quels que soient les moyens préparatoires qui vous paraissent indiqués, ne perdez jamais de vue cette indication, et souvenez-vous que l'hygiène a des ressources qui ne le cèdent ni par leur nombre, ni par leur importance à celles de la pharmacie. Une bonne

nourriture, un air sain, etc., ne sont pas moins utiles que les amers et les astringens; je n'en excepte pas même le quinquina, les martiaux, les bains, le café de glands, etc.

4°. Régulariser et ranimer les fonctions du système lymphatique, tout en cherchant à calmer l'irritation dont il est le siége.

Il est des moyens propres à ranimer la force absorbante du système lymphatique, et d'éteindre l'irritation spécifique qui constitue le vice scrophuleux; de dissiper les spasmes de ce système et de rétablir l'équilibre entre ses fonctions. Tels sont les révulsifs, par la propriété dont ils jouissent de distribuer d'une manière uniforme sur tout le corps les forces inégalement réparties sur les divers organes; tels sont encore les bains tièdes, les antimoniaux, les mercuriaux, la cigue, la douce-amère, la belladone, l'opium, la barite, la chaux, le gayac.

Enfin il faut ranger ici les toniques, parce que l'irritation du système lymphatique dépendant d'un état de faiblesse, les toniques en sont souvent les plus sûrs moyens curatifs.

5°. Des alimens sains et riches en principes nutritifs, des bains, un air pur et sec, de la lumière et du soleil.

6°. Corriger les effets immédiats du vice

scrophuleux, tels que les engorgemens des glandes, l'acrimonie de la lymphe, etc.

Il semble au premier coup d'œil que cette indication rentre dans les précédentes. En effet, combattre une maladie n'est-ce pas combattre ses symptômes? Oui, sans doute; mais nous ferons observer que certains symptômes, à force de se perpétuer, finissent par acquérir une existence indépendante de la cause qui les a produits; en sorte qu'ils peuvent subsister après sa destruction. Les engorgemens des glandes, par exemple, prennent un tel degré de fixité, et l'acrimonie de la lymphe s'identifie si intimement avec nos humeurs, qu'il ne suffit pas d'éteindre le foyer du mal, il faut résoudre les engorgemens eux-mêmes, et purifier la lymphe. Ce n'est pas tout : il faut encore tâcher de susciter les mouvemens critiques dont se sert la nature pour parvenir à ses fins, et s'appliquer à prévenir les métastases sur les organes essentiels à la vie. C'est dans ces vues que je conseille les sucs d'herbes, et particulièrement les sucs de tussilage, de beccabunga, du pissenlit, etc.; l'eau de chaux, les absorbans, les substances alcalines et savonneuses, les bains, les révulsifs, les exutoires, etc.

C'est beaucoup sans doute de connaître les indications dont se compose le traitement d'une

maladie; mais cela ne suffit pas. Il reste encore à savoir l'ordre, la succession qu'il convient d'établir entre les moyens curatifs, le temps de leur administration et l'influence des circonstances particulières. Voici quelques considérations générales qu'il est bon de ne pas perdre de vue.

Après avoir soustrait le malade à l'influence des causes morbifiques, après avoir convenablement disposé l'état des premières voies, il faut en venir aux moyens curatifs. On commencera par ceux qui paraissent avoir une action spéciale sur le système lymphatique, et sur la lymphe elle-même, ou par les anti-scrophuleux proprement dits; tels sont les mercuriaux, les antimoniaux, les plantes résolutives, etc.; et l'on aura le soin d'y joindre de temps en temps quelques stimulans du tube digestif, pour mieux en assurer les effets. (1)

La résolution des glandes obtenue, les ul-

---

(1) Je prie le lecteur de s'arrêter un instant pour considérer la manière dont M. Hufeland dispose les ressources que l'art met en notre pouvoir, pour attaquer le vice scrophuleux ; car, quoiqu'elles ne se suivent pas ainsi par écrit, c'est dans cet ordre qu'il les recommande en pratique. Il veut d'abord qu'on commence par éliminer les causes morbifiques, parce qu'il n'y a

cères de la peau cicatrisés, les phlegmasies scrophuleuses et tous les symptômes du même

---

pas de guérison possible tant que ces causes continuent d'agir.

Cette indication se présente si naturellement qu'il serait puéril de nous y arrêter. Prétendre détruire l'effet en laissant subsister la cause, est une de ces absurdités dont le simple énoncé révolte le sens commun. Voilà pourtant ce qu'exigent de nous d'injustes malades, et surtout ceux qui sont affectés du vice écrouelleux. Appartenant pour la plupart à la classe la moins fortunée de la société, privés par conséquent des moyens nécessaires pour se procurer un logement plus sain, une nourriture plus substantielle, etc., les scrophuleux veulent guérir en restant continuellement sous l'influence des causes qui les ont rendus malades. Aussi, l'on n'en saurait douter, si nous n'avons pas plus de succès dans le traitement des scrophules, c'est moins à l'art qu'il faut s'en prendre qu'aux malades eux-mêmes, ou si l'on veut, à la vie sociale qui place si souvent les hommes entre la misère et les infirmités.

Le second précepte donné par M. Hufeland, est de disposer les premières voies à recevoir les anti-scrophuleux proprement dits. L'art de préparer les malades avant de leur faire subir un traitement important, ou une grande opération de chirurgie, constitue une des questions les plus importantes de la thérapeutique générale. Les anciens médecins commençaient le traitement de la plupart des maladies par saigner et par purger; cette pratique était sans doute ridicule; mais au lieu de réformer ce qu'elle a d'abusif, les modernes ont pres-

genre dissipés, ou du moins sensiblement diminués, on passera à l'usage des toniques fixes.

---

qu'entièrement renoncé aux préparations : *in vitium ducit culpæ fuga si caret arte.* Les préparations doivent varier suivant la nature de l'affection, les médicamens à employer, le tempérament des malades, et bien d'autres circonstances que nous ne devons pas exposer ici. L'observation a prouvé qu'il est des médicamens qui ne manifestent toute l'énergie dont ils sont doués, qu'après avoir été précédés de quelques autres, bien que ceux-ci ne paraissent avoir aucun rapport avec les premiers. Ainsi le tartre stibié n'est jamais plus actif que lorsqu'on a fait précéder son administration de quelques verres d'une tisane délayante. Au reste, ces faits ont leurs analogues dans la vie animale ; mais cenx-ci sont si communs, ils sont si près de nous qu'ils ne sont pas remarqués. Tout le monde sait que le vin produit sur l'organe du goût une sensation bien différente suivant qu'on a mangé du fromage, ou des fruits verts, etc.

Le tempérament des malades est quélquefois le plus grand obstacle à leur guérison. Tel est le cas où se trouvent les sujets très-irritables lorsqu'ils sont affectés d'une maladie dont les moyens curatifs sont plus ou moins irritans. Les scrophuleux ne nous offrent que trop souvent l'exemple de cette réunion d'élémens contradictoires. Il est évident que, dans ces cas, il faut commencer par diminuer la sensibilité des malades avant d'attaquer de front l'affection pour laquelle ils réclament nos soins. Sans cette précaution, les moyens curatifs, tels que le mercure, les antimoniaux, etc., ne feraient qu'exalter

Il n'en est qu'un seul auquel on peut recourir plutôt, et même dès le commencement ; c'est le café de glands.

---

l'éréthisme nerveux, et le vice scrophuleux n'en deviendrait que plus difficile à déraciner. C'est dans des cas analogues, que Fouquet avait éprouvé que la combinaison du mercure avec l'extrait de ciguë, était infiniment préférable à l'administration isolée de l'une ou de l'autre de ces substances. Il est inutile de faire observer qu'au lieu de recourir aux nervins, il faudrait commencer par remonter le ton de la constitution, si les malades se trouvaient affaiblis ; on les saignerait au contraire, s'ils étaient pléthoriques, etc.

Après avoir préparé le malade, il faut attaquer la maladie. L'auteur nous avertit de commencer le traitement par les moyens qui vont agir spécialement sur le système lymphatique, et qui paraissent doués d'une vertu particulière contre le vice écrouelleux, tels sont les mercuriaux, les antimoniaux, etc. Ce n'est pas à dire pour cela que ces médicamens soient des *spécifiques*, dans le sens rigoureux qu'on attache à ce mot ; mais il est incontestable qu'ils sont préférables à tous les autres pour remplir l'indication dont il s'agit. Ce serait une bien faible objection que d'avancer qu'il en est de plus toniques, ou de plus irritans, car certainement il n'est pas prouvé qu'ils agissent en irritant, quoi qu'en disent ceux qui ne veulent voir qu'une atonie générale dans les scrophules. Au surplus, que pourrait-on opposer au témoignage de l'expérience ? Ce n'est donc qu'après avoir détruit la modification, quelle qu'elle soit, qui constitue le vice scrophuleux, qu'on doit recourir aux toniques *fixes*,

Toutefois, on doit rechercher avec le plus grand soin si la maladie scrophuleuse s'accompagne d'irritation ou d'asthénie. Car quoique celle-ci domine ordinairement, cependant il arrive quelquefois que le système lymphatique est fortement irrité dans sa totalité, ou dans l'une de ses portions. Il faut alors recourir aux anti-phlogistiques, jusqu'à ce que l'irritation soit calmée. Souvent dans ces mêmes cas, comme par exemple dans les ophthalmies violentes, il est nécessaire de pratiquer quelques saignées locales. Les toniques feraient alors le plus grand mal. Mais ces cas ne sont pas les plus fréquens; il existe en général, dès le principe, un état de faiblesse si prononcé, une absence d'irritation si complète, qu'on peut débuter hardiment par les corroborans, surtout dans le rachitisme où les martiaux ne sont pas moins efficaces que les mercuriaux dans les autres formes de la maladie scrophuleuse.

---

comme dit M. Hufeland. S'il est souvent nécessaire de combiner ces moyens aux anti-scrophuleux proprement dits, c'est que la maladie qui nous occupe s'accompagne souvent de faiblesse; mais il n'en est pas moins vrai que les toniques sont plus propres à consolider la guérison qu'à l'opérer, à la terminer plutôt qu'à la commencer.

(*Note du traducteur.*)

Mais lorsque le vice scrophuleux est très-ancien, lorsqu'il a jeté de profondes racines, on ne peut espérer une cure radicale que du temps. La plupart des guérisons qu'on proclame dans ces circonstances, ne sont que des guérisons de symptômes. Si les glandes engorgées se résolvent, si les éruptions cutanées et les autres symptômes extérieurs disparaissent, on dit que le malade est guéri. Mais qu'on ne s'y trompe pas, le principe du mal existe encore, et tôt ou tard il se manifestera de nouveaux symptômes qui ne permettront pas d'en douter. Pour prévenir toute récidive, il faut revenir de temps en temps aux moyens spéciaux, et notamment aux préparations de mercure et d'antimoine, avec l'attention d'en continuer l'usage jusqu'à l'extinction complète, ou presque complète des symptômes. Dans l'intervalle, on fera passer de temps en temps quelques toniques combinés avec les résolutifs. Enfin, si les choses prennent une bonne tournure, on pourra suspendre l'usage des médicamens pendant un mois, excepté les moyens diététiques tels que les bains et le café de glands, qui sont toujours indiqués. En suivant cette méthode, on peut espérer de détruire complétement la diathèse écrouelleuse dans l'espace d'un an.

Nous avons vu plus haut que les symptômes extérieurs de la maladie scrophuleuse alternent, pour ainsi dire, avec les symptômes intérieurs, et réciproquement; de telle sorte qu'ils peuvent être considérés comme critiques les uns des autres. De là ce précepte important de favoriser, autant que possible, la tendance du vice scrophuleux à se porter à l'extérieur du corps; c'est le moyen d'arrêter ses progrès, de préserver les organes intérieurs de ses attaques, et de faciliter le succès du traitement général. Parmi les moyens qui répondent à cette indication, les principaux sont les bains, les stimulans de la peau et les exutoires; je pourrais citer une foule d'exemples à l'appui de cette vérité, mais un seul doit suffire.

Un enfant, d'une faible constitution, scrophuleux dès son bas-âge, était encore dans sa seconde année lorsque ses parens lui firent percer les oreilles; l'inflammation s'empara de la plaie, la suppuration s'établit et toute la surface du corps se couvrit d'une éruption croûteuse. Cette éruption résista pendant un an aux moyens employés pour la combattre; elle disparut à la fin, et l'enfant, âgé maintenant de dix ans, n'a plus ressenti depuis cette époque la moindre atteinte d'une affection rebelle qu'il portait du sein maternel. Cette observa-

tion prouve d'une manière frappante la puissance des irritations locales pour réveiller le vice scrophuleux, et l'influence des ulcères artificiels sur sa terminaison ; elle fait voir en outre que les éruptions de la peau lorsqu'elles sont étendues peuvent être critiques, et juger complétement la maladie scrophuleuse.

Faire disparaître subitement, par l'application des topiques, des affections locales anciennes, c'est rompre les habitudes de la nature. Aussi n'est-il pas rare qu'elle se concentre alors dans l'intérieur du corps et y développe des engorgemens, des suppurations, en un mot, de nouvelles productions, comme pour se dédommager de celles que vous lui avez enlevées. C'est ce que j'ai vu souvent après la rétrocession subite d'une éruption cutanée, d'une ophthalmie, et même après des opérations de chirurgie. Ainsi, l'amputation de la glande mammaire a été suivie du squirrhe des poumons; celle du testicule, d'une production de même nature dans le bas-ventre, etc. Puissent ces faits convaincre les chirurgiens de la nécessité de détruire la diathèse scrophuleuse avant d'enlever ses symptômes locaux avec le bistouri, et d'établir des exutoires après l'opération, comme pour donner le change à la nature.

Au moment d'entreprendre l'histoire des

moyens curatifs, je crois devoir prévenir encore mes lecteurs que je ne me propose pas de leur donner un catalogue complet de toutes les substances préconisées contre la maladie scrophuleuse; mais que je m'attacherai seulement à celles de ces substances dont l'expérience a consacré l'efficacité.

Je divise le traitement en diététique et médicinal. Cette division est ici de la plus grande importance; car l'hygiène ne nous offre pas seulement des moyens propres à seconder les effets des agens médicinaux, mais elle prend souvent plus de part à la guérison que toutes les drogues de la pharmacie.

CHAPITRE PREMIER.

Traitement diététique.

C'est à la diététique à détruire les causes morbifiques, la première et la plus importante des indications curatives; je dis la plus importante, car la nature secondée par un bon régime se suffit souvent à elle-même dans la maladie scrophuleuse; ou du moins l'hygiène seule en viendrait-elle plutôt à bout que la pharmacologie abandonnée à ses propres ressources.

La diététique est encore toute-puissante pour prévenir cette maladie: en sorte qu'elle peut en être considérée comme la méthode prophylactique et curative. Je dis plus, c'est que la diététique et l'éducation physique sont les seuls moyens susceptibles de déraciner le vice scrophuleux, comme au reste toutes les affections constitutionnelles.

I. *Alimens.*

Les alimens doivent être légers, faciles à digérer, incapables de produire des acides, ou d'affaiblir l'estomac. Il faut combiner les végé-

taux avec les substances animales. Les légumes frais, particulièrement les racines cuites dans du bouillon, les bouillons d'herbes, les viandes maigres et de facile digestion : tels sont les alimens les plus convenables. Pour boisson, quelques jaunes d'œufs brouillés dans l'eau avec addition d'un peu de sucre, de la bonne bière, mais un peu légère, l'eau de Seltz et de Fachingen.

II. *Air atmosphérique.*

Tant que les scrophuleux habitent des lieux bas et humides, leur état ne fait qu'empirer. Cela vient en grande partie de l'humidité de l'air, et du gaz acide carbonique dont il est surchargé, surtout dans ses couches inférieures. A moins que la saison ne s'y oppose, il faut donc que les malades respirent au grand air dans un lieu bien sec, exposé au midi et couvert d'une riche végétation. Les enfans se trouveront bien de jouer en plein air sur l'herbe sèche ; c'est un point essentiel dans le méthode prophylactique des scrophules. Il n'est pas moins important qu'ils habitent un étage élevé, afin d'éviter l'air animalisé des villes, ou mieux encore qu'ils aillent respirer l'air de la campagne dans un pays élevé et sec. Je ne saurais assez recommander de faire une attention

spéciale à l'appartement et surtout à la chambre à coucher des enfans, parce qu'ils y passent la plus grande partie de leur vie; en général, les parens et les médecins eux-mêmes, ne mettent pas assez de soins à rechercher les causes de la diathèse écrouellèuse.

Qu'on se figure une chambre reléguée dans un des coins les moins éclairés de la maison, donnant presque toujours sur une cour; dans cette chambre, cinq ou six lits qui se touchent, autant d'individus qui dégagent continuellement des miasmes malfaisans par la respiration et par d'autres voies; les fenêtres toujours fermées, parce que les gens du commun aiment en général la chaleur; leurs habits suspendus autour d'un poêle pour les faire sécher, un *pot-pourri* sur le feu, le linge sale dans un coin, les langes des enfans dans un autre, des lits malpropres et les vases de nuit, etc.; qu'on se figure tout cela, et l'on aura l'idée de l'état dans lequel la plus grande partie de nos artisans passent leur vie, dans l'espoir d'un avenir plus heureux. Imagine-t-on tout le danger d'un air aussi malsain pour un enfant condamné à le respirer pendant les premières années de sa vie, et l'influence qu'il doit exercer sur le système lymphatique? Est-il étonnant après cela que les scrophules soient si

communes dans ce pays, et qu'elles le deviennent toujours davantage?

Telles sont les causes qui m'ont paru souvent produire cette maladie; je prie les parens, les médecins et les instituteurs de les prendre en considération, et de recommander expressément de tenir les fenêtres ouvertes, de favoriser la circulation de l'air atmosphérique, et d'éloigner les miasmes de toute espèce, et particulièrement ceux qui se dégagent du corps humain; c'est le moyen de prévenir la maladie dont nous parlons, et de la guérir quand elle existe.

III. *Exercice du corps.*

L'exercice est encore une condition sans laquelle la guérison de la diathèse scrophuleuse est impossible. Un enfant qui, dès qu'il est en état de marcher, passe la plus grande partie de son temps à jouer en plein air, est rarement affecté de cette maladie, ou, s'il a le malheur d'en avoir hérité de ses parens, il en guérit plus facilement. Mais je parle ici de l'exercice spontané, comme la marche, la course, la gymnastique, etc.; car ceux-là seulement méritent de porter le nom d'exercices, parce qu'ils sont les seuls qui fortifient réellement la fibre, et qui raniment l'absorption; il n'est pas de meilleurs

moyens pour distribuer d'une manière uniforme les mouvemens toniques sur toutes les parties du corps. Ainsi, loin de favoriser la tendance que montrent la plupart des enfans scrophuleux pour le repos, il faut les porter à marcher, courir, sauter, en un mot, à tous les exercices du corps.

Le lieu, le théâtre de ces exercices n'est pas indifférent. Il faut que les enfans jouent à l'air libre sur le gazon afin qu'ils ne se blessent pas; à l'ombre des arbres pour se préserver des rayons du soleil. J'ai vu des scrophuleux auxquels on avait inutilement prodigué toutes les ressources de l'art, je les ai vus guérir pour ainsi dire d'eux-mêmes, dès qu'ils commençaient à voyager et à changer de régime.

L'exercice communiqué, tel que celui qu'on prend en voiture, n'est pas, à proprement parler, un exercice : c'est tout au plus un moyen mécanique d'imprimer une secousse qui peut être favorable à la résolution des engorgemens glanduleux; mais il est incapable d'augmenter la somme des forces et d'en faire une égale répartition. Ce seroit donc se payer de mots que de confondre l'exercice communiqué avec l'exercice spontané; il faut réserver le premier pour les petits enfans qui ne savent pas encore mar-

cher, et pour ceux qui sont d'une faiblesse extrême.

IV. *Frictions.*

De quelque manière qu'on les envisage, les frictions sont un des moyens les plus précieux dans le traitement du vice scrophuleux; leur manière d'agir se rapproche beaucoup de celle de l'exercice; elles fortifient le corps, excitent de douces contractions dans les vaisseaux capillaires et dans les organes sécrétoires, et facilitent la résolution des engorgemens glandulaires, en favorisant la circulation de la lymphe. On frictionnera donc tout le corps des scrophuleux, deux ou trois fois par jour, avec une flanelle, une éponge ou une brosse; dans quelques cas il peut être nécessaire d'exposer la flanelle à la vapeur des substances aromatiques pour ajouter à l'activité des frictions; cela convient spécialement aux enfans très-faibles, pour suppléer autant que possible aux mouvemens spontanés.

V. *Soins de propreté.*

Je regarde la propreté comme une des conditions les plus nécessaires, soit pour prévenir la maladie scrophuleuse, soit pour la guérir.

Parmi les soins de propreté, l'un des plus importans est d'éloigner tout ce qui pourrait fournir les matériaux d'une absorption malfaisante; de là, la nécessité, 1°. des lotions journalières sur tout le corps avec de l'eau fraîche : ces lotions ont aussi l'avantage d'être toniques;

2°. De faire prendre un ou deux bains tièdes par semaine; nous reviendrons sur ce moyen;

3°. De renouveler souvent le linge de corps.

Je ne connais rien de plus funeste à la santé des enfans que l'habitude de ne les changer de chemise qu'une fois par semaine. Il n'est pas de meilleur moyen pour favoriser la résorption de la matière de la transpiration, et pour entretenir la peau dans un état permanent d'atonie et de relâchement.

Je conseille donc de renouveler le linge de corps au moins tous les deux jours. Lorsque la maladie marche à sa guérison, un moyen de la hâter, est de parfumer le linge avec des substances aromatiques. Quant aux matériaux qui servent aux vêtemens, les meilleurs sont ceux qu'on peut laver le plus facilement, et qui sont le moins susceptibles d'être salis. Puissent tous mes lecteurs être convaincus de cette vérité; c'est le moyen d'entretenir la lymphe en bon état; car il ne faut pas croire qu'il

n'y ait que les substances introduites dans l'estomac qui soient capables d'altérer ce fluide; très-sûrement les fonctions de la peau et la malpropreté des vêtemens n'ont pas moins d'influence sur ces altérations que les alimens. Je pourrais citer plusieurs exemples de scrophules commençantes que j'ai guéries très-promptement par la seule précaution de faire changer de linge chaque jour, et de l'exposer à la vapeur des substances aromatiques.

4°. D'entretenir la propreté des lits, et d'en changer souvent.

C'est une chose à laquelle les médecins ne pensent guère; on croit avoir satisfait à tous les soins de propreté, et l'on permet qu'un enfant passe une partie de sa vie dans un lit qui s'est chargé de toutes sortes de miasmes pendant un demi-siècle; cependant personne n'ignore que l'absorption n'est jamais plus active que pendant le sommeil. Il faut pousser la propreté jusqu'à l'excès en tout ce qui s'applique au corps. Un lit de vieille plume peut être considéré comme un dépôt où se trouvent réunis tous les produits des exhalaisons animales; c'est la source des affections asthéniques et d'une foule d'autres maladies des enfans.

Les enfans scrophuleux doivent coucher sur des matelas.

a. Le premier inconvénient des lits de plume est de ne pouvoir être changés assez souvent; au lieu que les matelas étant composés de laine, de coton, de mousse, de balle d'avoine ou de crin, on peut les renouveler tous les mois, et par conséquent il est facile d'en entretenir la propreté.

b. Comme la plume se charge facilement des miasmes qui se dégagent pendant la nuit des corps organisés, il en resulte une espèce de bain de vapeurs animales que la nature avait destinées à quitter le corps, et que l'absorption y fait rentrer. C'est à ces vapeurs qu'il faut attribuer les fièvres miliaires, les pétéchies et les petites-véroles malignes auxquelles sont si sujets les enfans qui dorment sur la plume. Les matelas laissant passer facilement ces vapeurs, n'ont aucun des inconvéniens des matériaux qui les retiennent.

c. Par la chaleur et par la transpiration qu'elle excite, la plume affaiblit et relâche toute la constitution; en sorte qu'elle entretient le principe même de la maladie scrophuleuse.

d. Par le relâchement qu'elle introduit dans le corps, elle favorise outre mesure la crois-

sance, l'onanisme, etc. : toutes choses dont s'accompagne fréquemment le premier degré du vice scrophuleux, et qu'il faut s'appliquer à prévenir par tous les moyens que l'art met à notre disposition.

5°. Nous avons parlé plus haut de la pureté de l'air ; nous n'y reviendrons pas.

VI. *Bains tièdes.*

Les bains tièdes, si importans dans l'éducation physique des enfans, sont encore un des moyens les plus utiles qu'on puisse employer pour prévenir et pour guérir la maladie qui fait le sujet de cet ouvrage.

1°. Outre qu'il n'est pas de meilleur moyen pour entretenir la propreté de la peau, les bains ont encore l'avantage de favoriser l'absorption et même l'exhalation.

2°. Une autre propriété qu'on ne saurait leur contester, c'est de faire une égale répartition des forces par la douce excitation qu'ils exercent sur toute la surface du corps, d'aviver la sensibilité, de rétablir l'équilibre dans les fluides, de calmer l'excès d'irritation du système lymphatique, de faciliter l'absorption et de régulariser les fonctions de ce système.

3°. Comme anti-spasmodiques, les bains facilitent la résolution des engorgemens, symptômes fréquens du premier degré de la maladie scrophuleuse. On sait que dans les cas de rétrécissement spasmodique des intestins, lorsqu'il existe des calculs dans les uretères, dans les conduits biliaires, etc., il n'est pas de moyen plus prompt et plus efficace que les bains; il en est de même ici. Je pourrais citer à l'appui de cette vérité beaucoup de faits, car l'expérience m'a appris que les enfans qu'on baigne de bonne heure, sont ordinairement exempts de scrophules.

4°. Lors même que la maladie scrophuleuse est en pleine vigueur, les bains sont encore très-utiles pour prévenir les métastases, et pour diminuer l'acrimonie de la lymphe.

5°. Enfin, ils forment un véhicule précieux à la faveur duquel les médicamens peuvent pénétrer dans le système lymphatique; ce qui n'est point à dédaigner dans le traitement pharmaceutique qui fera le sujet du chapitre suivant. (1)

---

(1) Je n'ai rien à ajouter à ce que dit M. Hufeland des avantages de la diététique dans le traitement de la diathèse écrouelleuse. S'il eut moins insisté sur ces avan-

tages, je l'aurais fait à sa place. La diététique est certainement une des branches les plus importantes de la thérapeutique. Toujours utile dans le traitement des maladies aiguës, elle est indispensable dans celui des affections chroniques. Les médecins de l'antiquité avaient une si grande confiance dans ses moyens, qu'ils leur attribuaient la plus grande partie de leurs succès, et n'attendaient presque rien des agens pharmaceutiques. Le traité que le père de la médecine nous a laissé sur les alimens, et les règles diététiques qu'il nous a données, prouvent assez l'importance qu'il attachait aux secours thérapeuthiques fournis par l'hygiène. Galien, Arétée, Celse, Cœlius Aurelianus, Alexandre de Tralles, etc., adoptèrent sur ce point, comme sur bien d'autres, la doctrine d'Hippocrate. Au reste, il suffit de se rappeler que l'air, les alimens, l'exercice, et tous les matériaux dont s'occupe l'hygiène, agissent sans cesse sur nous, et qu'ils renferment les causes les plus actives et les plus fréquentes de nos maladies, pour sentir toute l'importance des moyens hygiéniques.

Quoique les médecins modernes ne cessent de vanter les ressources de la diététique, il en est peu qui retirent de cette science tous les avantages qu'on a droit d'en attendre. Leurs leçons sont plus en discours qu'en exemples; il est vrai qu'ils ont souvent à lutter contre les malades eux-mêmes; car on consent assez volontiers à prendre des médicamens, mais on renonce difficilement à ses habitudes. Quoi qu'il en soit, la guérison des scrophuleux serait plus fréquente et plus facile s'ils observaient scrupuleusement toutes les règles que la diététique leur commande. Il est important que le médecin

soit bien convaincu de cette vérité, et qu'il ne cède point à ses malades, s'il ne veut pas compromettre sa réputation, et l'honneur de la science qu'il professe.

(*Note du traducteur.*)

CHAPITRE II.

Traitement pharmaceutique.

Nous commencerons par exposer quelques règles qui nous paraissent essentielles à connaître pour entreprendre avec succès le traitement de la maladie scrophuleuse.

Première règle. Il n'est pas de maladie qui exige plus de patience de la part du médecin que celle dont nous parlons; essentiellement chronique de sa nature, le temps est une des conditions les plus nécessaires au succès du traitement. Il est des médecins qui perdent facilement espoir, qui rejettent un moyen comme inutile s'il n'agit pas dans les deux ou trois premiers jours de son administration, et qui changent à tout instant de méthode et de moyens curatifs; que ces médecins n'entreprennent pas la curation de la maladie scrophuleuse, car très-sûrement ils ne réussiraient pas.

Deuxième règle. Le temps et le développement naturel des organes, sont deux élémens précieux dont il faut tenir compte dans le traitement de l'affection écrouelleuse. On a déjà vu comment, à la faveur de ce développe-

ment, et des révolutions inhérentes au système lymphatique, cette affection se guérit pour ainsi dire d'elle-même, ou devient facile à guérir. Le temps opère quelquefois des guérisons qu'on attendrait vainement des agens pharmaceutiques. L'art de temporiser et de mettre à profit les révolutions naturelles des âges, fait donc partie des connaissances du praticien ; il faut qu'il prenne sur lui d'ordonner quelquefois, pendant long-temps, des médicamens presque insignifians; mais dès que le moment d'agir est arrivé, qu'il s'empresse de recourir à des moyens plus puissans. Combien de fois n'a-t-on pas fait honneur aux médecins de guérisons dans lesquelles ils n'avaient eu d'autre mérite, que de n'avoir pas contrarié les opérations de la nature!

Troisième règle. Le printemps est sans contredit la saison la plus favorable pour combattre la diathèse écrouelleuse.

1°. Tout le corps, et notamment le système lymphatique, éprouve dans cette saison une turgescence, un surcroît de vie qui se montre chez la plupart des hommes par la tuméfaction des glandes, des érupsions cutanées, etc.; c'est le changement qui se fait alors dans l'économie qui favorise l'action des moyens curatifs, et la terminaison du vice scrophuleux.

2°. Jamais les végétaux ne sont ni si frais, ni si actifs qu'au printemps, et les scrophuleux se trouvent si bien des sucs de certaines plantes, qu'ils doivent en faire usage tous les ans.

Quatrième règle. Ne confondez pas la suppression des tumeurs glanduleuses et des autres affections locales avec la guérison de la diathèse écrouelleuse. Ces affections sont symptomatiques, et si elles disparaissent souvent pendant que la cause qui les produit subsiste encore, il n'est pas rare de les voir reparaître après un temps plus ou moins long : encore si la suppression de ces affections était sans danger; mais elle est souvent suivie de métastases qui se jettent sur les organes les plus importans. Ne traitez donc jamais les symptômes extérieurs par la seule application des topiques. Que s'ils viennent à disparaître spontanément, ne négligez rien pour rappeler la lésion dans son siége primitif.

Cinquième règle. Il ne faut pas croire qu'il existe un spécifique du vice scrophuleux; une maladie qui reconnaît plusieurs causes, et qui est tellement identifiée avec la constitution qu'il faut la renouveler toute entière pour l'en délivrer, une telle affection ne peut être guérie par un seul moyen. Si l'on s'est flatté

souvent du contraire, c'est qu'on a confondu les symptômes extérieurs avec la disposition du corps qui les produit; on a pris la suppression des symptômes pour la guérison de la maladie.

Cependant il est vrai de dire qu'il existe des moyens qui paraissent doués d'une vertu spéciale contre certains symptômes, tels sont par exemple, les engorgemens glanduleux, et qu'on pourrait décorer, en ce sens, du nom de spécifiques.

Sixième règle. Pour obtenir de grands succès dans le traitement de la maladie scrophuleuse, il faut avoir égard à ses complications et aux tempéramens des sujets; il suffit quelquefois d'enlever les complications pour que la maladie principale disparaisse ensuite d'elle-même. D'autres fois c'est une circonstance particulière dans le tempérament du malade qui retarde la guérison. La règle dont il s'agit est de la plus grande importance pour le choix et l'administration des moyens curatifs : telle substance est nuisible dans une complication et pour un tempérament particulier, qui produit les plus heureux effets dans d'autres circonstances.

Septième règle. Il faut varier de temps en temps les moyens curatifs, pour prévenir les

inconvéniens de l'habitude. Le corps humain s'accoutume à la longue à l'impression du même stimulus ; en sorte que si l'on n'a pas le soin d'augmenter progressivement la dose des médicamens, et même de les varier, ils ne produisent bientôt plus aucun effet. Toutes les substances médicinales agissent avec une nouvelle énergie toutes les fois qu'on les donne sous une nouvelle forme : observation banale, mais qu'on ne saurait assez répéter.

Huitième règle. N'oubliez pas que le système lymphatique est le siége primitif de la diathèse scrophuleuse, et recherchez soigneusement tous les moyens susceptibles de ranimer l'absorption.

Tels sont les topiques proprement dits, et les médicamens qui s'administrent ordinairement à l'intérieur, lorsqu'on les met en contact avec la surface du corps. Il est très-avantageux de porter directement les substances médicinales sur le système lymphatique, sans les contraindre à suivre la route tortueuse des voies assimilatrices, avant d'y arriver; c'est le moyen d'éviter une foule de contradictions qui s'opposent souvent à l'administration des médicamens à l'intérieur. Je range ici les bains médicinaux, les pédiluves, les cataplasmes, les onguens, etc., et même les lavemens, quoiqu'ils

puissent être considérés, à la rigueur, comme des moyens internes.

Après avoir exposé les règles qui doivent nous diriger dans l'administration des moyens pharmaceutiques, je vais parler de ces moyens, en commençant par les émétiques.

I. *Emétiques.*

Les émétiques méritent d'occuper une place distinguée parmi les moyens curatifs de la diathèse écrouelleuse. A l'avantage de nettoyer les premières voies, chose importante dans cette maladie, ils joignent celui d'exciter l'absorption et d'agiter fortement le système lymphatique. Ces moyens ont suffi quelquefois pour faire disparaître des obstructions, quoique leur siége fût très-éloigné de l'estomac. Je commence donc ordinairement le traitement des scrophules par prescrire un vomitif, et j'y reviens de temps en temps, bien qu'il n'existe pas des symptômes très-prononcés d'un embarras gastrique, parce que mon but est moins d'exciter le vomissement que d'imprimer une secousse au système lymphatique, et de favoriser l'action des autres moyens curatifs.

Quoique les vomitifs ne soient jamais formellement contre-indiqués dans la maladie scrophuleuse, cependant je les emploie rarement

dans les cas d'une atonie manifeste des organes digestifs. J'ordonne de préference aux sujets scrophuleux et pituiteux un mélange d'un ou deux grains de tartrite antimonié de potasse avec douze grains, ou un scrupule d'ipécacuanha dans une demi-once d'oximel scillitique et une once et demie d'eau. Le malade doit prendre une cuillerée de cette potion tous les quarts d'heure jusqu'à ce que le vomissement ait lieu. (1)

---

(1) Il y a des scrophuleux dont la constitution est si lâche, qu'il est nécessaire de les exciter de temps en temps pour les tirer de l'état de langueur qui leur est naturel. Or, rien n'est plus propre à produire cet effet que les émétiques. L'essentiel, avant de les administrer, est de s'assurer qu'il n'existe point de contre-indication. M. Hufeland fait très-bien observer qu'ils ne conviennent point aux sujets déjà très-affaiblis, parce que l'excitation qu'ils provoquent est bientôt suivie, chez ces personnes, d'un affaissement qui les rend plus nuisibles qu'utiles. Il ne serait pas moins dangereux de les prescrire aux enfans très-nerveux, ou dans les cas d'irritation générale, puisqu'ils augmenteraient cette irritation sans aucun avantage pour l'affection principale.

Mais lorsque rien ne s'y oppose, l'emploi des émétiques est fort utile dans les scrophules, moins, comme le dit l'auteur, pour déterminer le vomissement que pour imprimer aux organes une secousse qui les dispose à mieux ressentir l'action des moyens qui possèdent une

II. *Purgatifs et digestifs.*

Ces médicamens, comme les précédens, agissent de deux manières : ils évacuent les matières contenues dans les intestins, et relèvent les fonctions du système lymphatique; mais pour obtenir ce dernier effet, il faut les prendre dans la classe des purgatifs irritans. Ainsi, au lieu des sels neutres dont l'usage ne saurait convenir aux scrophuleux, on emploiera de préférence le sel ammoniac (muriate d'ammoniaque), la terre foliée de tartre (acétate de potasse), la liqueur digestive de Boerhaave, le sel digestif de Sylvius, l'esprit de Mindérérus (acétate d'ammoniaque), la rhubarbe, le jalap, l'aloès, etc.

Je recommande spécialement la racine de

---

vertu plus particulière contre le vice dont ils sont entachés. Mais il ne suffit pas de placer un émétique au début du traitement, comme le font quelques praticiens, il faut en répéter l'usage à des époques rapprochées. Des médecins fort instruits, dit M. Baumes, fondent presque tous leurs succès sur cette pratique. On sait, par le rapport de Michaëlis, que MM. Wiat et Smith guérissent, au moyen des vomitifs réitérés, des tumeurs scrophuleuses, et que ce dernier fait le plus grand cas de ces médicamens contre les scrophules.

(*Note du traducteur.*)

jalap (1) dont Fr. Hoffmann faisait tant de cas dans les maladies des enfans. Je ne crains pas de la donner, avec les précautions convenables, aux enfans à peine âgés de deux mois, à la dose de quatre ou six grains, avec un peu de magnésie; et, loin d'avoir à m'en repentir, j'affirme ici qu'il n'est pas de meilleur moyen pour débarrasser les intestins des mucosités dont ils sont engoués, et pour leur rendre le ton qu'ils ont perdu. J'ai fait usage pendant long-temps des sels, des résolutifs et des incisifs; mais la toux, les mauvaises digestions, l'empâtement du ventre, etc., persistaient toujours : une ou deux doses de jalap suffisent pour enlever ces symptômes. J'ai administré plusieurs fois le même moyen dans des cas d'hydropisie, avec le succès le plus complet; en sorte que maintenant, dès que j'aperçois chez un scrophuleux les accidens que je viens de signaler, je m'empresse d'administrer la racine de jalap à petites doses, associée avec le tartre tartarisé (tartrate de potasse), le sulfate de magnésie, et le

---

(1) Je préfère la racine à la résine, parce que les parties résineuses y sont tellement combinées avec les principes gommeux, qu'on n'a pas à craindre les effets drastiques de la résine.

(*Note de l'auteur.*)

soufre doré d'antimoine (oxide d'antimoine hydrosulfuré orangé) ; j'en fais continuer l'usage pendant plusieurs semaines, j'y joins quelques prises d'une boisson tonique, et le succès couronne souvent cette pratique.

Données à petites doses, et combinées avec les extraits amers et les sels résolutifs, les substances résineuses conviennent parfaitement dans les cas d'atonie, lorsque le ventre est paresseux ; l'impression qu'elles exercent contre-balance la faiblesse qui devrait suivre, ce semble, les évacuations qu'elles déterminent. La matière médicale ne possède pas de plus puissans résolutifs ; mélangées avec les sels neutres et les extraits amers, elles ajoutent à leur énergie.

L'usage des purgatifs est beaucoup plus important qu'on ne pense dans les cas dont nous parlons. Pour moi, je ne doute point que la médecine n'ait beaucoup perdu de sa puissance dans les maladies chroniques du bas-ventre, en condamnant d'une manière trop générale l'emploi des substances résineuses ; aussi n'est-il pas très-rare de voir les empiriques les plus absolus réussir dans les cas où les médecins dogmatiques échouent journellement. Je ne suis pas partisan assurément de la poudre d'Aaihlaut (préparation de scammonée) ; mais pourquoi

ne dirais-je pas que je l'ai vue produire des merveilles dans quelques affections anciennes du bas-ventre? En même temps qu'elle débarrassait les intestins des mucosités qu'ils renfermaient, elle relevait le ton et les fonctions du système lymphatique, et la maladie présentait bientôt un aspect plus satisfaisant; mais il ne faut pas hésiter sur le choix des moyens à employer, les minoratifs et les doux résolutifs seraient sans effet contre des engorgemens froids et pituiteux, tels qu'ils sont ordinairement chez les enfans scrophuleux. Pour retirer de ces moyens tout le bien qu'on a droit d'en attendre, il faut qu'ils impriment une secousse au système lymphatique, pour le retirer de l'état de stupeur dont il se trouve frappé.

L'aloès est encore un médicament que j'emploie fréquemment, mais toujours avec précaution : outre la faculté de résoudre les engorgemens lymphatiques et de chasser les vers intestinaux, il fortifie les viscères du bas-ventre, comme il est aisé de s'en convaincre non-seulement à l'amertume qu'il laisse sur la langue, mais encore au retour de l'appétit, et au soulagement qu'il procure dans les affections atoniques de l'estomac. Il y a plus, c'est que cette substance ne peut être remplacée

dans les affections que nous venons de nommer. J'ai guéri quelquefois très-promptement, avec ce seul moyen, l'anorexie, des vomissemens chroniques, des affections venteuses, etc., contre lesquelles on avait inutilement employé le quassia et même le quinquina : bien entendu que toutes ces maladies dépendaient d'un état de faiblesse (1). Enfin, l'aloès exerce une action spéciale sur le foie, et par suite sur la bile; c'est ce qui le rend si précieux contre les éruptions cutanées rebelles, et contre toutes les affections atoniques qui proviennent d'une suppression de la sécrétion biliaire.

1°. L'aloès convient spécialement dans la seconde période de la maladie scrophuleuse, lorsqu'elle s'accompagne d'une faiblesse générale, ou d'un état de langueur et d'empâtement des organes abdominaux : il est doublement indiqué lorsqu'il existe des vers; mais il faut le proscrire avec soin dans les cas d'irrita-

---

(1) Dans les vomissemens chroniques qui dépendent de l'atonie, ou d'un spasme de l'estomac, je recommande expressément la potion suivante dont l'expérience a prouvé les bons effets : prenez essence d'écorces d'orange, demi-once; essence d'aloès et de castor, deux gros. A prendre à la dose de cinquante gouttes, trois ou quatre fois par jour.

(*Note de l'auteur.*)

tion inflammatoire, ou d'éréthisme nerveux.

2°. On le donne à petites doses, associé avec des substances apéritives, tels sont les extraits amers et les différens sels. Pris en petite quantité, l'aloès, ainsi que la rhubarbe, est un léger tonique.

3°. Cependant il faut en augmenter la dose de temps en temps, en l'associant avec d'autres purgatifs.

Une petite fille de huit ans, d'une constitution évidemment scrophuleuse, avait, depuis long-temps, le ventre enflé; les digestions étaient difficiles, la couleur de la peau était mauvaise, engorgemens glanduleux, toux fréquente. Tout à coup ces symptômes s'exaspèrent: la fièvre lente se déclare, la toux devient plus incommode, les forces diminuent, et pour comble de malheur, il se manifeste un vomissement qui se répète plusieurs fois par jour, et qui menace d'épuiser le peu d'énergie qui reste encore à cette pauvre enfant. Je soupçonnai qu'il existait des vers dans les intestins, et j'unis les anthelminthiques aux anti-scrophuleux; il sortit en effet quelques vers; mais cela ne changea rien à la maladie; le vomissement persistant ainsi que les autres symptômes de la diathèse scrophuleuse, j'ordonnai la mixture suivante: Élixir viscéral de Klein,

demi-once; élixir apéritif de Claudius (1); teinture apéritive de rhubarbe de Darels ana, trois gros; vin antimonial d'Huxam, deux gros; extrait de ciguë, extrait de douce-amère ana, un gros; essence d'écorces d'orange, un gros et demi. A prendre à la dose de soixante gouttes quatre fois par jour dans une infusion de pissenlit, de saponaire, de millefeuilles, et de douce-amère. Après six jours de ce traitement, le vomissement avait déjà cessé, l'appétit était revenu, tout le corps paraissait moins empâté, etc.; cependant je crus devoir en faire continuer l'usage; quatorze jours après, la toux parfaitement analogue à celle des phtisiques n'existait plus, l'oppression avait disparu; la fièvre lente s'était évanouie, les forces et la gaîté étaient revenues; en un mot la malade pouvait être considérée comme guérie; la convalescence s'affer-

---

(1) Je ne saurais assez vanter les effets que j'ai retirés de cet élixir à l'Institut poli-clinique de Berlin, dans le traitement des scrophuleux. En voici la formule telle qu'elle se trouve dans la pharmacopée des pauvres. Prenez carbonate de potasse, une once; faites dissoudre dans dix-huit onces d'eau; ajoutez aloès, myrrhe, résine de gayac, racine de rhubarbe ana, demi-once; safran, deux gros. Faites un élixir.

(*Note de l'auteur.*)

mit sous l'influence des toniques, et toutes les apparences de la diathèse scrophuleuse se dissipèrent. Je dois faire observer que la mixture dont nous parlons n'agit pas comme purgative. (1)

J'ai fait usage du même moyen sur d'autres sujets scrophuleux, qui se trouvaient dans des cas analogues, et j'ai obtenu le même succès.

A titre de purgatif et de tonique, la rhubarbe est encore un excellent moyen pour combattre l'atrophie mésentérique et la fièvre du même nom chez les personnes affectées du vice scrophuleux; je fais un cas tout particulier de la teinture vineuse de Darels. Un enfant de dix-huit mois, chez lequel le travail de la dentition avait déterminé des convulsions et quelques mouvemens fébriles, présentait toutes les apparences de la diathèse scrophuleuse : obstructions mésentériques, maigreur exces-

---

(1) Cette observation est une nouvelle preuve des inconvéniens des formules trop composées lorsqu'il s'agit de déterminer les propriétés curatives d'un médicament en particulier. En effet, qui voudrait assurer que c'est à l'aloès que la malade dut sa guérison ?

Au reste, tout ce que dit M. Hufeland de l'usage des purgatifs dans le traitement du vice scrophuleux, nous paraît conforme à la plus saine pratique.

(*Note du traducteur.*)

sive, etc. Je lui prescrivis trois cuillerées par jour de la teinture de rhubarbe de Darels; et fis appliquer sur le ventre un sachet composé de plantes aromatiques; il continua ce traitement pendant trois semaines après lesquelles il fut entièrement guéri.

Lorsque l'engorgement est plus difficile à déraciner, je prescris, avec un grand avantage, la gratiole, pourvu toutefois qu'il n'existe pas d'irritation. Une jeune personne de dix-huit ans, scrophuleuse dans son enfance, et qui portait encore des glandes engorgées, était tourmentée depuis long-temps d'un enchiffrènement fort incommode, d'une céphalalgie violente et souvent répétée, de vertiges et d'un assoupissement remarquable qui dépendait évidemment de l'obstruction des viscères abdominaux. Les médicamens les plus vantés n'empêchèrent pas la céphalalgie de devenir continue, et de se changer en une véritable léthargie; je prescrivis un scrupule de gratiole en poudre tous les matins, une poudre saline et résolutive à midi et le soir, et de temps en temps quelques prises d'un mélange de poudre d'asarum, de sucre et de savon, en guise de tabac. En peu de temps la tête devint libre, l'enchiffrènement cessa, et tous les symptômes des scrophules se dissipèrent. Il est plus utile

qu'on ne pense, dans les scrophules rebelles, de faire passer de temps en temps un purgatif un peu drastique; c'est dans ce but que j'emploie fréquemment les pilules suivantes : Prenez résine de jalap, extrait panchymagogue (1) de Crollius, mercure doux, de chaque un scrupule. Pour quatre-vingt-dix pilules : le nombre de ces pilules est relatif à l'âge des malades.

III. *Antimoine.*

L'antimoine produit des effets extraordinaires sur le corps humain. Il irrite à sa manière l'estomac et les intestins; il irrite aussi les systèmes lymphatique et glanduleux; et c'est à ce qu'il y a de spécifique dans l'irritation qu'il détermine, bien plus qu'à son intensité, qu'il doit la propriété de faciliter la résolution des engorgemens, de rétablir et de corriger les sécrétions en rendant les organes sécrétoires à leur état naturel.

Pour produire ces effets, il n'est pas nécessaire que l'antimoine suscite des phénomènes sensibles de réaction; l'expérience a prouvé que

---

(1) C'est le nom qu'on donnait autrefois à certains purgatifs auxquels on attribuait la propriété d'évacuer les humeurs vicieuses de tous les genres.

(*Note du traducteur.*)

les résultats sont les mêmes lorsqu'il est administré à très-petite dose, et sur des individus dont l'estomac est peu irritable.

1°. L'antimoine remplit toutes les indications de la maladie scrophuleuse, excepté celle de rendre à la constitution l'énergie qu'elle a perdue. Il détruit l'irritation du système lymphatique, résout les engorgemens, corrige les vices des sécrétions, favorise la résorption des fluides épanchés, etc., en un mot, c'est une des plus puissantes ressources de la thérapeutique contre la diathèse écrouelleuse.

2°. Mais il n'est jamais plus efficace et plus précieux que lorsque la peau ne remplit pas bien ses fonctions, ou lorsqu'il existe une sécrétion morbide, comme, par exemple, dans les éruptions cutanées, et dans les ulcères.

3° Toutefois assurez-vous bien, avant d'en faire usage, qu'il n'existe point de contre-indication, et prenez conseil des complications et de la période de la maladie.

4°. Le seul inconvénient qu'on puisse reprocher à ce métal, c'est d'affaiblir à la longue le ton général de la constitution, et particulièrement celui de la peau et des intestins; de là vient qu'il peut être nuisible aux personnes faibles, et dans les cas de sueurs colliquatives; mais il est facile de prévenir cet inconvénient

en choisissant une préparation qui ne porte pas trop à la peau, en l'associant aux amers, et en faisant prendre aux malades quelques bains toniques.

5°. Les formes et les préparations qu'on peut faire subir à l'antimoine, présentent des particularités qui méritent d'être connues du praticien; mais ces particularités sont si variables suivant les individus, qu'il est très-difficile d'établir des règles générales à ce sujet. Je me contenterai de faire une seule observation tirée de mon expérience.

Le vin émétique et les sels antimoniaux sont certainement au nombre des préparations les plus efficaces et les plus énergiques de ce métal; mais il n'en est pas dont l'usage long-temps continué soit suivi d'un plus grand relâchement; ainsi c'est une pratique très-sage de leur associer les toniques. Je pourrais citer ici plusieurs exemples qui prouveraient que la simple dissolution du tartre stibié dans une préparation tonique a suffi pour guérir la maladie scrophuleuse, et même le rachistisme commençant.

Les combinaisons de l'antimoine avec le soufre, comme le soufre doré d'antimoine et le kermès minéral (oxide d'antimoine hydrosulfuré rouge), sont encore plus irritans que

les préparations dont nous venons de parler. Elles exercent une plus grande influence sur la circulation, et sont par conséquent peu convenables aux personnes disposées aux inflammations; mais elles sont d'autant mieux indiquées chez les sujets froids, affaiblis, et dans les affections pituiteuses; c'est encore ici qu'il faut placer la teinture âcre d'antimoine, et le soufre doré d'antimoine liquide. L'une et l'autre de ces préparations sont très-énergiques, surtout la dernière, dans les obstructions opiniâtres, les éruptions cutanées, les flux atoniques muqueux, les sécrétions vicieuses, et généralement toutes les fois qu'il est nécessaire de produire une forte irritation pour déterminer une fièvre artificielle.

L'antimoine en subtance, ou sulfure d'antimoine, a aussi ses avantages. L'expérience a prouvé qu'il est plus efficace que les préparations les plus énergiques de cette substance, d'où l'on a conclu que ses effets médicinaux ne dépendent pas seulement de sa propriété nauséabonde, car l'antimoine cru ne jouit pas de cette propriété; mais il est très-difficile de distinguer d'une manière générale les cas qui réclament l'antimoine cru de ceux où les combinaisons de ce métal sont mieux indiquées; cependant il semble que l'antimoine en sub-

stance soit préférable : 1°. Toutes les fois que la susceptibilité de l'estomac est telle, que les préparations ordinaires excitent le dégoût, le vomissement, ou la diarrhée.

2°. Dans tous les cas où l'estomac et les forces digestives sont languissantes ; car le sulfure d'antimoine n'est pas aussi débilitant que les sels antimoniaux.

3°. Lorsqu'il faut en continuer l'usage pendant long-temps.

4°. Lorsqu'il existe une disposition imminente aux sueurs colliquatives, disposition qui serait peut-être aggravée par les préparations les plus simples de cette substance.

5°. Dans les éruptions dartreuses opiniâtres qui dépendent du vice scrophuleux. L'antimoine en substance est tellement efficace dans ces cas, que j'ai guéri de cette manière des dartres qui avaient résisté non-seulement aux moyens ordinaires, mais encore aux préparations d'antimoine les plus énergiques. Je ne citerai qu'un seul fait :

Une petite fille de douze ans, issue de parens scrophuleux, avait présenté dans son enfance des symptômes non équivoques de la diathèse scrophuleuse; elle portait encore des glandes engorgées autour du cou, et depuis trois ans, des dartres sur les bras et sur le

visage. L'éruption était sèche, écailleuse, et quelquefois comme teigneuse; on avait déjà fait usage, sans aucun succès, d'une foule de moyens différens, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Je prescrivis d'abord un mélange de poudre de Plummer (1), de douce-amère, de ciguë et de garou, mais je ne fus pas plus heureux que les médecins qui m'avaient précédé; cependant je ne me rebutai pas, j'ordonnai l'antimoine en substance à la dose d'un scrupule trois fois par jour, avec une poudre absorbante, un peu de sucre et de cannelle; j'augmentai peu à peu cette dose jusqu'à ce que la malade prît demi-once d'antimoine par jour; pour boisson, une décoction de douce-amère; à l'extérieur, quelques bains sulfureux. Ce traitement fut bientôt suivi d'un changement favorable, et la guérison fut complète au bout de six semaines; cependant il est vrai de dire qu'il s'est manifesté depuis quelques legères récidives; mais elles ont cédé promptement aux mêmes moyens. (2)

---

(1) *Poudre de Plummer :* muriate doux de mercure, soufre doré d'antimoine, parties égales.

(2) La plûpart des auteurs qui ont écrit sur les scrophules, ont vanté l'antimoine contre cette maladie. Mais chacun préconise une préparation différente. Ainsi

IV. *Mercure.*

Quels que soient les changemens qu'on fasse subir un jour à la théorie des scrophules, la

---

Malouin et Lewis ont proposé l'éthiops antimonial (sulfure antimonié de mercure). Lhéman a célébré les vertus fondantes et apéritives de la terre foliée de tartre antimoniale (acétate antimonié de potasse). Guericke, Delıne préfèrent le soufre doré d'antimoine; d'autres, le vin antimonié d'Huxam; d'autres, les tablettes antimoniales de Jacquet, etc. Delasonne vantait l'efficacité d'un mélange de mercure doux, d'oxide d'antimoine hydrosulfuré rouge et de camphre triturés avec l'alcool. Charmetton et Pujol mettaient le kermès minéral au-dessus de toutes les autres préparations.

Après avoir énuméré les principales préparations antimoniales mises en usage contre la maladie scrophuleuse, je ferai remarquer que ce métal s'y trouve toujours combiné avec d'autres substances; telles sont entr'autres le mercure, le soufre, la potasse et le fer : substances également vantées contre la maladie qui fait le sujet de cet ouvrage. En sorte que quelques praticiens n'hésitent pas à leur attribuer la plupart des effets que d'autres rapportent à l'antimoine. Ainsi, Desbois de Rochefort dit que les propriétés de la tisane de Feltz, si vantée contre les écrouelles et les affections vénériennes, dépendent du muriate sur-oxigéné de mercure, et des bois sudorifiques qui entrent dans sa composition.

L'antimoine à l'état pur n'a point d'action sur l'économie, et l'on peut le bannir sans regret de la pratique

thérapeutique ne se dessaisira jamais du mercure; c'est en effet un des moyens les plus efficaces et les plus anciennement employés contre cette maladie. Au reste, il est sans doute plus naturel que la théorie se conforme à la pratique que la pratique à la théorie. En vain M. Girtanner, dont nous apprécions d'ailleurs tout le

---

de la médecine. Mais ce métal en se combinant avec d'autres substances, forme des composés très-énergiques et dont les propriétés ne sont point comparables à celles des principes constituans. Quelle différence entre le tartre stibié, le kermès minéral et le muriate d'antimoine! Ainsi, quoique l'antimoine pur n'ait aucune action sur nos organes, ses préparations n'en sont pas moins très-énergiques. Elles sont toutes plus ou moins irritantes, et la plupart agissent sur l'estomac, les intestins, le système lymphatique et la peau. Est-ce à l'irritation qu'elles déterminent, qu'elles doivent la faculté dont elles jouissent de fondre les engorgemens glanduleux, et les autres propriétés qu'elles possèdent contre la diathèse scrophuleuse? Ceux qui font dériver les propriétés curatives des médicamens de l'impression qu'ils produisent sur les organes, n'hésiteront point à répondre affirmativement; mais ceux qui croient qu'il suffit de connaître empiriquement ces propriétés, trouveront qu'il est tout aussi sûr, et plus conforme à la médecine pratique, d'admettre dans l'antimoine une vertu particulière qui lui assigne un rang distingué parmi les anti-scrophuleux.

(*Note du traducteur.*)

mérite, a-t-il voulu mettre en doute cette vérité, en faisant observer que des irritans du système lymphatique ne sauraient convenir dans une affection où ce système est déjà très irrité (1). A raisonner ainsi, il faudrait donc re-

(1) Voilà où conduisent les recherches sur la nature des maladies, et sur la manière d'agir des médicamens; elles vont jusqu'à faire douter des faits les plus connus, les mieux constatés. Pour moi, je pense que ces questions sont insolubles; mais enfin quand on s'avise de les traiter, il faut dire des choses qui ne révoltent pas la raison et qui soient entendues de tout le monde. Or, il répugne d'admettre qu'une irritation du système lymphatique trouve ses moyens curatifs parmi les stimulans de ce même système. Il paraît absurde d'expliquer la guérison d'une maladie, comme on explique sa formation. Dire pour tout éclaircissement que le mercure guérit la syphilis, c'est répondre à une difficulté par une autre difficulté; c'est supposer d'ailleurs que la syphilis est une irritation, ainsi c'est faire une supposition pour prouver une supposition, méthode, à la vérité, fort commode, mais souverainement absurde. Il n'est pas besoin de dire qu'on n'est pas plus instruit sur la manière d'agir du mercure que sur la cause prochaine des scrophules; car il est impossible de savoir comment se comporte un médicament pour opérer la guérison d'une maladie avant de savoir en quoi consiste cette maladie, puisque la solution du problème devrait donner la connaissance des rapports qui existent entre la nature du mal et l'action du remède. Quoi qu'il en soit de ce raisonnement tant soit peu mé-

jeter les mercuriaux du traitement de la maladie vénérienne où le même système est encore plus irrité que dans les scrophules; d'ailleurs ne sait-on pas qu'une irritation peut en détruire une autre? quoi qu'il en soit, l'observation a consacré l'efficacité du mercure dans le traitement de la diathèse scrophuleuse. Si je m'en rapporte à mon expérience, j'ose même affirmer qu'il n'est pas de moyen qui puisse être mis en comparaison avec celui dont nous parlons, pour la promptitude avec laquelle il dissipe les symptômes scrophuleux, et notamment, les engorgemens, les éruptions, les ulcères, les ophtalmies, etc.; je les ai vu céder en quelques jours à l'usage intérieur de ce métal.

---

taphysique, M. Girtanner a raison de dire que des irritans du système lymphatique ne sauraient être les moyens curatifs d'une affection où ce système serait très-irrité. Mais rien ne l'autorise à conclure qu'il faut bannir le mercure du traitement du vice scrophuleux; car, que prouve son raisonnement? De deux choses l'une, ou que la maladie scrophuleuse n'est pas une irritation, ou, si c'est une irritation, que le mercure ne la guérit pas en vertu de ses propriétés irritantes; mais l'efficacité du mercure ne peut être douteuse ni dans l'une, ni dans l'autre supposition. En d'autres termes, M. Girtanner a convaincu la théorie de faux, et non la pratique.

(*Note du traducteur.*)

Quant à sa manière d'agir, ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est : 1°. qu'il exerce une irritation spécifique sur le système lymphatique, laquelle neutralise l'irritation scrophuleuse, en vertu d'une loi générale de l'économie, qui veut que les divers modes d'irritation auxquels elle est sujette, se détruisent mutuellement.

2°. Il augmente la résorption et la sécrétion des glandes, comme le prouvent la résolution des tumeurs scrophuleuses et la salivation.

3°. Il corrige l'acrimonie de la lymphe par une action demi-chimique, à laquelle le mercure doit sans doute la propriété qu'il paraît avoir de neutraliser la plupart des virus qui se développent dans le corps humain, tels sont ceux de la syphilis, de la petite-vérole et de la rage.

Le mercure est, avec l'antimoine, l'un des médicamens le plus généralement employés contre la maladie scrophuleuse, quoiqu'à dire vrai, il ne suffise pas pour détruire la disposition à cette maladie. En ayant fait très-souvent usage dans ma pratique, j'ai dû chercher à déterminer ses indications d'une manière précise ; c'est ce qui m'engage à consigner ici les résultats de mon expérience à cet égard.

1°. On peut donner le mercure avec avantage dans toutes les formes de la maladie scrophuleuse, mais principalement dans les éruptions cutanées, les engorgemens, les infiltrations lymphatiques, les phlegmasies chroniques, et plus particulièrement encore dans les ophthalmies et les affections nerveuses dépendantes du vice scrophuleux.

2°. Mais on ne saurait user de trop de circonspection chez les individus qui, par la structure même de leur corps, paraissent disposés à la phthisie, chez ceux qui sont menacés du scorbut, ainsi que dans les cas de faiblesse du tube digestif, et chez tous les individus sujets à des hémorrhagies abondantes.

3°. Le mercure est toujours contre-indiqué dans la dernière période des scrophules, où la constitution est menacée d'une dégénération et d'une colliquation prochaine, surtout si la fièvre lente est déjà déclarée.

4°. Lorsque vous croyez devoir donner le mercure, n'en portez pas la dose jusqu'à exciter la salivation; vous devez au contraire vous attacher à la prévenir, parce que tout ce qui affaiblit est nuisible dans cette maladie; cependant cette règle souffre quelques exceptions; il est des cas, comme par exemple lorsqu'il existe des engorgemens rebelles, des affections ner-

veuses très-anciennes, produites par le vice scrophuleux, où les meilleurs praticiens s'accordent à dire qu'il est utile de pousser le mercure jusqu'à la salivation, non dans la vue d'évacuer, mais pour avoir la certitude que la lymphe est suffisamment imprégnée de particules mercurielles, et qu'on a produit une révolution suffisante dans l'organisme. Je rapporterai bientôt un exemple en confirmation de cette vérité. (1)

---

(1) Il fut un temps, et ce temps n'est pas encore bien loin de nous, où l'on croyait que le mercure était inefficace, s'il n'excitait la salivation. Chicoyneau, médecin de Montpellier, essaya, l'un des premiers, de démontrer l'inutilité de cette évacuation pour éliminer le virus vénérien, dans sa dissertation intitulée : *An ad curandam luem veneream frictiones mercuriales in hunc finem adhibendæ sint, ut salivæ fluxus concitetur*, 1718, et proposa de substituer à la méthode alors en usage, le traitement par extinction, qui est aujourd'hui généralement adopté par les médecins français. Cependant il est encore des praticiens très-recommandables en France, en Italie, en Allemagne, mais surtout en Angleterre, qui persistent à croire que le ptyalisme est très-avantageux, et même indispensable dans toutes les affections chroniques qui réclament le mercure, quelle que soit d'ailleurs leur nature. Je me souviens d'avoir entendu dire à M. Dubois qu'il avait fait disparaître plusieurs engorgemens de la lèvre supérieure par les frictions

5°. On ne saurait nier que l'usage long-temps continué du mercure n'introduise dans la con-

---

mercurielles poussées jusqu'à la salivation. Le même praticien a consigné dans l'*Annuaire médico-chirurgical des hôpitaux*, les observations de trois malades guéris par la même méthode. Le premier de ces malades portait un engorgement indolent des glandes inguinales droites et gauches, sans caractère bien précis; le second avait des pustules vénériennes très-anciennes; le troisième était affecté d'un ulcère rongeant du prépuce et du gland, d'un très-mauvais aspect.

M. Naudin, l'un des médecins les plus distingués de Toulouse, a recueilli dans sa pratique plusieurs faits qui prouvent l'utilité du mercure porté jusqu'à la salivation dans le traitement de quelques symptômes consécutifs de la maladie scrophuleuse. Un jeune homme âgé de vingt-un ans, l'aîné de onze frères ou sœurs, dont neuf avaient péri avant l'âge de la puberté, victimes de cette maladie, fut blessé par une balle à la partie latérale droite du cou. A la suite de cette blessure, les glandes cervicales se gonflèrent énormément; le malade entra dans un hôpital militaire où il resta pendant six mois; mais les soins qu'il y reçut ne lui furent d'aucune utilité. De retour dans sa famille, il réclama les soins de M. Naudin. La tuméfaction des glandes était extrême, la peau qui les recouvrait était enflammée, ulcérée dans cinq ou six points de son étendue, et l'aspect des ulcérations ne permettait pas de se méprendre sur leur nature. Après avoir essayé pendant long-temps divers moyens sans aucun succès, M. Naudin prescrivit des pilules composées avec le mercure soluble de Hahne-

stitution une faiblesse radicale dont les fluides ne se ressentent pas moins que les solides. De là, l'utilité d'associer le mercure aux toniques tels que le quinquina, le sassafras, le calamus-aromaticus, l'écorce de saule, etc., et de prescrire un régime nourrissant. Il arrive assez souvent que la diathèse scrophuleuse, comme la syphilis, semble rester stationnaire, ou même s'aggraver sous l'influence du mercure: cela tient ordinairement au mauvais état des forces. En effet, il ne faut que suspendre

---

mann et l'extrait de quinquina, lesquelles déterminèrent au bout de quelques jours une abondante salivation; dès ce moment l'engorgement commença à diminuer, les ulcères se détergèrent et finirent par se cicatriser. La salivation fut entretenue pendant quarante jours.

Depuis cette époque, M. Naudin a fait usage de la même méthode dans des circonstances analogues; mais il m'a dit qu'il ne pourrait citer que deux autres cas de guérison. Il a été beaucoup plus heureux dans les bubons indolens, et dans les engorgemens chroniques du testicule. Quoique non moins extraordinaire, cette dernière observation est plus connue. « Les frictions mercurielles, dit M. Dubois fils, répétées et poussées jusqu'à la salivation, ont souvent déterminé la résolution des engorgemens du testicule lorsqu'il n'était pas désorganisé. » (*Proposit. sur diverses parties de l'art de guérir. Dissert. inaug.* Paris, 1818.)

(*Note du traducteur.*)

l'usage du mercure, lui substituer des fortifians et des alimens faciles à digérer, pour voir la maladie auparavant stationnaire s'évanouir en peu de temps; ainsi l'on rétablit le ton général de la constitution, affaibli par le mercure, et l'on élève la fibre animale au degré d'énergie nécessaire pour triompher de l'ennemi qui l'assiége.

6°. Il n'est pas rare non plus qu'on soit obligé de combiner le mercure avec les narcotiques; cette combinaison est indispensable chez les sujets dont la sensibilité est naturellement très-exaltée, et dans les affections locales qui se développent dans des organes très-sensibles; autrement il serait à craindre que le mercure n'agît avec trop de violence, et ne devînt une nouvelle source de maux. Parmi les moyens de réprimer les effets irritans du mercure, il faut distinguer l'opium, la ciguë, la jusquiame, l'eau de laurier-cerise, la belladone, l'assafœtida, etc.

7°. Dans la diathèse scrophuleuse, comme dans la syphilis, il est possible que le mercure dissipe les symptômes sans détruire la cause qui les produit; et de là cette règle importante de ne pas prendre la disparition des symptômes pour la guérison radicale du vice scrophuleux, et de continuer le traitement, même

lorsqu'il n'existe plus aucun signe de la maladie. (1)

8°. L'usage extérieur du mercure est souvent préférable à l'usage intérieur, notamment dans les affections locales très-opiniâtres, et lorsqu'il faut ménager le tube digestif et le reste de la constitution.

9°. Dans les maladies chroniques rebelles, il faut varier de temps en temps les formes et les préparations du mercure, pour produire une impression toujours nouvelle; il arrive souvent qu'on donne pendant long-temps une préparation sans le moindre avantage; on remplace cette préparation par une autre, et la maladie prend bientôt un nouvel aspect.

10°. Puisqu'il faut varier les préparations mercurielles, il est clair qu'il faut bien connaître leurs propriétés. En effet, du choix de ces

---

(1) On n'oubliera pas, dit M. Baumes, que, ainsi qu'on l'observe dans la syphilis, le mercure fait cesser les accidens scrophuleux, sans guérir la maladie. Aussi, ne doit-on pas se presser de regarder la cure comme terminée, quand on en voit disparaître les symptômes les plus manifestes. J'ai fait la même observation, ajoute-t-il, sur les scrophules qu'on traite, même avec les meilleurs médicamens, pendant l'été. (*Traité sur le vice scrophuleux*, 2e. édit., p. 275.)

(*Note du traducteur.*)

préparations dépend le succès du traitement; il faut les accommoder aux tempéramens des malades; mais sous ce point de vue, on doit s'en rapporter au tact des praticiens : toutefois qu'il me soit permis d'exposer ce que mon expérience m'a appris à cet égard.

Le mercure gommeux de Plenck convient spécialement lorsque le vice scrophuleux a son siége dans des organes doués d'une grande irritabilité. Le docteur Ficat rapporte quatre observations d'engorgemens scrophuleux très-rebelles, où ce moyen, combiné tantôt avec l'opium, et tantôt avec le quinquina, a obtenu le plus heureux succès. Il me serait facile de multiplier les faits de ce genre.

La combinaison du soufre et de l'antimoine avec le mercure, ôte à cette dernière substance ce qu'elle a de trop irritant, favorise sa tendance à se porter sur la peau, et la salivation en devient moins à craindre; aussi je ne mets point de différence entre l'éthiops minéral (sulfure de mercure noir) et l'éthiops antimonial (sulfure de mercure antimonié), quoiqu'on lise dans plusieurs auteurs que la première de ces préparations excite facilement le ptyalisme. Quant à moi, je puis assurer que je l'ai donnée très-souvent et d'une manière continue aux enfans les plus délicats, et que je ne lui ai jamais re-

connu l'inconvénient qu'on lui reproche ; c'est un de mes remèdes familiers, je l'ordonne fréquemment aux enfans, parce qu'il joint à ses vertus anti-scrophuleuses, la propriété de chasser les vers intestinaux. La dose ordinaire, pour un enfant de trois à quatre ans, est de deux grains, deux fois par jour, avec un peu de ciguë, de magnésie et de sucre ; on en donne un scrupule aux enfans au-dessus de cet âge ; associé à la digitale, ou à une poudre vermifuge (1), l'éthiops minéral (2) est un très-bon

---

(1) Les poudres vermifuges sont très-nombreuses ; mais il en est deux principales que voici : *poudre vermifuge mercurielle ;* prenez poudre cornachine, sulfure de mercure noir récemment préparé, ãã poids égal. La dose de cette poudre est d'un scrupule à demi-gros.

Poudre vermifuge sans mercure : prenez mousse de corse, semen-contra, sommités d'absynthe, de tanaisie, feuilles de scordium, de séné, de rhubarbe, ãã parties égales. Faites une poudre. La dose est d'un scrupule à demi-gros.

(*Note du traducteur.*)

(2) Presque tous les scrophuleux de l'Institut policlinique royal, où nous avons tous les ans à traiter plusieurs centaines d'enfans affectés de cette maladie, ne prennent pas autre chose que l'éthiops minéral avec un peu de magnésie et de rhubarbe, et cela suffit ordinairement avec quelques bains pour faire disparaître en deux ou trois semaines les affections de la peau, les

anthelmintique. La poudre de Plummer a des effets analogues, mais elle est plus irritante.

Le calomel est une des préparations mercurielles les plus employées; Hoffmann le recommande spécialement dans la petite-vérole.

Le mercure soluble de Hahnemann est particulièrement indiqué dans les affections scrophuleuses profondément enracinées : c'est un très-bon moyen pour fondre les engorgemens glanduleux et pour favoriser la dessication des éruptions cutanées.

Mais lorsque la maladie est très-opiniâtre, et lorsqu'elle a son siége dans des organes éloignés du centre de la circulation, il faut recourir aux sels mercuriels, les plus énergiques de toutes les préparations de mercure.

Il serait sans doute superflu de rapporter des faits pour confirmer les vertus anti-scrophuleuses du mercure, qui sont connues de tout le monde; je ne puis cependant m'empêcher de consigner ici deux observations qui me paraissent offrir quelque intérêt.

Une petite fille de cinq ans était affectée d'une atrophie mésentérique complète, et d'une ophthalmie scrophuleuse. Elle prit tous

---

ophthalmies, les engorgemens glanduleux et la dureté du ventre.

(*Note de l'auteur.*)

les soirs une poudre composée d'un grain de calomel, douze grains de fleurs de soufre et de sucre; pour boisson, une décoction de gayac et de quinquina; de temps en temps, quelques purgatifs : au bout de trois semaines, il ne restait aucune trace ni de l'ophthalmie, ni du carreau.

Une fille de sept ans, ayant présenté dans son enfance tous les symptômes de la diathèse scrophuleuse, fut prise d'une maladie fébrile, accompagnée d'une céphalalgie très-violente et de vomissemens qui durèrent pendant deux jours; la malade rendit deux vers. A cet état s'ajoutèrent des attaques d'épilepsie qui furent suivies de la perte de la parole; huit jours après, il survint une inflammation au cou et à la langue; l'inflammation disparut en peu de jours, mais elle laissa les glandes sublinguales engorgées et une abondante sécrétion de salive. Dès lors plus de fièvre, retour de l'appétit et du sommeil; mais les accès épileptiques revenaient de temps en temps. Comme on pouvait croire que tous ces accidens étaient produits par des vers, je prescrivis les anthelmintiques anti-spasmodiques les plus puissans, la valériane, le mercure, les fleurs de zinc, les lavemens de lait, etc.; en même temps je faisais faire des frictions sur le cou et sur la colonne vertébrale avec un

liniment camphré. L'expulsion de quelques vers ne changea rien à la forme de la maladie, et trois semaines après, les accès épileptiques et la perte de la parole persistaient encore. Décoction de quinquina, de valériane et de gui de chêne, bains tièdes; tous les jours un lavement avec le fiel de bœuf, et des frictions sur le ventre avec un onguent composé de la même substance. L'épilepsie perdit un peu de son intensité, et finit par se changer en danse de Saint-Guy; cependant le mutisme continuait, et les doigts commençaient à s'enfler. A la décoction ci-dessus il fut ajouté deux grains d'extrait de jusquiame toutes les trois heures pour chaque dose; on ne changea rien au reste de la prescription. Retour de l'appétit, selles régulières et mieux élaborées, sommeil; néanmoins la danse de Saint-Guy, une insensibilité presque continue, et l'impossibilité de parler se soutiennent. Il devenait toujours plus vraisemblable que l'origine des nerfs était le siége d'un principe scrophuleux, ou qu'il existait une accumulation de sérosité dans les ventricules du cerveau, d'où dépendait cette singulière maladie qui durait depuis huit semaines; c'est dans cette opinion que je prescrivis les pilules de sublimé corrosif de Hoffmann, pilules que je faisais refaire tous les deux jours pour

en prévenir la dureté (1). La malade en prenait trois par jour, une le matin, une à midi et l'autre le soir, avec deux grains d'extrait de jusquiame chaque fois; après quinze jours de ce traitement, il se déclara de fréquens éternuemens et une abondante sécrétion du mucus nasal et de salive. La malade portait souvent ses doigts à la bouche comme pour en ôter quelque chose; les convulsions cessèrent pendant quelques jours, mais elles reparurent

(1) Jean-Michel Hoffmann est le premier qui ait employé le muriate sur-oxigéné de mercure en pilules dans le traitement de la syphilis. Depuis cette époque, 1766, plusieurs praticiens ont donné le sublimé corrosif sous la même forme, mais ils n'ont pas cru devoir adopter la formule de Hoffmann, parce que ce médecin prenait pour excipient la mie de pain, qui a l'inconvénient de se durcir et de s'opposer à la dissolution du sublimé.

M. Cullerier, qui fait quelquefois usage des pilules dont nous parlons, les compose de la manière suivante : prenez muriate de mercure sur-oxidé, dix-huit grains; farine de froment, demi-once; gomme arabique en poudre, deux gros; eau distillée, q. s. pour dissoudre le sel mercuriel. — Divisez la masse en cent quarante-quatre pilules : chacune est du poids de trois grains, peu au-delà, et contient un huitième de grain de sublimé.

Le malade en prend deux matin et soir, et boit immédiatement après un verre d'eau sucrée.

(*Note du traducteur.*)

ensuite plus violentes que jamais. L'usage du mercure fut suspendu pendant six jours et remplacé par le musc dont la malade prenait six grains par jour : ce médicament fit plus de mal que de bien ; il survint des convulsions terribles, et l'absence des facultés intellectuelles se joignit à celle de la parole ; je ne crus pas devoir abandonner pour cela l'usage du musc, mais je revins aux pilules de sublimé, et je prescrivis en même temps des lavemens de lait, dans chacun desquels on faisait dissoudre six de ces pilules, des bains, des frictions camphrées, et un vésicatoire à la nuque.

Quatorze jours après, les convulsions étaient plus rares, le nez laissait couler une abondante sécrétion de mucus, éternumens fréquens, plusieurs selles par jour, sueurs abondantes, particulièrement à la tête ; mais les glandes sublinguales étaient encore tuméfiées, l'absence des facultés intellectuelles et la perte de la parole persistaient ; continuation des mêmes moyens ; on mêla seulement le musc avec le vin antimonié d'Huxham (1), et l'huile animale de

---

(1) *Vin d'Huxham :* vin de Malaga, une once ; tartrite antimonié de potasse, un grain. — On le donne à la dose de trente à quarante gouttes.

(*Note du traducteur.*)

Dippel au liniment camphré. Les convulsions devenaient toujours plus rares ; enfin, au bout de huit jours, l'exercice des facultés de l'âme se rétablit ; six jours plus tard, la malade se mit tout à coup à marcher, et les mouvemens convulsifs se changèrent en des cris, et des courses désordonnées qui revenaient périodiquement tous les soirs ; la malade continuait toujours de porter ses mains à la bouche, ce qui excitait la sécrétion de cet organe et celle du nez. Le mutisme persiste encore. Décoction de valériane et de quinquina, vin antimonial ; tous les soirs une prise de calomel, et des frictions sur la colonne vertébrale et le cou avec le baume de vie de Hoffmann (1), et la teinture de cantharides. Trois semaines après, la parole était revenue, et la santé rétablie.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette

---

(1) *Baume de vie de Hoffmann :* huile essentielle de lavande, de marjolaine, de girofle, de macis, de cannelle, de citrons, *ana* un scrupule ; huile essentielle de rhue, de succin rectifié, ambre gris ana demi-scrupule ; alcool, dix onces.

On fait le mélange dans un matras ; on laisse digérer le tout en agitant de temps en temps jusqu'à ce que l'ambre soit dissous ; on filtre et on le conserve dans un flacon bouché à l'émeri.

(*Note du traducteur.*)

maladie, ce qui doit nous éclairer sur sa nature, qu'en même temps que la santé se rétablit, il se manifesta des éruptions croûteuses autour de la bouche, et des glandes considérables au cou. (1)

---

(1) Akenside, Charmeil, Bordeu, Bouvart, MM. Portal, Salmade, Hufeland, etc., s'accordent à placer le mercure à la tête des moyens les plus efficaces contre le vice scrophuleux. Akenside prescrivait en même temps, sans néanmoins les combiner, le muriate suroxigéné de mercure, l'extrait de ciguë et le quinquina. La méthode de Charmeil roule sur l'usage de l'extrait de ciguë et du sulfure de mercure noir, plus quelques purgatifs de temps en temps. — (*Baumes loc., cit.*, p. 332). L'usage intérieur des eaux de Barèges et les frictions mercurielles font la base du traitement recommandé par Bordeu (*Dissertation sur les écrouelles*). Bouvart avait adopté presque exclusivement le sirop mercuriel de Bellet; et M. Portal nous apprend que « ce remède long-temps donné aux enfans à de petites doses dans de l'eau commune, eut, entre les mains de ce praticien, les effets les plus surprenans. » (*Observations sur la nature et le traitement du rachitisme*, p. 5.)

Le mercure fait aussi la base de la méthode de MM. Portal et Salmade; mais ces auteurs lui associent ordinairement les anti-scorbutiques, moyens presque également vantés contre les scrophules, et dont l'association est d'autant plus heureuse, qu'ils détruisent mutuellement les inconvéniens reprochés à chacun d'eux. Tantôt ils mêlent une cuillerée à café de sirop de Bellet

V. *Muriate de baryte.*

Quoique le muriate de baryte soit, pour ainsi dire, un remède nouveau, les propriétés

---

dans une cuillerée à bouche de sirop anti-scorbutique, le tout étendu dans un verre de tisane de houblon et de saponaire, et répètent cette dose une ou deux fois dans les vingt-quatre heures ; tantôt ils font prendre le sirop mercuriel dans le suc même des plantes anti-scorbutiques, ou dans une décoction de douce-amère, de gentiane, de sassafras, de quinquina, etc. ; d'autres fois ils substituent au sirop, une dissolution de muriate suroxigéné de mercure à laquelle ils donnent le même véhicule. (*Voyez* le *Traité de la phthisie pulmonaire et celui du rachitisme*, par M. Portal.—Le *Précis d'observations pratiques sur les maladies de la lymphe*, par M. Salmade.)

Les auteurs que nous venons de citer ont une telle confiance dans les vertus anti-scrophuleuses du mercure, que désespérant de pouvoir le remplacer, ils n'ont songé qu'à en varier les formes et les préparations pour l'approprier aux tempéramens des malades. Cependant un jeune médecin, à qui le défaut d'expérience n'aurait pas dû permettre de se prononcer sur les vertus d'un médicament, puisqu'il se trouvait en opposition avec des praticiens célèbres, M. Lepelletier, n'a pas craint d'avancer que le mercure est *contraire à la constitution strumeuse*, et même qu'il est susceptible de la produire lorsqu'elle n'existe pas. Il ajoute que ceux qui sont à cet égard d'une autre opinion, *ont pris, pour la guérison radicale de l'af-*

dont il jouit contre le vice scrophuleux, sont bien connues. Ayant fait ailleurs l'histoire dé-

---

fection strumeuse, la disparition de quelques tumeurs, de quelques engorgemens lymphatiques dont les emplâtres mercuriels favorisent assez souvent la résolution, et qu'ils n'ont par conséquent obtenu que l'élimination du symptôme *par un moyen toujours dangereux, relativement* à la maladie générale. (*Traité complet sur la maladie scrophuleuse*, p. 339, 40.)

De ces trois propositions, je ne m'arrêterai ni à la première, ni à la dernière, parce qu'elles me paraissent suffisamment réfutées par les observations des médecins dont nous venons d'exposer rapidement les méthodes curatives. A l'égard de la seconde, je me contenterai de faire observer que personne ne nie que le mercure ne puisse provoquer, hâter le développement des scrophules en excitant l'action des glandes ou des vaisseaux lymphatiques; mais outre qu'il ne produit cet effet que chez les personnes qui sont entachées d'une disposition écrouelleuse, il suffit, dans ce cas même, d'en continuer l'usage pour voir la maladie disparaître, ainsi que l'a judicieusement observé M. Baumes. (*Loc. cit.*, p. 267).

Cependant la maladie scrophuleuse n'admet pas l'usage du mercure dans tous les cas. M. Hufeland dit fort bien qu'il ne convient pas dans la dernière période, parce qu'il existe alors un relâchement, une dissolution organique que ce médicament ne ferait qu'augmenter. Par la même raison il serait nuisible aux tempéramens mous, dont les chairs décolorées baignent, pour ainsi dire, au milieu d'une grande quantité de

taillée de cette substance, je crois devoir renvoyer à cet ouvrage (1), pour ne pas répéter ce que j'ai déjà dit. Je me contenterai d'exposer ici les principaux résultats de mes recherches.

1°. Le muriate de baryte agit par une irritation particulière sur le tube digestif, les glandes conglobées, le système lymphatique, et sur les nerfs qui entrent dans la composition de

---

sucs lymphatiques. Est-il besoin de dire qu'il est également contre-indiqué dans tous les cas d'irritation, qu'il faut user de la plus grande circonspection lorsqu'on se trouve forcé de le donner à des sujets très-irritables, surveiller attentivement ses effets, et se tenir toujours prêt à y renoncer au moindre accident qu'il détermine ?... Mais vous remarquerez que les contre-indications viennent bien moins de la maladie scrophuleuse elle-même que des complications qui peuvent l'accompagner. Au reste, quel est le médicament sur lequel on ne peut faire les mêmes observations ? Il y a de plus à dire de celui-ci que ses effets ont besoin d'être consolidés par l'emploi des toniques, pour mieux assurer la guérison de la diathèse scrophuleuse, et pour en prévenir la récidive.

(*Note du traducteur.*)

(1) *Vollstaendige Darstellung der Kraefte und Anwendung des Salzsauren Schwerde in Krankheiten. Berlin*, 1794; c'est-à-dire, Exposition complète des propriétés et de l'emploi de la terre pesante salée (muriate de baryte) dans les maladies.

ces parties. Il résout les embarras les plus visqueux du tube digestif, et les obstructions des glandes mésentériques. Ainsi que l'antimoine, il dissipe les spasmes des vaisseaux capillaires et des glandes, et modifie les sécrétions elles-mêmes. Aussi cette substance agit-elle très-efficacement dans les affections locales qui dépendent d'un vice des sécrétions, telles que les éruptions cutanées, les ulcères, les inflammations chroniques, etc.; enfin, le muriate de baryte est un très-bon vermifuge.

2° Mais c'est surtout dans le traitement des symptômes tels que les engorgemens des glandes, les hydropisies, les affections de la peau, les ulcères, les ophthalmies, etc., que le muriate de baryte est efficace; il ne le cède dans ces cas, ni au mercure, ni à l'antimoine; ajoutez à cela qu'il est moins débilitant pour les organes digestifs; ce qui fait qu'on en peut continuer l'usage pendant plus long-temps. Mais il ne saurait détruire entièrement la disposition scrophuleuse, à moins qu'on ne l'associe aux amers, car il ne jouit par lui-même d'aucune vertu tonique.

3°. Il convient spécialement lorsque le système lymphatique est irrité, irritation que le fer, le mercure, le quinquina, etc., ne manqueraient pas d'aggraver; ainsi que dans les

cas où les scrophules occupent des organes très-irritables, comme sont les yeux, le poumon, etc.

Dans l'affection scrophuleuse du poumon qu'il est si facile d'exaspérer, et où le mercure doux est lui-même trop irritant, je regarde le muriate de baryte comme un des meilleurs moyens curatifs que nous ayons. J'ai vu souvent, et bien d'autres médecins ont vu, comme moi, cette affection céder dans sa première période à l'usage soutenu du muriate de baryte, ou suspendre sa marche pendant fort long-temps.

4°. Il est moins avantageux dans la seconde période des scrophules, dans la complication scorbutique, dans les cas de grande faiblesse, et lorsque la désorganisation est imminente.

5°. Quant à la forme à donner au muriate de baryte, la plus simple est toujours la meilleure. On peut le faire dissoudre à la dose d'un demi-gros dans une once d'eau distillée. Cette dissolution se donne par gouttes, depuis dix jusqu'à cinquante, selon les âges. Quand on la prescrit aux enfans, on ajoute un peu de sirop pour diminuer ce qu'elle a d'irritant; au lieu de sirop, on y mêlerait quelque substance aromatique, ou des anti-spasmodiques si l'estomac était affecté de spasme ou d'atonie.

On augmente considérablement son activité dans les maladies de la peau, en ajoutant trois gros de vin émétique par once de dissolution, ou en donnant en même temps l'éthiops minéral (sulfure de mercure noir), la poudre de Plummer, la douce-amère, la ciguë, etc. Chez les sujets faibles et tout-à-fait exempts d'irritation, la combinaison du muriate de baryte avec le fer jouit d'une grande activité. Je me sers ordinairement de la formule suivante : muriate de baryte, muriate de fer, ana demi-gros; faites dissoudre dans eau distillée, sirop d'écorce d'oranges, ana une once. La dose est de vingt à trente gouttes, et plus, toutes les trois heures.

La dissolution du muriate de baryte est encore très-utile dans les éruptions de la peau et les taches de la cornée. (1)

(1) Adair Crawford, médecin anglais, passe généralement pour avoir introduit le muriate de baryte dans la matière médicale, et pour en avoir fait connaître le premier les vertus anti-scrophuleuses. (*On the medicinal proprieties of the muriated baryte, etc.*, 1789.) Depuis lors, on a répété ces expériences dans tous les pays ; mais on ne s'accorde pas sur les résultats. Premièrement, Crawford regardait le muriate de baryte comme un tonique spécial du système lymphatique, et l'on vient de voir que M. Hufeland nie formellement qu'il pos-

VI. *Muriate de chaux.*

Cette substance jouit à peu près des mêmes propriétés que celle dont nous venons de par-

---

sède cette propriété, puisqu'il lui refuse pour cette raison la faculté de guérir radicalement le vice scrophuleux, à moins qu'on ne l'associe avec les amers.

Parmi les médecins français qui ont employé le muriate de baryte, MM. Portal, Larrey, Salmade, Jadelot, etc., présentent cette substance comme très-incertaine ; tandis que MM. Pinel, Chaussier, Fournier, lui reconnaissent assez d'énergie pour opérer une prompte guérison. Feu M. Hébréard, qui a répété ces essais avec beaucoup de soin, rapporte également plusieurs guérisons obtenues dans l'espace de six, trois et deux mois. M. Baumes a fait une observation qui lui semble expliquer la différence de ces résultats. En employant le muriate de baryte, j'ai vu, dit-il, qu'il ne réussit point chez les sujets très-irritables, ni chez ceux qui ne le sont pas assez. Loin de lui contester d'ailleurs les vertus anti-scrophuleuses, il déclare qu'il pourrait citer des faits qui ne permettraient pas d'en douter. Cependant il n'en rapporte qu'un seul, mais il est intéressant. Il s'agit d'un homme « qui arriva à Montpellier avec des engorgemens glandulaires très-durs dans le cou. Sa maladie portée au plus haut point, avait produit une difformité hideuse. Tous ceux qui l'avaient examinée ou traitée l'avaient jugée incurable. M. Poutingon, professeur en médecine, et chirurgien très-distingué de Montpellier, voulut essayer la dissolution de muriate de baryte, remède que nul n'avait tenté ; et cette dissolution admi-

ler, excepté qu'elle est plus irritante; elle excite en effet plus fortement les sueurs et les

---

nistrée avec constance, opéra une guérison radicale. De semblables observations doivent prouver que le muriate de baryte est un des remèdes héroïques de la matière médicale, et une des plus grandes ressources que puisse avoir la médecine pratique. » (*Traité sur le vice scrophuleux*, 2e. édit. p. 295).

Je viens de lire dans le Bulletin des sciences médicales du département de l'Eure, janvier 1820, que M. Mollet a traité avec succès plusieurs scrophuleux par le seul emploi du muriate de baryte.

Mais l'administration de cette substance exige la plus grande attention, et les plus grands ménagemens. Tous les praticiens qui l'ont employée, conviennent que, même à petite dose, elle cause des coliques, des cardialgies, des nausées, des vomissemens, des vertiges, des tremblemens, des superpurgations, et tous les accidens d'un empoisonnement. M. Hébréard raconte qu'un infirmier de Bicêtre ayant pris, par mégarde, sept grains de ce sel dans quatorze onces d'eau, éprouva des chaleurs d'entrailles, des cardialgies, des sueurs froides, etc., et ne fut qu'avec peine rappelé à la santé, par des potions huileuses. Cet auteur ayant fait prendre à des chiens jusqu'à trente grains de cette substance, vit survenir des diarrhées sanguinolentes, des hoquets, des nausées, des convulsions et la mort. L'autopsie cadavérique fit voir l'estomac retréci, et des traces d'inflammation dans toute l'étendue du tube digestif.

Pour combattre les funestes effets de ce poison, M. Pelletier a proposé de faire prendre une certaine

urines. Il faut donc l'employer avec plus de précautions.

Fourcroy en a fait de grands éloges. Les médecins hollandais l'emploient beaucoup dans la maladie scrophuleuse, et je m'en suis servi moi-même avec succès.

Un enfant de six ans portait depuis long-temps des glandes très-dures autour du cou. Je lui fis prendre toutes les trois heures, trente gouttes d'une dissolution d'un gros de muriate de chaux dans une once d'eau distillée. Ce médicament procura journellement des selles fluides, et augmenta sensiblement la transpiration et les urines. En quinze jours, le vo-

---

quantité de sulfate de potasse. Ce chimiste pense que le muriate de baryte est décomposé, et qu'il se forme du sulfate de baryte qui, d'après des expériences faites sur des chiens, n'est nullement dangereux. Mais on conçoit qu'on ne devrait recourir à ce moyen qu'à l'instant où le poison vient d'être avalé; après cette époque, il faudrait s'attacher uniquement à prévenir ou du moins à diminuer l'inflammation par une abondante boisson mucilagineuse, laquelle aurait le double avantage d'étendre le muriate de baryte et de combattre ses effets. Il est des praticiens qui croient qu'on peut les prévenir en ajoutant à la dissolution de ce sel, quelques gouttes d'eau distillée de laurier-cerise.

(*Note du traducteur.*)

lume et la consistance des glandes cervicales étaient considérablement diminués.

VII. *Quinquina et autres toniques astringens.*

Le quinquina occupe une place distinguée parmi les médicamens qu'on peut opposer au vice scrophuleux. Il serait inutile d'exposer ici les preuves d'une vérité connue de tout le monde; je vais donc me borner à faire quelques observations.

1°. Puisque la cause prochaine de la maladie scrophuleuse consiste dans un état simultané de faiblesse et d'irritation, le quinquina ne peut manquer d'être fort utile dans cette maladie: en relevant les forces, il doit faire disparaître l'irritation qui, dans ce cas, est une suite de l'atonie. Je suis convaincu que l'usage soutenu de ce médicament, secondé par un bon régime, est un des moyens les plus efficaces que nous ayons contre la maladie qui nous occupe.

2°. C'est au moins un excellent palliatif. En montant la constitution au degré d'énergie nécessaire, il opère la résolution des engorgemens atoniques avec autant de certitude que les meilleurs fondans; au lieu que les résolutifs proprement dits, usant les forces plutôt

qu'ils ne les réparent, ne font qu'augmenter ce genre d'obstructions.

3°. Le même médicament nous offre des ressources précieuses dans les inflammations scrophuleuses. Mais ces cas exigent une indication bien précise; il faut s'assurer avant tout s'il y a réellement atonie, et si l'irritation qui constitue l'inflammation est une suite de la faiblesse, comme elle l'est dans les phlegmasies qu'on nomme passives. C'est alors que le quinquina est un puissant anti-phlogistique, et comme ce cas est le plus commun dans les inflammations scrophuleuses, il s'ensuit que le médicament y convient parfaitement.

Mais il est d'autres cas où ce médicament loin d'être utile, est au contraire très-nuisible; c'est-à-dire qu'il augmente l'inflammation, et même la fait passer à la suppuration. Tels sont ceux où l'hypersthénie forme le principe de la flegmasie. D'autrefois, le quinquina ne devient nuisible que parce que les malades sont doués d'une si grande susceptibilité que les toniques les plus doux sont pour eux des stimulans.

Assez souvent on est averti de cette fâcheuse disposition par l'habitude du corps, la sécheresse et la tension des fibres, un état pléthorique, etc. Mais le plus ordinairement on a

besoin de preuves plus directes : il faut donner alors le quinquina, et surveiller attentivement ses effets, afin d'en continuer ou d'en suspendre l'usage, suivant l'impression qu'il fait sur le malade.

4°. De là vient la nécessité d'associer au quinquina des anti-spasmodiques, des narcotiques et même des anti-phlogistiques, pour enlever à ce médicament ce qu'il a de trop irritant, et pour le forcer à n'agir que par ses propriétés toniques. Tel est le but de sa combinaison avec l'opium, la jusquiame, la ciguë, etc.

5°. C'est dans des vues analogues qu'on associe les toniques, et particulièrement le quinquina, avec les résolutifs. Il arrive souvent qu'on a détruit toutes les complications, le malade est bien disposé, et cependant les meilleurs fondans ne produisent aucun effet. Ce n'est pas que la cause primitive des engorgemens subsiste encore, mais les vaisseaux lymphatiques manquent de force pour en opérer la résolution. Il est évident que la durée de ces obstructions dépend alors de l'atonie. En vain s'obstinerait-on à prescrire les fondans ; l'indication de ces moyens est passée, ils aggraveraient le mal au lieu de le diminuer. Il faut recourir aux toniques ; ce sont les véritables résolutifs dans ces cas.

Il en est de même lorsqu'il existe au début un grand degré de faiblesse; c'est-à-dire qu'il faut unir de suite les toniques avec les fondans, surtout lorsque les scrophules sont le fruit de l'hérédité, de l'épuisement des parens, ou lorsque les malades ont vécu dans un air humide et malsain.

6°. Il est bien important de surveiller les organes digestifs pendant l'administration du quinquina, car l'observation a prouvé qu'il ne produit aucun effet lorsque ces organes sont en mauvais état. Je suis persuadé que c'est à l'oubli de ce précepte qu'il faut attribuer l'insuffisance de ce médicament dans beaucoup de cas. On fera donc passer quelques purgatifs appropriés aussi souvent que l'indication s'en présentera; et dans les cas douteux, on associera le quinquina avec la rhubarbe, le tartrate de potasse, la terre foliée de tartre (acétate de potasse), le muriate de baryte, etc.

7°. La nature des complications, et la période de la maladie, fortifient quelquefois l'indication du quinquina. Telle est la réunion du scorbut avec le vice scrophuleux, la période de désorganisation qui constitue le troisième degré de la maladie, etc.

La meilleure manière d'administrer le quinquina, est de le donner en substance; mais il

faut qu'il soit fraîchement pulvérisé et réduit en poudre très-fine.

L'union de ce médicament avec l'éthiops minéral (sulfure de mercure noir), et un peu de cannelle, m'a paru très-active.

Si l'estomac ne peut le supporter sous cette forme, on le donne à l'état liquide. Mais je ferai remarquer que la décoction fait perdre à cette substance ses principes les plus subtils et les plus actifs, et que l'eau froide ne dissout qu'une très-petite quantité de ses principes astringens. Ainsi, chacune de ces préparations a ses avantages et ses inconvéniens ; c'est pour profiter des uns et pour éviter les autres, que je mêle l'infusion à froid avec la décoction. Je fais infuser une demi-once de quinquina dans huit onces d'eau froide, pendant quelques heures ; d'autre part, je fais bouillir une once de cette même substance dans douze onces d'eau, jusqu'à réduction de six; je filtre, et puis je mêle l'infusion avec la décoction. La dose de ce mélange est de deux cuillerées toutes les deux heures.

On augmente l'activité des boissons préparées avec le quinquina, en y joignant les anti-scrophuleux, tels que la ciguë, l'antimoine, la baryte, etc. ; combinaison d'autant mieux entendue que les sels métalliques, et notamment

ceux d'antimoine, perdent par là la faculté d'exciter le vomissement, et d'irriter les intestins.

La magnésie, les alcalis, la teinture volatile de gayac, et les substances aromatiques, associés au quinquina, ajoutent à son action. Ces préparations plus ou moins excitantes sont particulièrement indiquées dans les cas où la sensibilité est en défaut. Les toniques seuls ne produiraient alors aucun effet, parce qu'ils ne seraient pas ressentis. C'est pour ranimer la sensibilité, qu'il faut unir les stimulans aux toniques.

L'usage extérieur du quinquina a le double avantage de faire pénétrer une plus grande quantité de cette substance dans le corps, et d'en permettre l'application sur les ulcères et les ophtalmies chroniques, où les fomentations réitérées de quinquina et de ciguë produisent de très-bons effets.

Tout ce que nous venons de dire de l'écorce du Pérou, est applicable aux écorces de saule et de marronnier, qui possèdent les mêmes propriétés, excepté qu'elles sont moins actives.

Nous terminerons cet article par quelques observations.

Un enfant de deux ans, évidemment rachi-

ique, avait plusieurs glandes engorgées; le ventre était un peu enflé, il ne pouvait se soutenir sur ses jambes, et tout annonçait une grande faiblesse. Je prescrivis un mélange d'un gros de carbonate de potasse, dissous dans une once de vinaigre, d'une demi-once de teinture de rhubarbe et d'autant de sirop. Le malade prenait tous les jours deux cuillerées à café de ce mélange, et faisait des frictions sur le ventre avec une flanelle imprégnée de vapeurs aromatiques. Ce traitement ne produisant aucun bien, il lui fut substitué une décoction de garance avec addition du sel de tartre. Il survint une diarrhée qui ruinait les forces; la maladie faisait chaque jour de nouveaux progrès. Tout à coup les extrémités des os s'enflèrent; le ventre devint plus volumineux, et les engorgemens scrophuleux se multiplièrent. Tel était l'état déplorable de ce petit malade, lorsque je lui prescrivis une infusion d'une once de quinquina, deux gros d'écorces d'oranges, un gros d'écorce intérieure de noix muscade (1), dans une livre de vin doux;

(1) L'écorce intérieure de la noix muscade est un très-bon moyen contre le rachitis et l'atrophie scrophuleuse, surtout quand on l'unit aux apéritifs.

(*Note de l'auteur.*)

infusion dont le malade prenait une demi-cuillerée trois fois par jour; on lui faisait en même temps des lotions sur tout le corps avec de l'eau froide. Ce nouveau traitement fut bientôt suivi d'un mieux sensible. Quelques semaines après, le petit malade était gai; il pouvait marcher; la tuméfaction du ventre et celle des extrémités des os étaient diminuées. L'usage soutenu du quinquina et la ciguë, achevèrent la guérison.

Une fille de quinze ans, scrophuleuse dans son enfance, autrefois sujette à un écoulement fréquent par les oreilles, qui s'accompagnait de surdité, fut prise, il y a un an, d'une fièvre scarlatine. Il se fit une métastase sur une oreille qui rappela pendant quelque temps l'écoulement; l'écoulement cessa et l'ouïe resta très-dure. On espérait qu'elle se rétablirait avec l'éruption des menstrues; mais au contraire, la surdité n'était jamais plus intense qu'à l'époque des règles. Il restait encore quelques symptômes du vice scrophuleux, et une grande faiblesse dans tout le corps. J'ordonnai, tous les matins, un verre d'eau de Seidschitz (1), l'application d'une ventouse scarifiée

(1) Bailliage de Bohème, voisin de Sedtlitz, où l'on trouve une eau plus forte et plus aigre.

(*Note du traducteur.*)

à la nuque, tous les mois; des frictions mercurielles derrière les oreilles, une décoction de quinquina pour boisson, et un vésicatoire sur chaque bras. Huit jours après, le malade entendait un peu mieux; j'augmentai la dose du quinquina, et au bout de trois semaines l'ouïe fut entièrement rétablie.

Un jeune homme de dix-huit ans, dont l'enfance avait été scrophuleuse et rachitique, avait les os du pied tuméfiés, des ulcères scrophuleux, des engorgemens glanduleux, une cachexie générale; il était très-faible, stupide, mais exempt d'irritation. Je lui fis prendre l'essence balsamique de sublimé, tant recommandée par Piderit (1), avec une décoction de bois de gaïac, de tiges de douce-amère, et de bourgeons de pin; quelques semaines après, une forte décoction de quinquina et deux bains de pieds par jour dans une décoction concentrée d'écorce de saule, dans laquelle on trempait

---

(1) Prenez une dissolution d'un scrupule de sublimé dans quatre onces d'esprit-de-vin rectifié, une teinture composée d'une once de baume du Canada, autant de résine de gaïac sur quatre onces d'alcool, plus deux gros d'huile de sassafras. La dose est depuis dix jusqu'à vingt gouttes dans un peu d'eau ou de vin. (Voyez Piderit, *Pharmacia rational.*)

(*Note de l'auteur.*)

des compresses pour les appliquer sur les parties ulcérées. L'amélioration fut sensible au bout de quelques mois : les ulcères se fermèrent; la tuméfaction des os et des glandes diminua, et le malade acquit tout le degré de guérison dont il était susceptible. (1)

---

(1) Quoique les mercuriaux, les antimoniaux, la ciguë, etc., soient les véritables moyens curatifs de la diathèse scrophuleuse, puisqu'ils sont les plus propres à détruire la modification organique qui constitue cette maladie, cependant ils ne suffiraient pas pour compléter la guérison, et pour prévenir les récidives. Les scrophules s'accompagnent souvent d'un état de relâchement et d'atonie que les médicamens dont nous parlons ont l'inconvénient d'aggraver et même de produire lorsqu'il n'existe pas. En effet, ces médicamens sont essentiellement *fondans :* fondans est le mot propre, car ils commencent toujours par ramollir la matière des engorgemens scrophuleux, avant que cette matière devienne la proie de l'absorption ; et ce ramollissement est une condition tellement essentielle que s'il n'a pas lieu, les vaisseaux absorbans restent passifs, ou sont impuissans. Ainsi, dans l'apoplexie, tant que le sang épanché est coagulé, l'action de ces vaisseaux est entièrement nulle ; ce n'est qu'après la fonte du caillot qu'ils manifestent leur puissance, et le font disparaître.

Le mercure, l'antimoine, la ciguë, etc., ne conviennent donc pas dans tous les cas de la maladie scrophuleuse. Nous avons dit, quelques pages plus haut, que lorsque les scrophuleux se trouvent frappés de faiblesse,

et surtout de cette faiblesse qui paraît résuler de l'abondance des sucs lymphatiques, et de la mollesse de la fibre, il faut, avant de prescrire les anti-scrophuleux proprement dits, corriger cet état de la constitution. L'indication est la même, que cette atonie soit naturelle, qu'elle provienne du vice scrophuleux, ou des médicamens employés pour le combattre.

Outre l'atonie générale, il est des symptômes particuliers dans la maladie scrophuleuse dont la disparition laisse souvent une débilité bien marquée dans les parties qui en étaient le siége. Ainsi, les engorgemens font éprouver aux organes des extensions considérables qui leur enlèvent leur élasticité, et mettent les vaisseaux dont ils sont composés hors d'état de réagir sur les fluides qui les parcourent; de manière que ceux-ci circulent lentement, s'arrêtent, et forment bientôt de nouvelles obstructions. Pour prévenir ces accidens, il est essentiel de rendre aux vaisseaux la force qu'ils ont perdue.

Il ne faut pas croire cependant que, pour administrer les fortifians, il soit nécessaire d'attendre que les glandes scrophuleuses aient été complétement résolues. Quelquefois, dit M. Baumes, il n'y a pas de meilleur moyen pour déterminer leur fonte que d'user de ces mêmes toniques. Cette considération a sagement fait dire au professeur Hufeland, que c'est agir très-rationnellement que d'associer l'usage du quinquina à celui des fondans, ou de terminer la cure par l'usage de ce remède, qui a les effets les plus avantageux lorsqu'il est placé convenablement. Souvent, après l'administration des moyens les plus efficaces, la stagnation des fluides subsiste encore parce qu'il manque aux vaisseaux la force nécessaire pour se contracter, et pour réagir avec effica-

cité sur les fluides qu'ils contiennent. Le mal ne se maintient que par l'atonie, et l'on aurait beau continuer l'usage des fondans, bien loin de le dissiper, ils l'entretiendraient plutôt, et pourraient même l'augmenter. Si dans ces circonstances on donne le quinquina, la cascarille, le quassia, ou d'autres remèdes analogues, on est étonné de voir avec quelle rapidité les engorgemens disparaissent; c'était le seul moyen d'en terminer complétement la guérison.

Quel que soit le siége de l'atonie, et quelle qu'en soit la cause, dès qu'elle existe, les toniques sont toujours bien indiqués, pourvu toutefois qu'il n'y ait pas de contre-indication : telle serait une vive irritation, soit sanguine, soit nerveuse. Parmi les toniques, le quinquina tant recommandé par Fordyce, Fothergill, Whyt, Bordeu, etc., dans le traitement des maladies scrophuleuses, mérite une distinction particulière. Fothergill déclare formellement que de tous les médicamens, c'est celui sur lequel il compte le plus. Voici la formule qu'il avait coutume d'employer: prenez quinquina en poudre, une once; faites bouillir dans une pinte d'eau jusqu'à réduction de moitié: ajoutez, sur la fin, demi-once de racine de réglisse coupée par petits morceaux; ajoutez à la colature deux onces d'eau de noix muscade. A prendre deux ou trois fois par jour à la dose de deux, trois ou quatre cuillerées, avec dix, vingt et jusqu'à soixante gouttes de teinture de gaïac (*d'après M. Baumes, loc. cit.*, p. 302).

Tout ce que dit M. Hufeland de l'écorce du Pérou, peut s'appliquer à la saponaire, la gentiane, aux fleurs de houblon, etc., qui sont fort employées en France à titre de toniques contre la maladie qui nous occupe. La

décoction de houblon compose la boisson habituelle des scrophuleux. M. Dubois la conseille aux repas avec un peu de vin, et fait ajouter assez ordinairement à chaque verre pris hors des repas, deux ou trois gouttes de potasse liquide.

Le vin de gentiane est préférable à la décoction de cette plante. M. Lepelletier propose une formule qui peut être adoptée, en ayant soin de la modifier suivant l'âge, le tempérament, etc. du malade. Prenez bon vin blanc, un litre ; racines de gentiane sèches et concassées, demi-once ; racines de raifort sauvage, deux gros ; écorce d'orange, un gros ; écorce de cannelle, demi-gros ; carbonate de potasse, un gros. Renfermez le tout dans une bouteille bien bouchée, que vous exposerez pendant trois jours à quelque distance du feu, ou mieux à l'action des rayons solaires ; après quoi, passez et conservez pour l'usage. La dose est d'un quart de verre chaque matin : afin d'éviter une action trop vive sur l'estomac, on pourra prendre en même temps un peu de pain. Cette formule est pour les adultes d'un tempérament froid, et peu irritable. Il n'est pas besoin de dire que si l'on avait à traiter des sujets très-sensibles ou des enfans, il faudrait diminuer la dose des médicamens indiqués, et même supprimer le raifort sauvage. (*Loc. cit.*, p. 384.)

(*Note du traducteur.*)

VIII. *Café de glands.* (1)

Ce que je viens de dire du quinquina est applicable au café de glands, avec cette différence qu'ici les principes astringens se trouvent unis à un principe oléagineux qui tempère ce qu'ils pourraient avoir de trop irritant. En effet, le café de glands est moins stimulant que le quinquina; d'où il suit qu'il a les avantages des astringens sans en avoir les inconvéniens. L'estomac le supporte aussi plus facilement. Enfin, c'est un excellent stomachique, et ses effets ne se bornent pas seulement à relever le ton des organes digestifs et du reste de la constitution, mais il agit encore comme un très-bon résolutif dans tous les cas d'obstructions mésentriques entretenues par la débilité. A toutes ces propriétés, le café de glands joint celle d'être nourrissant, comme le prouve l'embonpoint qui se développe chez les personnes qui en font usage. Remercions Marx d'en avoir étendu l'usage. Que d'enfans affec-

---

(1) Pour préparer ce café, on coupe les glands en quatre parties; on les fait torréfier, on les réduit en poudre, et l'on en fait une infusion dans l'eau qu'on prend en guise de café. Assez ordinairement on ajoute un peu de café.

(*Note du traducteur.*)

tés du carreau n'a-t-il pas sauvés par ce moyen!

L'infusion de glands est un de mes remèdes favoris dans l'atrophie mésentérique, le rachitisme commençant, les engorgemens glanduleux, l'asthme et la toux. Continué pendant long-temps, c'est un des plus puissans moyens que nous ayons pour détruire la disposition scrophuleuse jusque dans ses racines les plus profondes.

Je l'ai fait prendre plusieurs fois pendant six mois de suite avec un succès si complet, que je suis parvenu, sans autre secours, à dissiper les obstructions mésentériques du plus mauvais caractère.

Le même fruit torréfié, mis en poudre, et associé avec la ciguë, produit aussi de très-bons effets. (1)

---

(1) Les glands du chêne ordinaire, ou du rouvre (*quercus robur*), ont une saveur amère, acerbe, fortement styptique. Quelques médecins parmi lesquels on distingue Linné, ont conseillé de les soumettre à la torréfaction, pour leur enlever cette amertume; mais ce serait au contraire le moyen de l'augmenter, car les substances végétales les plus douces, telles que la farine, la fécule, la gomme, le sucre, le pain, deviennent amères en se charbonnant. C'est même sur l'exaltation des vertus naturelles des glands par la torréfaction, qu'Avenbrugger et Marx se sont fondés lorsqu'ils ont préconisé la poudre de ces fruits rôtis, infu-

IX. *Fer et préparations ferrugineuses.*

Quoique le fer appartienne, à la rigueur, à la même classe que le quinquina, il en diffère sous plusieurs rapports. Premièrement, il est plus astringent, et comme tel plus propre à condenser la fibre animale; il est aussi plus irritant, et conséquemment il excite davantage le système sanguin; enfin il se mêle, se combine avec notre propre substance, puisque l'analyse chimique

---

sée dans l'eau, et prise en manière de café. M. Hufeland a, comme on vient de voir, une affection particulière pour cette infusion, très-employée par les médecins allemands. Depuis la lecture de cet ouvrage, je l'ai donnée quelquefois à des enfans scrophuleux dont la fibre était très-lâche; je n'ai pas eu lieu jusqu'ici de m'en repentir; mais les observations que j'ai pu recueillir ne sont ni assez nombreuses, ni assez concluantes pour me former une opinion. Cependant, s'il était permis, en médecine-pratique, de juger des effets d'un médicament par l'impression qu'il fait sur la langue, nous dirions qu'il en est peu de plus astringens que le gland. Il est encore digne de remarque que les cochons qui se nourrissent presque exclusivement de glands, ont la chair très-ferme; en sorte que s'ils produisaient les mêmes effets sur le corps humain, il n'est pas douteux qu'ils ne convinssent très-bien aux scrophuleux, et surtout à ceux qui ont les chairs mollasses, beaucoup de sucs et de grosses formes.

(*Note du traducteur.*)

l'a retrouvé dans nos organes, dont il est destiné, sans doute, à augmenter la cohésion. Ce peu de paroles suffisent pour faire sentir toute l'utilité d'un pareil moyen dans la diathèse scrophuleuse, où, pour le redire encore, l'irritation du système lymphatique n'est qu'une conséquence de sa faiblesse. Mais plus ce moyen est énergique, et plus il exige de prudence de la part de celui qui l'admnistre : les meilleures armes sont les plus dangereuses entre les mains de ceux qui ne savent pas s'en servir.

1°. Le fer, disais-je tout à l'heure, est plus astringent que le quinquina ; il ne convient donc point dans les indurations fermes et immobiles où la cohésion n'est que trop considérable.

2°. Comme excitant du système sanguin, il est clair qu'il aggraverait l'état du malade s'il existait la moindre disposition à l'inflammation. Avant d'administrer les martiaux, il faut donc y préparer les malades, non-seulement en calmant l'irritation dont ils peuvent être affectés, mais encore en les affaiblissant à tel point, que ces moyens ne puissent développer en eux une trop forte excitation. Je considère cette préparation comme indispensable pour administrer le fer avec succès.

3°. Lorsque les poumons sont irrités, lors-

qu'ils sont le siége de quelques petits engorgemens glanduleux, s'il y a de la toux, des douleurs passagères à la poitrine, gardez-vous de donner les préparations martiales, car elles détermineraient la phthisie scrophuleuse dont ces malades sont menacés.

4°. Même remarque s'il existe à l'intérieur un foyer de suppuration.

5°. Mais le malade est-il blond? a-t-il la fibre lâche? toute sa constitution annonce-t-elle la faiblesse? est-il disposé à la diathèse séreuse? Les préparations de fer font des miracles dans ces cas.

6°. De même, lorsque après un long usage, les résolutifs, et surtout ceux tirés de la classe des anti-phlogistiques et de celle des narcotiques, ne produisent plus aucun effet, alors, dis-je, les préparations martiales combinées avec ces moyens, ou administrées immédiatement après, réveillent la sensibilité que l'habitude avait émoussée, et protégent l'effet de leurs vertus curatives. En général, plus la faiblesse est grande, mieux les préparations martiales sont indiquées, et plus aussi elles sont efficaces.

7°. Mais c'est dans le rachitisme que le fer est souverain. Il est digne de remarque que les sujets affectés de cette maladie supportent

facilement le fer en substance, qui est au reste la meilleure manière de l'administrer. Il réussit très-bien aux enfans très-faibles. Je me sers souvent du mélange suivant : fer récemment pulvérisé, racine de rhubarbe, cannelle, ana, un grain ; carbonate de magnésie, deux grains ; sucre blanc, un scrupule. Mêlez et réduisez en poudre très-fine, pour une dose qu'on répète matin et soir.

8°. A l'égard des formes à donner au fer, l'expérience m'a prouvé qu'il n'en est pas de préférable au fer en substance, réduit en poudre impalpable. J'estime aussi beaucoup l'éthiops martial (oxide noir de fer). Mais à titre de fondant, je conseille de préférence les fleurs martiales ammoniacales (muriate de fer ammoniacal sublimé), le muriate de fer, l'éther sulfurique martial, et même les eaux minérales ferrugineuses. C'est encore une très-bonne manière d'administrer le fer que de l'incorporer dans un extrait amer. Enfin, j'ai beaucoup à me louer, dans le traitement de la maladie scrophuleuse, d'un mélange de fer et de sulfure d'antimoine. Ce mélange est particulièrement utile dans les affections asthéniques, avec cachexie du système lymphatique.

L'usage extérieur du fer, et notamment des bains ferrugineux, est encore plus efficace

que son administration à l'intérieur. Nous reviendrons plus bas sur ce sujet.

Une fille âgée de quinze ans, d'une constitution strumeuse, éprouva tous les signes qui précèdent ordinairement l'éruption des règles; mais il parut un écoulement blanchâtre qui devint bientôt tellement irritant que les parties génitales en furent excoriées. En même temps, les glandes du cou et la lèvre supérieure se tuméfièrent, les pieds devinrent œdémateux. Je fis prendre à la malade, trois fois par jour, un scrupule de ciguë avec une infusion de bois de sassafras, de racine de garance et de bois de réglisse; pour le soir, des pilules de gaïac, de savon, de calomel et de soufre doré d'antimoine; enfin, je fis faire des lotions avec l'eau de chaux à l'extérieur. Quinze jours après, l'œdème avait disparu, mais la leucorrhée et l'enflure des parties génitales subsistaient encore; néanmoins je crus devoir insister sur le même traitement en y joignant les pilules balsamiques de Hoffmann. Au bout de quelques mois, les règles s'établirent, et l'état de la malade s'améliora assez sensiblement sous certains rapports; mais les glandes se multiplièrent, le nez enfla et se couvrit de rougeurs, les fosses nasales s'obstruèrent, l'écoulement des parties génitales s'accrut ainsi que l'œdème

des pieds. Je fis dissoudre quelques extraits amers avec un peu de tartre stibié dans un liquide approprié, et je prescrivis en même temps des pilules composées de galbanum, de sel ammoniac, de rhubarbe et de scille. Loin de s'améliorer, l'état chlorotique de la malade faisait toujours de nouveaux progrès. Alors, considérant que cet état dépendait du vice scrophuleux, je prescrivis un vin martial composé comme il suit : limaille de fer, racine de zédoaire, hellébore noir, écorce d'orange, ana, deux gros; mirrhe, un gros; faites digérer dans deux livres de vin. A prendre à la dose de deux ou trois onces par jour. L'état de la malade changeait à vue d'œil sous l'influence de ce traitement, les règles prirent leur cours naturel, l'écoulement vaginal et les symptômes scrophuleux se dissipèrent, et la malade se rétablit entièrement.

Un petit garçon de deux ans et demi, scrophuleux et rachitique, ayant des engorgemens glanduleux et les os gonflés, était si faible qu'il ne pouvait marcher. Je lui prescrivis d'abord un mélange de magnésie, de tartrate de potasse, de rhubarbe et de semences de fenouil. Voyant que ce traitement ne produisait aucun effet, je lui substituai une poudre composée de carbonate de magnésie, de semences de

fenouil, ana, deux gros; racine de rhubarbe, un gros; limaille de fer, réduite en poudre très-fine, demi-gros; écorce de cannelle, un scrupule; sucre blanc, un gros. La malade prenait quatre fois par jour une pincée de ce mélange dans un peu d'eau. Telle fut l'efficacité de cette prescription, qu'après très-peu de temps il ne restait plus aucune trace, ni des scrophules, ni du rachitisme. (1)

---

(1) Il n'est pas de médecin un peu versé dans la connaissance des scrophules, qui n'ait recommandé l'usage du fer contre cette maladie. Il agit tout à la fois comme tonique et comme astringent; c'est sur cette double propriété que sont fondées toutes ses indications. Il convient spécialement, pour ne pas dire exclusivement, aux constitutions froides, insensibles, empâtées, dans les hydropisies, les écoulemens atoniques, et toutes les fois que la diathèse séreuse est plus ou moins prononcée. Parmi les préparations martiales, il en est une très-active et très-pénétrante, connue sous le nom de fleurs de sel ammoniac martiales (muriate ammoniacal de fer sublimé) dont Pujol faisait un cas tout particulier. Ce remède, dit-il, que j'emploie souvent dans les écrouelles et dans beaucoup d'autres maladies chroniques, me paraît avoir tous les avantages des sels ferrugineux, sans en avoir les inconvéniens. Il possède avec sa vertu tonique, une vertu vraiment apéritive. C'est un des remèdes fébriles dont on peut tirer le meilleur parti chez les écrouelleux, où la dia-

X. *Toniques aromatiques et stimulans.* — *Sassafras*, calamus aromaticus, *aunée*, *etc.*

C'est à tort qu'on ne fait pas un plus grand usage des substances aromatiques dans la ma-

---

thèse des sucs circulans *tourne le plus souvent à l'acide.* Il me semble, ajoute-t-il, que je ne saurais assez en faire l'éloge dans ce cas, du moins lorsque la mobilité excessive du sujet ne fait pas craindre un *trop grand incendie* de l'effet de ce remède volatil. (*Œuvres de médecine pratique*, tom. III, p. 113.)

Quoique Morton ait donné le fer avec avantage dans plusieurs cas de phtisie sccrophuleuse, et dans des toux opiniâtres de même nature, il ne faut se décider à l'emploi de ce moyen, qu'après le plus sévère examen; car il produit précisément des toux sèches, des chaleurs et des resserremens de poitrine qui doivent le faire proscrire pour si peu qu'il existe d'irritation, ou que les malades soient irritables. Pour éviter des répétitions inutiles, nous dirons, avec M. le professeur Baumes, que le fer et ses diverses préparations sont contre-indiqués par l'état de la constitution, et les périodes de la maladie qui sont défavorables à l'emploi du mercure; et c'est ce qu'il ne faut pas perdre de vue, parce que les mauvais effets dus à la mauvaise administration d'un remède restreignent trop souvent l'usage avantageux qu'on pourrait en faire.

Quant au mode d'administration, je pense que de toutes les préparations de fer, la moins dangereuse et la plus généralement utile, est celle où ce métal se

ladie scrophuleuse, car l'expérience a prouvé qu'il n'est pas de moyens plus recommandables ; mais le sassafras mérite la préférence sur toutes les substances de la même classe.

1°. Comme il entre dans sa composition un principe astringent et une huile volatile, il est tout à la fois tonique et stimulant. C'est à cette double propriété qu'il doit la faculté d'exciter et de fortifier le tube digestif, de relever le ton général de la constitution, de rétablir les sécrétions, et notamment celle des reins et de la peau.

2°. C'est encore ce qui le rend si précieux dans une foule de cas où la faiblesse des organes digestifs est si grande, que les toniques ordinaires ne produiraient aucun effet. On peut dire alors qu'il attaque le vice scrophuleux jusque dans ses bases, puisqu'il prévient l'altération de la lymphe, en assurant de bonnes digestions.

3°. En ranimant les forces vitales, il tire l'économie de l'état de stupeur où elle était plongée ; il condense la fibre dont le relâchement forme un des principes essentiels de la diathèse scrophuleuse ; il active la circulation, aug-

---

trouve le plus divisé ; telles sont les eaux minérales ferrugineuses dont nous parlerons bientôt.

(*Note du traducteur.*)

mente la chaleur animale; en un mot, il excite tous les organes, et particulièrement le système lymphatique et les glandes. Sous tous ces rapports, je considère le sassafras comme un des moyens fondamentaux du traitement du vice scrophuleux, pourvu toutefois que l'usage en soit soutenu. Ce que je dis de ce médicament est le résultat d'une expérience de douze ans; mais je préviens que je l'ai fréquemment employé pendant une année entière. C'est ainsi qu'avec ce seul moyen et le secours d'un bon régime, je suis parvenu à guérir complétement la maladie scrophuleuse.

4°. Non-seulement le sassafras détruit jusqu'à la disposition à cette maladie, mais il dissipe en même temps une foule de symptômes rebelles qu'elle produit. Il n'est pas de meilleur moyen, toutes les fois qu'il faut susciter un mouvement fébrile, pour imprimer une secousse aux organes, et pour activer la circulation des fluides. Mais il paraît plus spécialement indiqué dans les affections cutanées, les indurations glanduleuses, et pour détruire la disposition scrophuleuse. Je dois dire aussi que l'infusion de cette même substance, secondée de temps en temps par quelques purgatifs, m'a suffi souvent pour guérir la teigne.

5°. A l'aide de la fièvre artificielle qu'il fait naître, le sassafras a l'avantage de transporter le siége de la maladie scrophuleuse de l'intérieur à l'extérieur du corps, où elle va produire des éruptions, des abcès, des engorgemens, etc., symptômes qui sont toujours plus faciles à guérir que ceux qui se développent à l'intérieur.

6°. C'est encore un très-bon moyen pour réparer l'état de faiblesse introduit dans la constitution par les mercuriaux, l'antimoine, les narcotiques, la baryte, etc. Aussi suis-je dans l'habitude d'accompagner l'usage de ces derniers moyens d'une infusion de sassafras, et je déclare que je n'ai qu'à m'en louer.

7°. Mais cette substance est nuisible chez tous les individus secs et irritables, lorsque le système sanguin est excité, qu'il y a menace d'inflammation, et dans les cas de fièvre lente, ou d'un état colliquatif.

La meilleure manière d'administrer le sassafras est, à mon avis, de le faire infuser à chaud et de le faire prendre à froid. L'ébullition a l'inconvénient de le priver de ses principes aromatiques auxquels il doit la plus grande partie de ses propriétés. Je le prescris ordinairement de la manière suivante : bois de sassafras, quatre onces; racines de réglisse

et de grance, ana, demi-once. Prenez une once de ces substances réunies et coupées par morceaux, et faites infuser dans une livre d'eau chaude : le malade en boira la moitié le matin et l'autre le soir. Cette infusion n'a rien de désagréable, et les enfans la prennent volontiers dans du lait avec un peu de sucre.

Dans les cas rebelles, je joins à cette infusion la ciguë à la dose de deux ou trois gros : l'effet de ce mélange est d'augmenter l'activité du sassafras, et de dépouiller la ciguë de ce qu'elle peut avoir de dangereux.

J'ai employé quelquefois avec avantage l'huile essentielle de sassafras (recommandée par M. Thilenius), en la mêlant avec une poudre anti-scrophuleuse, et notamment avec l'éponge brûlée et la ciguë; mais elle est tellement irritante qu'il ne serait pas sans danger de la donner aux enfans au-dessus d'une goutte par jour. (1)

---

(1) Toutes les substances aromatiques sont plus ou moins stimulantes. Les toniques et les stimulans ne sont pas la même chose. Doux et paisibles dans leur action, les premiers produisent leurs effets d'une manière obscure et cachée. Ce n'est qu'après en avoir continué l'usage pendant un temps plus ou moins long, qu'ils

XI. *Narcotiques.*

L'opium, la jusquiame, la cigüe, la belladone, la douce-amère, et tous les moyens qui

---

manifestent leur puissance : ils augmentent la tonicité des organes, et fortifient leur complexion sans les forcer à se livrer à des mouvemens violens ; leur impression est lente, modérée, mais elle est durable. Au lieu que les excitans accélèrent tous les mouvemens, précipitent toutes les fonctions, et usent les forces plutôt qu'ils ne les réparent : leur impression est vive, prompte, mais elle s'évanouit avec la même rapidité.

De cette différence dans leur manière d'agir, dérive la variété de leurs applications pratiques. Nous nous sommes suffisamment expliqués sur les indications des toniques ; il nous reste à parler de celles des excitans, et notamment du sassafras qui ne possède cette propriété qu'à un assez faible degré. Si les toniques sont contre-indiqués toutes les fois qu'il existe un foyer d'irritation, à plus forte raison faut-il proscrire alors les stimulans ; mais la même raison qui les fait rejeter dans ces cas, doit les faire rechercher dans les circonstances opposées. Ainsi, supposez un scrophuleux d'une sensibilité obtuse, et dont toutes les fonctions s'exécutent avec lenteur, il n'y a que les excitans qui soient capables de mordre sur ses organes, et de produire une impression assez pénétrante pour le tirer de cet état d'engourdissement. Les toniques ne feraient que glisser sur une constitution aussi froide.

Les indications générales une fois établies, il s'agit de

composent la classe des narcotiques, sont fort employés par les médecins modernes. Doués de la propriété d'assoupir la sensibilité et l'irritabilité, ils ôtent à nos organes la faculté de réagir, et maîtrisent, en quelque sorte, à leur gré, la force médicatrice de la nature. Mais, maniés par des mains habiles, ils ont produit des effets si extraordinaires, ils ont contribué à la gué-

---

faire choix d'un moyen curatif. M. Hufeland témoigne, comme on vient de le voir, une préférence bien marquée pour le sassafras dans les cas qu'il a déterminés. A la propriété stimulante générale, ce médicament joint la faculté d'agir spécialement sur le système dermoïde, ce qui le rend infiniment précieux dans les ulcères chroniques, les endurcissemens du tissu cellulaire, les transpirations ralenties, et dans toutes les affections atoniques situées à l'extérieur du corps. M. Prunelle m'a dit l'avoir employé deux fois avec le plus grand succès dans un endurcissement du tissu cellulaire qui tenait beaucoup de l'éléphantiasis. Enfin, le sassafras a la réputation de prévenir les métastases, et de rappeler la maladie dans son siége primitif lorsqu'elle l'a abandonné; ce qu'il faut sans doute rapporter à la révulsion qu'il opère sur la peau. Non-seulement l'infusion de sassafras est préférable à la décoction, mais encore cette infusion doit se faire à vaisseaux clos pour prévenir l'évaporation de l'huile essentielle qu'il contient, et à laquelle il doit très-probablement la plus grande partie de ses propriétés.

(*Note du traducteur.*)

rison de tant de maladies réputées incurables, qu'on en fait chaque jour un plus grand usage. Il n'y a pas jusqu'à la maladie scrophuleuse où ils n'aient été employés avec beaucoup d'avantage. Quant à moi, je suis bien convaincu qu'il est des cas où ils sont absolument nécessaires, quoique je ne fasse pas difficulté d'avouer qu'on en abuse un peu. Cela tient à la manière générale dont on envisage aujourd'hui la pathologie. On ne peut nier, en effet, que les esprits n'aient une tendance manifeste à voir partout des affections nerveuses, lesquelles sont à la vérité fort communes de nos jours. En conséquence, on prodigue les narcotiques comme si leur abus ne pouvait être suivi d'aucun danger. Fondé sur leur manière d'agir et sur la nature du vice scrophuleux, je vais tâcher de déterminer leurs avantages et leurs inconvéniens.

1°. Leur effet immédiat et essentiel est de diminuer la sensibilité, et même un peu l'irritabilité. Or, l'essence du vice scrophuleux consiste, comme nous l'avons dit, dans un état simultané d'irritation et de faiblesse du système lymphatique. Ainsi, les narcotiques peuvent bien convenir sous le premier rapport, mais ils ne conviennent pas sous le second; et comme en général l'irritation dépend ici de la

faiblesse, il s'ensuit que ces moyens ne peuvent produire qu'un soulagement momentané, même dans les cas les plus heureux. Il n'y a que les toniques, je le redis encore, qui puissent opérer une guérison solide et durable.

Mais lorsque l'irritation est primitive, ou du moins lorsqu'elle n'est pas la suite de la faiblesse, tout moyen qui diminue la sensibilité peut être utile. A ce titre, les narcotiques méritent une place distinguée dans le traitement de ce genre d'irritation. Ainsi, l'on conçoit qu'ils peuvent être indiqués dans les scrophules fausses, c'est-à-dire dans les tumeurs glanduleuses qui sont l'effet du vice vénérien, de la rougeole ou d'une métastase quelconque, en un mot toutes les fois que la faiblesse ne forme pas le principe de la maladie. Je me doute fort que c'est pour n'avoir pas assez bien distingué ces cas les uns des autres, qu'on a tant vanté l'opium dans la diathèse scrophuleuse.

2°. Soit qu'on donne les narcotiques à trop haute dose, soit qu'on néglige de les combiner avec les toniques, on court risque de relâcher le ton général de la constitution, et de favoriser d'autant la disposition aux scrophules. (1)

---

(1) Leake pense que l'abus des narcotiques peut favo-

3°. La plupart de ces moyens, et principalement l'opium, affaiblissent les forces digestives, qu'il est d'autant plus important de maintenir en bon état, que c'est une des sources principales de la maladie dont il s'agit.

4°. Mais, quoique les narcotiques ne puissent être considérés comme des moyens curatifs de la diathèse scrophuleuse, ils y sont quelquefois fort utiles pour combattre les accidens qui peuvent la compliquer. J'entends parler ici des accidens nerveux, car, quelle que soit l'utilité des narcotiques, quelque variés que paraissent les effets qu'ils produisent, ces effets dérivent tous de leur propriété antispasmodique. Ainsi, c'est en détruisant les spasmes qu'ils favorisent la résolution des engorgemens. Je recommande spécialement à cet effet l'usage extérieur de ces moyens. Je connais des cas où l'opium en topique, la ciguë, l'extrait de belladone, etc., ont fondu les engorgemens les plus durs : preuve incontestable que ces engorgemens avaient une origine nerveuse.

C'est en détruisant les spasmes qu'ils amé-

---

riser la maladie scrophuleuse et le rachitisme ; telle est aussi mon opinion. *Practical essays on the diseases of the viscera.*

(*Note de l'auteur.*)

liorent la suppuration des ulcères, qu'ils rétablissent l'équilibre entre les sécrétions, qu'ils facilitent la résorption des épanchemens, etc. D'où il suit que toutes les fois qu'il n'y a pas une affection spasmodique à combattre, les narcotiques sont plus nuisibles qu'utiles.

Enfin, la propriété dont jouissent les narcotiques de diminuer la susceptibilité naturelle, les rend infiniment précieux pour tous les organes où cette susceptibilité se trouve exaltée; tels sont les yeux, le poumon, etc. Et en effet, comme dans ces organes l'irritation passe facilement à la désorganisation, c'est beaucoup de diminuer leur disposition à l'irritation, lorsqu'on ne peut pas détruire la cause même qui la produit. De là vient leur utilité dans la phthisie scrophuleuse.

Il suit de ce que nous venons de dire, que les narcotiques sont incapables d'opérer la guérison de la diathèse scrophuleuse, mais qu'ils peuvent contribuer à sa guérison :

a. En réprimant l'action vicieuse du système lymphatique.

b. En diminuant la disposition naturelle de ce système à l'irritation.

c. En enlevant aux toniques ce qu'ils ont de trop irritant.

Mais toutes les fois qu'on juge à propos

d'administrer ces moyens, il faut les combiner avec les toniques pour prévenir les suites fâcheuses qu'ils pourraient amener; il faut s'attacher surtout à prévenir la faiblesse des organes digestifs, et je crois que, sous ce rapport, l'usage extérieur des narcotiques a de grands avantages sur l'usage intérieur.

1°. *Ciguë.*

La ciguë est un de ces moyens qui ont été trop vantés par les uns, trop décrédités par les autres. Cela tient, selon moi, aux variétés qu'elle éprouve, suivant le pays où on la cueille. J'ai eu occasion de me convaincre que celle qui vient dans les vallées et dans les pays humides, est beaucoup plus efficace que celle qui croît sur les montagnes. Je ferai, au sujet de la ciguë, une remarque qui peut s'appliquer à bien d'autres plantes; c'est que, dans les premières années de leur introduction dans la matière médicale, elles sont très-énergiques, puis elles perdent insensiblement cette énergie, et passent de mode. D'où vient cette différence? c'est que, dans le principe, le pharmacien fait venir ces plantes du pays où elles croissent naturellement; tandis qu'à mesure que l'usage s'en répand, il les cultive dans son jardin, et les prive par là de la plus grande partie

de leurs vertus originelles. Il faut donc cueillir dans leur patrie les plantes qui doivent leurs propriétés à quelque principe plus ou moins subtil. Qu'on pense ce que deviendraient la valériane et l'arnica si chacun les cultivait autour de soi. Il en est de même de la ciguë. — Une autre cause de l'inefficacité de ces mêmes plantes dépend de la manière de les traiter par le feu ; en effet, si on les soumet à une trop forte chaleur, le principe narcotique disparaît, et la plante perd toute sa force.

L'expérience m'a appris que la ciguë mérite d'occuper une place parmi les narcotiques qu'on peut faire servir à la curation du vice scrophuleux. Elle agit spécialement sur les nerfs comme l'opium, la belladone, etc. : aussi est-elle nuisible aux enfans ; elle affaiblit un peu les voies digestives et le ton général de la constitution ; elle n'irrite pas ; au contraire, elle diminue l'irritation. Elle est donc parfaitement indiquée dans les inflammations scrophuleuses, dans les lésions des organes très-irritables, comme sont, par exemple, les poumons, existât-il même un peu de fièvre, ou la phthisie. Enfin, la ciguë n'est pas moins utile dans le traitement des symptômes, tels que les engorgemens glanduleux, les ulcères, les éruptions de la peau, le carreau, etc., que

dans le traitement de la maladie qui les produit.

Je donne volontiers le suc de cette plante, depuis dix jusqu'à soixante gouttes, avec les sucs d'autres végétaux. Je la donne aussi en poudre, ou en infusion (après avoir été préalablement séchée avec soin), seule ou associée au sassafras, comme je l'ai dit en parlant de ce dernier moyen.

Enfin, l'extrait de ciguë associé avec l'antimoine, le mercure, la baryte, le quinquina, etc., forme une préparation très-énergique; mais il faut qu'il sente très-fortement l'odeur d'urine de souris qui lui est naturelle.

L'usage extérieur de la ciguë dans les inflammations, les ulcères, les engorgemens, etc., soit en décoction, soit la dissolution de l'extrait dans un liquide approprié, est également très-efficace. Nous parlerons plus bas des bains de ciguë.

Je vais rapporter quelques faits en confirmation des propriétés que j'accorde à cette plante. Sur trois malades, dont deux affectés de croûtes scrophuleuses à la tête, et l'autre, de la teigne, je les ai guéris tous les trois en leur faisant prendre matin et soir la poudre de ciguë avec une infusion de sassafras, et de temps en temps quelques purgatifs mercuriels; je faisais faire en même temps des fomentations sur la tête de

l'un avec des compresses trempées dans une décoction de ciguë renfermée dans un nouet; et sur celles des deux autres, avec une dissolution aqueuse de l'extrait de la même plante.

Un enfant de huit ans, ayant les glandes du cou engorgées, asthmatique, et tourmenté d'une toux scrophuleuse sèche, prit une poudre composée de ciguë, de magnésie blanche et de soufre doré d'antimoine, avec une infusion de douce-amère, de sassafras et de racine de réglisse; il continua ce traitement pendant six semaines, et fut entièrement guéri.

Un autre enfant âgé de dix ans, outre qu'il portait des glandes engorgées, avait une tuméfaction considérable du nez depuis un mois. Il fit usage de la poudre de ciguë dont nous venons de parler; il la prit encore en guise de tabac avec un peu de sucre et de mercure doux, et guérit.

Une femme scrophuleuse fut prise, peu de temps après ses couches, d'une toux violente et continue, sèche dans le principe, humide dans la suite, accompagnée de quelques points pleurétiques passagers, de fièvre le soir, et de tous les symptômes de la phthisie scrophuleuse. Après avoir inutilement essayé de plusieurs médicamens, je lui fis prendre des pilules de poudre et d'extrait de ciguë; dans le principe,

la malade en prit dix grains par jour, mais insensiblement j'en portai la dose jusqu'à demi-gros ; je prescrivis une décoction de tussilage, de douce-amère, et de marrube blanc dans du petit-lait, et je fis appliquer un exutoire sur chaque bras ; tel fut l'effet de ce traitement que tous les symptômes, même ceux de la phthisie commençante, avaient disparu au bout d'un mois et demi.

Une autre personne du sexe, affectée de cachexie scrophuleuse, éprouvait depuis deux ans une perte blanche, et une suppression complète des menstrues ; elle avait en outre un ulcère scrophuleux sur un pied. Je lui fis prendre la poudre de Plummer avec la ciguë, et l'ulcère fut recouvert avec l'extrait de cette même plante. Ce traitement a si bien opéré que l'ulcère est entièrement guéri, quoique les menstrues n'aient pas encore reparu.

2°. *Opium.*

Partout ailleurs, l'opium est sans contredit le premier des narcotiques ; mais il en est d'autres qui lui sont préférables dans la diathèse scrophuleuse : en effet, il possède quelques propriétés qui le rendent peu recommandable dans cette maladie.

1°. J'ai toujours observé qu'il affaiblit consi-

dérablement l'appareil digestif, et qu'il trouble ses fonctions ; ce qui peut-être est un léger inconvénient lorsqu'on le donne pour remplir une indication passagère ; mais il n'en est pas ainsi dans une affection où l'on doit en faire usage pendant long-temps, et qui compte une mauvaise digestion au nombre de ses causes essentielles.

Il est bien connu que l'opium supprime entièrement l'exhalation et la sécrétion du tube intestinal, et qu'il paralyse ses mouvemens péristaltiques ; c'est ce que prouvent la soif, la sécheresse de la gorge, et la constipation ; la chylification ne se fait pas, et cela même est une nouvelle cause du vice scrophuleux. Veut-on s'opposer à ces inconvéniens par des purgatifs, on affaiblit encore plus les malades.

3°. Rarement dans cette maladie les premières voies sont-elles bien libres : or, l'opium ne convient jamais lorsqu'elles ne le sont pas.

4°. Il dispose aux sueurs colliquatives, et par conséquent il augmenterait cette disposition si elle existait déjà.

5°. On ne saurait user de trop de précautions quand on donne l'opium aux enfans. J'ai observé plusieurs fois qu'une forte dose, ou l'usage soutenu de ce médicament, peuvent déterminer à cet âge un engourdissement de la sen-

sibilité qui s'étend facilement à toute l'économie ; d'autres fois il agit à la manière des poisons enivrans, et produit des congestions vers la tête, et même des apoplexies mortelles. Je connais un cas où douze gouttes de laudanum liquide, prises à la fois, ont suffi pour tuer un enfant : qu'on juge d'après cela s'il est prudent de donner l'opium comme poudre tempérante à l'exemple de quelques médecins.

Quoi qu'il en soit, je vais exposer, pour me résumer, le résultat de mon expérience sur l'emploi de ce médicament dans la diathèse scrophuleuse.

1°. Il est incapable d'opérer une guérison solide et durable du vice scrophuleux.

2°. Mais il est très-efficace dans les ulcères scrophuleux, ou autres qui s'accompagnent de douleur. J'ai guéri quelquefois les ulcères les plus rebelles avec la poudre de Dower, qui mérite dans ces cas la préférence sur toutes les autres préparations d'opium. Il semble aussi qu'il n'est pas de moyen qui lui soit comparable pour détruire les spasmes fixés à la peau, et pour rétablir l'exhalation.

3°. Il convient dans les engorgemens douloureux, dans les inflammations spasmodiques ; en un mot, toutes les fois qu'il y a dou-

leur, et, chose remarquable, il agit d'autant mieux que la sensibilité est plus exaltée.

4°. Il est souvent fort utile en topique pour dissiper les engorgemens scrophuleux, rebelles, dans les ophthalmies scrophuleuses, et dans d'autres inflammations, et d'autres ulcères.

3°. *Jusquiame.*

Excepté qu'elle est moins énergique, la jusquiame a les mêmes propriétés que l'opium, sans en avoir les inconvéniens. En effet, loin de resserrer le ventre, elle agit plutôt comme laxatif; elle n'est donc pas aussi formellement contre-indiquée par l'embarras des premières voies. Elle n'excite ni la soif, ni des congestions vers la tête; enfin, elle n'échauffe pas comme l'opium; de sorte qu'il n'y a aucun danger à la donner lors même qu'il existe un peu de fièvre. Je m'en sers beaucoup plus volontiers que de l'opium dans les maladies des enfans.

Je l'emploie dans le vice scrophuleux, comme anti-spasmodique, dans la vue de calmer une trop forte irritation, les spasmes, ou les convulsions qui en résultent quelquefois; comme résolutif, pour dissoudre les engorgemens glanduleux, et notamment les tubercules du poumon qui sont accompagnés de toux.

Enfin, la jusquiame produit de très-bons

effets dans les inflammations douloureuses et dans les ulcères qui sont placés sur des parties naturellement très-sensibles. Appliquée en fomentation sur les yeux avec les fleurs de mauve, et quelques gouttes d'extrait de saturne, elle est fort utile dans les ophthalmies scrophuleuses.

4°. *Belladone.*

Autre moyen héroïque, incapable, il est vrai, comme tous les médicamens de la même classe, de guérir radicalement le vice scrophuleux; mais très-efficace contre certains symptômes. La belladone est principalement recommandable dans les tumeurs glanduleuses qui menacent de dégénérer en squirrhe, dans les ulcères chroniques et calleux, et dans les spasmes convulsifs qui sont le produit d'une irritation scrophuleuse.

Toutefois cette plante ne serait peut-être pas sans danger, mais il est facile de corriger ce qu'elle peut avoir de nuisible, et de l'approprier à la constitution de l'enfance en préparant un oximel de belladone comme on prépare l'oximel scillitique.

Je citerai le fait suivant à l'appui de ce que je viens d'avancer.

Un enfant fut affecté, dans la première an-

née de sa vie, de croûtes au visage, et de glandes engorgées autour du cou qu'on combattit heureusement avec l'éthiops minéral (sulfure de mercure noir), et l'infusion de sassafras. L'année suivante, il devint rachitique, et guérit de ce nouveau symptôme avec la teinture de Darels et les bains toniques. Mais, quelque temps après, il se manifesta un phénomène bien singulier : lorsque cet enfant ouvrait la bouche pour parler ou pour pleurer, il ne pouvait plus la refermer. Cet état (espèce de catalepsie du poumon) se changea bientôt en épilepsie. Je fis un mélange de parties égales de la teinture de rhubarbe de Darels, et d'oximel de belladone. Le malade en prenait soixante gouttes, soir et matin, dans une infusion de racine de valériane et de feuilles vertes d'oranger. Ce traitement fut suivi du plus heureux succès.

5°. *Douce-amère.*

La douce-amère est un moyen précieux. Elle a la double propriété de favoriser la résolution des engorgemens, et d'exciter les sécrétions ; ses effets narcotiques sont assez légers, à moins qu'on ne la donne à très-haute dose. Elle a le grand avantage de ne pas troubler la digestion, et d'exciter l'appétit plutôt que de l'émousser.

Elle est recommandable, 1°. pour favoriser la cure radicale du vice scrophuleux; c'est un très-bon correctif du quinquina, du lichen d'Islande, et de tous les toniques.

2°. Dans les éruptions rebelles de la peau, et dans les ulcères scrophuleux. Mais pour connaître toute l'efficacité de cette plante, il faut en augmenter toujours la dose. Je commence ordinairement par une demi-once chaque jour en décoction, et j'augmente progressivement jusqu'à ce que le malade éprouve des vertiges. Je l'ai portée quelquefois jusqu'à deux et trois onces; c'est alors qu'on peut apprécier toute sa puissance.

3°. Dans la toux, l'asthme, l'engouement et la douleur du poumon, et même dans la phthisie commençante. J'estime particulièrement la douce-amère dans ces cas, parce qu'elle a l'inappréciable avantage d'enlever l'irritation et de faciliter l'expectoration, en fortifiant doucement les organes respiratoires. C'est ainsi que j'ai guéri plusieurs fois la phthisie scrophuleuse dans son premier degré, et les affections pituiteuses du poumon; dans ce dernier cas, j'associe le lichen d'Islande à la belladone avec le plus grand avantage. Dans une circonstance, j'ai été assez heureux pour faire cesser une toux sèche, d'origine scrophu-

leuse, et qui durait depuis plus d'un an, avec une simple décoction de douce-amère.

La meilleure manière d'administrer la douce-amère, est de la donner en décoction et en extrait. M. Althoff recommande spécialement les pilules composées avec l'extrait et l'antimoine cru (sulfure d'antimoine). (1)

---

(1) C'est ici qu'il faut ranger la nicotiane : une petite fille d'un an et demi, présentait tous les symptômes de la diathèse scrophuleuse : le ventre dur et gros, les excrémens décolorés, la tête grosse, le visage bouffi, le nez et la lèvre supérieure tuméfiés, la pupille dilatée, etc. Presque toujours tourmentée par la faim, la petite malade éprouvait un appétit particulier pour le tabac en poudre ; son médecin lui permit d'en prendre une petite cuillerée tous les jours ; elle en continua l'usage pendant deux ans, avala de temps en temps quelques doux purgatifs, et guérit parfaitement dans cet intervalle. Cette enfant a maintenant quatorze ans, et s'est toujours bien portée. *Fischer. diss. cit.* (*Note de l'auteur.*)

Il pourra paraître singulier que M. Hufeland, qui a rangé les narcotiques au nombre des causes capables de produire la diathèse scrophuleuse, place ces mêmes moyens parmi les agens thérapeutiques qu'on peut opposer à cette maladie. Il est très-vrai qu'ils n'en sont pas les moyens curatifs, l'auteur lui-même ne les donne que comme auxiliaires dans les circonstances qu'il détermine. Ces circonstances sont toutes étrangères à la nature de l'affection principale, mais elles l'accompagnent souvent. La première indication des narcotiques se déduit du siége

XII. *Digitale pourprée.*

Cette plante a quelque analogie de propriété avec les narcotiques ; mais elle agit plus puis-

---

que prend le vice scrophuleux. Ainsi, ces moyens peuvent être très-utiles lorsqu'il occupe un organe très-irritable, comme, par exemple, les yeux et le poumon. C'est, au reste, une pratique presque banale de faire entrer quelque substance stupéfiante dans les topiques qu'on applique sur les yeux. M. Orfila compose avec l'eau de roses, le sulfate de zinc et quelques gouttes de laudanum liquide, un collyre qui lui réussit presque constamment dans les ophthalmies chroniques. Qui ne connait encore l'utilité de la belladone, de la ciguë, etc. dans les toux opiniâtres et dans tous les cas d'irritation fixée sur les organes de la respiration? Mais, je le répète pour la sévérité du raisonnement, ce n'est pas en combattant directement le vice scrophuleux que les narcotiques se rendent utiles dans cette maladie, mais seulement en faisant cesser l'influence de certaines circonstances qui s'opposaient à sa guérison ; telle est, dans les cas dont nous venons de parler, l'irritabilité des parties affectées.

C'est à la présence du spasme et de la douleur qu'il faut attribuer l'utilité des narcotiques dans les inflammations et les engorgemens douloureux. J'éprouve, j'en conviens, quelque satisfaction à voir recommander par un homme tel que M. Hufeland, une pratique que j'ai conseillée moi-même dans un mémoire sur l'inflammation. (*Application de l'analyse à l'inflammation. Paris*, 1818). Tout en avouant que la douleur

samment sur le système lymphatique ; elle facilite la résorption, augmente la sécrétion des reins et quelquefois celle des glandes salivaires.

---

ne mérite le plus souvent aucune considération dans le traitement des phlegmasies, je disais pourtant qu'il est des cas que j'indiquais, où elle réclame un traitement particulier, indépendant de celui qui convient à l'affection avec laquelle elle se trouve. Ainsi, la plupart des praticiens regardent comme un point important de calmer les douleurs atroces du panaris, et prescrivent à cet effet de tremper le doigt dans une forte dissolution d'opium, appliquent des compresses imbibées de la même liqueur sur la partie enflammée, etc. ; ils ne balancent pas non plus à administrer la même substance dans quelques espèces de dysenteries, etc. Mais ces faits sont si connus que je ne m'appuyais, dans mon mémoire, que de l'exemple de Sarcone, qui, dans une épidémie de pleurésies, donna l'opium avec le plus grand succès. A l'exemple de cet auteur, je conseillais de faire toujours précéder les stupéfians de la saignée, des délayans et de tous les moyens indiqués par la phlogose, car je n'ignore pas que les narcotiques ne sont pas les moyens curatifs de l'irritation. C'était assez dire, ce me semble, de quelle réserve, de quels ménagemens il fallait user dans les cas rares où je crois qu'il faut recourir aux narcotiques dans le traitement des phlegmasies. Cependant je n'ai pu trouver grâces auprès de quelques censeurs sévères ; ils ont condamné l'usage de ces moyens dans tous les cas, sans se donner la peine de discuter

Sous ce rapport, la digitale pourprée doit être comptée au nombre des moyens anti-scrophuleux les plus héroïques.

1°. Elle contribue à la guérison radicale du vice scrophuleux, en favorisant la résorption. Cependant, l'usage trop soutenu de cette plante ne serait peut-être pas sans inconvénient.

2°. Elle fond les engorgemens glanduleux,

---

les exceptions que j'avais signalées; de sorte que la question en est toujours au même point, mais j'ai pour moi l'autorité de M. Hufeland.

Parmi les narcotiques qui peuvent concourir à la guérison des scrophules, on a recommandé d'une manière spéciale, l'usage de la ciguë (*Conium maculatum*, L. *Cicuta major*, Lamarck). Mais il est à remarquer que cette plante est principalement efficace contre les affections nerveuses, et contre les engorgemens douloureux, ou contre ceux qui occupent des organes très-sensibles, tels que les testicules, les mamelles, etc. C'est même à la propriété dont jouit la ciguë, de faire taire la douleur et de détruire les spasmes, que plusieurs auteurs attribuent son efficacité contre la maladie dont nous parlons. Tels sont entre autres MM. Menuret et Hanin. « Indépendamment, dit ce dernier, de ses propriétés sédatives et narcotiques, la ciguë a aussi une action médicatrice très-marquée sur d'autres systèmes, et particulièrement sur le système lymphatique; mais on soupçonne que cette vertu n'est autre chose qu'un attribut de la vertu narcotique de ce végétal. » (*Cours de matière médicale*. II, 650). (*Note du traducteur.*)

surtout quand on l'unit aux mercuriaux.

3°. Elle dissipe les épanchemens lymphatiques et les hydropisies scrophuleuses.

4°. C'est un excellent moyen dans l'asthme et dans la toux scrophuleuse; en excitant les reins il débarrasse d'autant les poumons.

5°. On l'emploie avec avantage à l'extérieur sur les indurations glanduleuses, soit le suc, soit en fomentations, soit en onguent.

On a beaucoup déprécié la digitale pourprée, depuis les déclamations de Letsom contre cette plante. Mais de tous les inconvéniens qu'on lui a reprochés, il n'en est qu'un seul qui me paraisse fondé. Cette plante, en effet, engourdit la sensibilité, et trouble la vue. Encore ces effets sont-ils ordinairement passagers; cependant, je les ai vus durer plusieurs semaines dans une circonstance où le malade avait fait un long usage de cette substance.

Au reste, il suffit, pour éviter ces inconvéniens, de ne pas administrer la digitale à trop haute dose; ce qui d'ailleurs est inutile, l'observation m'ayant appris que lorsqu'elle n'agit pas à petite dose (deux grains pour un adulte), elle n'agit pas mieux en plus grande quantité; on parvient au même but en en suspendant l'usage tous les quinze jours, ou bien en la combinant avec les anti-spasmodiques et

les nervins, tels que le valériane, l'opium, le sel volatil de corne de cerf (sous-carbonate d'ammoniaque), le castoréum, et de fréquentes lotions sur les yeux avec du vin. Que si malgré ces précautions, les inconvéniens que nous avons reconnus à la digitale se manifestent, il n'est pas de meilleurs moyens à leur opposer que les vésicatoires, les sels volatils et les opiacés. Avec ces précautions, j'ai donné la digitale aux enfans avec le plus grand succès, depuis un huitième jusqu'à un quart de grain, le plus souvent en poudre avec l'éthiops minéral, ou le soufre doré d'antimoine.

Je dois répéter ici ce que j'ai dit de la ciguë, c'est que depuis que les pharmaciens cultivent la digitale dans leurs jardins, cette plante a beaucoup perdu de son énergie. Si l'on veut en retirer tous les effets qu'on a droit d'en attendre, il faut la cueillir sur les montagnes où elle croît naturellement.

Un enfant de trois ans était scrophuleux au plus haut degré, et commençait à devenir rachitique : ventre enflé, engorgemens glanduleux au cou, au sternum, aux côtes, aux bras, aux mains, aux jambes et aux pieds. La plupart étaient aussi gros qu'une petite pomme. On avait cherché à les faire résoudre; mais ils

rendaient déjà un pus aqueux et de mauvaise qualité, et cependant leur volume restait toujours le même. Tel était l'état de ce malade lorsque je me décidai à lui administrer la digitale pourprée. Je prescrivis matin et soir un quart de grain de digitale en poudre, trois grains d'éthiops minéral (sulfure de mercure noir), cinq grains de résine de gayac, et un peu de sucre; pour boisson, une infusion de sassafras et de douce-amère; tous les deux jours, un bain tiède dans lequel on faisait dissoudre du savon, et où l'on versait une décoction d'orge et de calamus aromaticus. Ce traitement réussit à souhait. Je revis l'enfant au bout de six semaines : il avait le teint frais, le ventre souple; les engorgemens glanduleux avaient en partie disparu, le volume des autres était considérablement diminué. Enfin, il commençait à marcher, ce qu'il n'avait pu faire jusqu'ici. J'ordonnai les sucs d'herbes et les amers pendant quelques semaines, des bains de quinquina et de ciguë; ce qui compléta la cure.

Une dame de trente-quatre ans, qui avait été scrophuleuse dans sa jeunesse, portait depuis quelque temps, sur l'une des parties latérales du cou, des glandes qui grossissaient chaque jour davantage; elles étaient parvenues

au point de gêner la respiration. Je lui donnai sans succès l'éponge brûlée qui me réussit ordinairement dans ces cas. Les mercuriaux, le muriate de baryte, divers onguens et divers emplâtres ne produisirent aucun effet avantageux; au contraire, les glandes devenaient toujours plus dures et moins mobiles. Je prescrivis une poudre composée de digitale, deux grains; éthiops antimonial (sulfure de mercure antimonié), follicules de séné, sucre blanc, douze grains de chaque; pour une dose qu'on répétait soir et matin; frictions sur les glandes avec un onguent dans lequel entrait la digitale; vésicatoires aux bras. Après huit jours de ce traitement, le volume des glandes commençait déjà à diminuer, et cinq semaines après la malade était guérie.

Une femme âgée de soixante-quatre ans, d'une constitution scrophuleuse, portait un ulcère sur un pied; l'un et l'autre étaient enflés depuis long-temps; mais ce qu'il y avait de plus digne de remarque dans catte maladie, c'est que la peau de tout le corps était dure comme du cuir (symptôme remarquable de la maladie scrophuleuse). Cette femme avait pris pendant quelque temps de la scille sans un grand avantage. Je lui prescrivis matin et soir deux grains de digitale dans une tisane

appropriée. Cette prescription produisit une abondante sécrétion d'urines, et dès ce moment la peau devint souple, la tuméfaction des pieds s'affaissa, et l'ulcère se cicatrisa dans l'espace de trois semaines. (1)

---

(1) Darwins, Baker, Fowler, Drake, ont préconisé l'emploi de la digitale pourprée contre la phthisie pulmonaire, et l'enthousiaste Beddoes la regardait comme un spécifique de cette maladie non moins infaillible que le quinquina dans le traitement des fièvres intermitentes, ou le mercure dans celui de la syphilis.

Les nombreuses analogies qui rapprochent la phthisie des scrophules inspirèrent à quelques médecins l'idée de leur appliquer le même traitement; il en est résulté que la digitale dont on ne fait plus aucun cas dans la première de ces maladies, figure encore parmi les moyens les plus efficaces contre la seconde. Quoique l'observation clinique ait seule le droit de prononcer sur les vertus d'un médicament, cependant je crois devoir faire observer que celui dont il s'agit exerce une action bien marquée sur le système lymphatique, ainsi que le prouve son efficacité contre les hydropisies et les infiltrations séreuses.

Haller, cité par Murray, rapporte un cas presque désespéré de scrophules, dans lequel la digitale pourprée produisit les plus heureux effets. Stromayer, au rapport de Schiemann, a guéri plusieurs scrophuleux dans l'hôpital de Gottingue, avec cette même plante prise intérieurement; et Quarin, qu'on ne saurait trop citer en médecine pratique, vante aussi ses vertus.

XIII. *Assa-fœtida.*

Si l'assa-fœtida ne peut être mis au nombre des moyens curatifs du vice scrophuleux, il n'en est pas moins fort utile pour résoudre les glandes engorgées, dans les affections scrophuleuses des os, le spina-ventosa, la carie, et dans les affections nerveuses, consécutives de la diathèse scrophuleuse.

« Nous eûmes l'an passé, dit-il, dans l'hôpital plusieurs malades affectés de tumeurs scrophuleuses, qui prirent sans succès l'antimoine, le soufre, l'éthiops minéral, les amers, la décoction de salsepareille, les savonneux, les gommes fétides, le quinquina, les mercuriaux, etc. ; mais l'application du suc de digitale récemment exprimé, et l'usage intérieur de l'extrait de cette plante leur furent en général très-avantageux. Nous commençâmes par un grain de cet extrait, et nous en portâmes la dose, par la suite, jusqu'à cinq ou six grains, et même jusqu'à dix et douze pour quelques malades. » Il fait observer que plusieurs d'entre eux éprouvèrent une espèce de chatouillement dans les parties affectées ; d'autres y ressentirent de la douleur. Il s'en trouva même qui, bien que la digitale leur fût administrée à très-faible dose, se plaignirent de douleurs de tête, de trouble dans la vue, de vertiges ; leur tête paraissait gonfler ; la dose en fut diminuée, et ces malades la supportèrent ensuite sans la moindre incommodité, jusqu'à leur entier rétablissement.

(*Note du traducteur.*)

Dans tous ces cas, l'assa-fœtida est précieux en ce qu'il a l'avantage de ne pas affaiblir les forces digestives, ni le ton général de la constitution ; mais il faut s'en abstenir lorsqu'il existe un état fébrile prononcé.

Une petite fille de douze ans, à la suite d'une éruption croûteuse à la tête qui disparut d'elle-même, fut affectée de spasmes dans tous les membres, compliqués d'une paralysie périodique des mains, en sorte qu'elle ne pouvait rien saisir sans le laisser tomber. Elle s'éveillait tous les matins avec une douleur de tête violente, et les narines étaient toujours sèches. Je lui fis prendre, trois fois par jour, dix grains d'une masse pilulaire, composée de parties égales d'assa-fœtida, de résine de gayac, et d'extrait de valériane; une tisane de sassafras, et tous les huit jours un léger purgatif. La guérison fut complète au bout de trois semaines.

XIV. *Éponge brûlée.*

L'éponge brûlée est peut-être le plus puissant de tous les moyens pour fondre les engorgemens glanduleux du cou. Il semble qu'elle exerce une action spéciale sur le système lymphatique, ce qu'il faut sans doute attribuer aux principes alcalins et empyreumatiques qui en-

trent dans sa composition, puisque les autres subtances animales également calcinées, telles que la semelle de soulier et les étoffes de laine, possèdent des propriétés analogues.

L'éponge est principalement utile dans les engorgemens glandulaires, et notamment dans le goître, dans les affections pituiteuses, lorsque la sécrétion des urines languit, et dans les hydropisies qui dépendent du vice scrophuleux, ainsi que je le prouverai bientôt.

Mais je dois faire observer que l'administration de cette substance n'est pas sans danger chez les personnes dont les poumons sont très-faibles et très-irritables. J'ai eu occasion de me convaincre plusieurs fois qu'elle les irrite au point d'occasionner la toux, un crachement de sang; quelquefois même elle va jusqu'à déterminer la fièvre hectique. Si donc il existait des tubercules dans le poumon, il ne serait pas impossible que l'éponge brûlée les fît passer à l'état d'inflammation et de fonte, ou de suppuration.

C'est ce qui m'engage à recommander la lessive d'éponge de préférence à la poudre. Je connais peu de préparations de cette substance plus énergiques que celle-ci : prenez éponge coupée et grillée, mais non charbonnée, une once. Faites bouillir dans une livre d'eau,

et laissez infuser pendant douze heures; passez et ajoutez à la colature quelques gouttes d'une eau aromatique; à prendre par cuillerées toutes les trois heures, dans les cas de faiblesse extrême, compliquée d'une vive irritation; j'ai fait usage plusieurs fois, avec un grand succès, de cette préparation à laquelle j'ajoutais l'extrait de quassia et de myrrhe, ainsi que le laudanum liquide ou l'extrait de jusquiame. Secondée par les toniques, l'éponge n'est pas seulement palliative, elle est curative de la diathèse scrophuleuse.

Une fille de vingt ans, d'une constitution scrophuleuse, ayant un grand nombre de glandes du cou engorgées, éprouvait depuis quelques mois de l'oppression de poitrine, un enrouement, de la céphalalgie; les règles étaient rares. Je lui fis prendre la lessive d'éponge indiquée avec le vin antimonial d'Huxham et l'extrait de jusquiame; pour boisson ordinaire, une infusion de douce-amère; un emplâtre de poix de Bourgogne entre les épaules. Après vingt-quatre jours de ce traitement, les glandes étaient fondues en grande partie, la respiration était libre; un mois après, la guérison était complète.

Un jeune homme de dix-huit ans était tourmenté, depuis plus d'un an, d'une oppression

de poitrine considérable. Il avait en outre les glandes du cou engorgées, et une toux pituiteuse très-fréquente. L'antimoine, la gomme ammoniaque, le savon, la douce-amère, l'arnica, l'éthiops antimonial, le gayac et la ciguë, furent employés sans succès. Enfin, on fit prendre au malade, deux fois par jour, une poudre composée d'éponge brûlée, un demi-gros; yeux d'écrevisses, ciguë, ana, douze grains; et de deux jours l'un, les pilules de Janin (1). Ce

(1) *Pilules de Janin :* « Prenez de séné mondé, une livre; de crême de tartre, deux onces; faites bouillir le tout dans quatre pintes d'eau, jusqu'à réduction de moitié; passez le liquide à travers un linge, avec forte expression; versez-le ensuite dans une casserole de fer, et faites-le bouillir sur un feu de charbon; ajoutez-y peu à peu les drogues suivantes, en poudre subtile, agaric, méchoucan, rhubarbe, scammonée d'alep, brionne, hermodattes, de chaque, six onces; turbith gommeux, gomme gutte, trochiques alhandal, mercure doux, tartre émétique, de chaque, deux onces; safran de mars apéritif, sel de nitre, de chaque, huit onces; jalap, aloès succotrin, de chaque, une livre; éthiops minéral fait par la trituration, quatre onces; agitez sans cesse ce mélange avec une spatule de fer, et prenez garde qu'il ne brûle dans le fonds; diminuez le feu à mesure que l'ensemble prendra plus de consistance; et dès que la masse sera assez ferme, formez-en des pilules de la grosseur d'un pois; saupoudrez-les

traitement produisit bientôt un mieux sensible; en moins d'un mois, l'oppression disparut entièrement, quoique les glandes du cou ne fussent pas encore complétement fondues.

Une femme de plus de trente ans, qui avait eu des engorgemens glanduleux et d'autres symptômes de la diathèse scrophuleuse, était affectée d'un catarrhe chronique, accompagné de toux et d'oppression de poitrine; elle avait aussi les yeux rouges. On employa tour à tour la douce-amère, le lichen d'Islande, l'antimoine, le quinquina, le quassia et les extraits amers; on ouvrit des exutoires, le tout sans succès. Peu à peu l'œdème s'empara des pieds, et le cours des urines se ralentit. Aux moyens que nous venons d'indiquer, on substitua le sénéga et la scille. Mais l'enflure des pieds augmentait toujours; enfin, l'œdématie devint géné-

---

avec le jalap, et faites-les sécher au soleil ou à l'étuve. La dose de ce purgatif, qui convient singulièrement dans les maladies des yeux causées par un vice scrophuleux, est de dix pilules pour les adultes, de sept pour les enfans au-dessous de huit ans, et d'une moindre dose pour ceux d'un âge au-dessous. On les donne de quatre en quatre jours, remplissant les jours libres par l'usage d'un opiat anti-scrophuleux, ou des pilules mercurielles. » (Baumes, *Traité du vice scrophuleux*, p. 329.)

(*Note du traducteur.*)

rale, et l'ascite se mit de la partie. L'asthme et la toux faisaient chaque jour de nouveaux progrès, et ne permettaient plus à la malade de se livrer au sommeil. La scille fut administrée sous toutes les formes, tantôt combinée avec les anti-spasmodiques, tantôt avec les toniques; point d'amendement. Alors considérant que le vice scrophuleux était le principe de tous les symptômes que nous venons de signaler, je prescrivis la lessive d'éponge à la dose d'une cuillerée à bouche toutes les trois heures, avec une dissolution de terre foliée de tartre (acétate de potasse) dans l'oximel scillitique; plus, une décoction de racine de saponaire et de bardane. Après quelques jours de ce traitement, les urines commencèrent à couler plus abondamment qu'à l'ordinaire, et devinrent claires et transparentes de brunes qu'elles étaient. Huit jours plus tard, le cours des urines était excessif et surpassait de beaucoup la quantité de boisson que la malade prenait; l'enflure du bas-ventre et des extrémités diminuait sensiblement. La toux était plus rare, l'oppression de poitrine moins considérable. La malade transpirait abondamment toutes les nuits. A huit jours de là, les pieds étaient réduits à leur volume naturel, et celui de l'abdomen avait diminué de moitié. Cependant il reparut un

peu plus d'oppression et beaucoup de faiblesse; ce qui me décida à ajouter une décoction de quinquina aux moyens indiqués. Dès lors tout alla de mieux en mieux, et quatorze jours après il ne restait aucune trace de l'hydropisie du bas-ventre; la malade avait recouvré ses forces. — Il est évident que, dans ce cas, la lessive d'éponge a mieux fait que les diurétiques les plus vantés. (1)

XV. *Alcalis.*

L'expérience a suffisamment prouvé l'utilité de ces moyens dans le traitement de la maladie scrophuleuse. Les alcalis fixes paraissent agir de plusieurs manières : ils incisent les mucosités des premières voies et des vaisseaux lymphatiques, excitent ces mêmes vaisseaux et les organes sécrétoires, neutralisent les acides qui se développent dans l'estomac et contribuent ainsi à détruire l'une des causes principales de la maladie scrophuleuse; enfin, ils paraissent

---

(1) Depuis cette époque, j'ai administré le même moyen, uni à l'opium, avec le plus grand succès dans deux hydropisies, dont l'une dépendait du vice scrophuleux, et l'autre avait succédé à la fièvre scarlatine.

(*Note de l'auteur.*)

exercer une action directe sur la lymphe elle-même, et la ramener à son état naturel, surtout lorsqu'elle s'en est écartée pour devenir acide.

Il suit de là que les alcalis sont bien indiqués dans la maladie scrophuleuse, lorsqu'il existe des acides dans les premières voies, lorsque la sécrétion des urines est empêchée, dans les obstructions des glandes, dans l'atrophie mésentérique, le rachitisme, et lorsque les forces vitales sont dans un état de langueur considérable; ils conviennent moins dans les inflammations et dans la disposition au scorbut, ou à la colliquation.

Les alcalis tirés du règne minéral ne sont pas moins utiles que ceux qui proviennent des végétaux; cependant il semble que les premiers exercent une moindre influence sur le tube digestif, et qu'ils soient moins débilitans.

La combinaison des alcalis avec les toniques et le quinquina, est très-utile en ce qu'elle diminue la propriété astringente de ces derniers. Il faut en dire autant de la dissolution de ces mêmes substances dans les liqueurs vineuses et spiritueuses.

Les alcalis volatils agissent de la même manière que les précédens, à cela près, qu'ils sont plus irritans; ils portent spécialement sur

les urines et sur la peau. Aussi faut-il les proscrire avec soin toutes les fois qu'il existe de la fièvre, ou que le corps est menacé d'une sorte de dissolution ; mais ils sont quelquefois très-efficaces dans les indurations froides, squirrheuses, ou cancéreuses. Il n'y a pas encore long-temps que j'ai vu un cancer scrophuleux d'un œil, contre lequel on employa d'abord, avec quelque avantage, le lézard ; mais comme on ne put se procurer une assez grande quantité de cette substance, on lui substitua le sel volatil de corne de cerf (sous-carbonate d'ammoniaque), dont on porta la dose jusqu'à un scrupule tous les jours, avec un gros d'extrait de ciguë. A l'extérieur, on employa une dissolution de deux grains d'arsenic blanc, et de deux onces d'extrait de ciguë, dans une once d'extrait de saturne (acétate de plomb liquide). La suppuration et l'étendue du cancer diminuèrent d'une manière sensible sous l'influence de ce traitement.

Nous reviendrons plus bas sur l'usage extérieur de ces moyens.

XVI. *Absorbans.*

Nul doute qu'ils ne puissent devenir fort avantageux en neutralisant les acides des premières voies. En effet, par cette seule propriété,

ils préviennent l'effet d'une des causes les plus puissantes du vice scrophuleux, et contribuent à la dépuration de la lymphe, s'il est vrai que nous devions considérer sa tendance à l'acidité comme un état contre nature. Ainsi, ces moyens conviennent dans l'atrophie mésentérique commençante, et dans les tumeurs lymphatiques.

La magnésie est incontestablement la plus légère et la plus facile à digérer des substances dont nous parlons; cependant la chaux, notamment celle qu'on retire des productions animales, telles que les coquillages, les yeux d'écrevisses, la coque d'œuf, où cette substance est combinée avec le gluten animal et l'acide phosphorique, a des avantages qu'on ne peut révoquer on doute.

La combinaison des absorbans avec les préparations métalliques, est aussi fort recommandable. Cependant il ne faut pas en abuser, sinon le sélénite (sulfate de chaux) qu'elles contiennent, pourrait occasionner de nouveaux engorgemens.

XVII. *Eau de chaux.*

L'efficacité de l'eau de chaux ne peut être un sujet de contestation; j'en ai fait un très-grand usage dans ma pratique, et si j'ignore

comment elle agit, du moins je puis parler avec connaissance de cause des effets sensibles qu'elle produit : or, l'expérience m'a prouvé que c'est un moyen héroïque dans les cas que je vais indiquer :

1°. Dans les maladies scrophuleuses des os, la carie, le spina ventosa, — combinée avec le calamus aromaticus et l'assa-fœtida.

2°. Dans les indurations glanduleuses rebelles pour en opérer la résolution.

3°. Dans les obstructions du mésentère, et les troubles des fonctions digestives qui dépendent de cette cause ; pour corriger les acides des premières voies, et pour assurer une bonne chilification ; dans la diarrhée et dans la plupart des écoulemens muqueux. La constipation même cède quelquefois à ce moyen, lorsqu'elle est la suite de l'obstruction des glandes, comme je l'ai vu sur un hypocondriaque.

4°. Dans les tubercules pulmonaires et même dans la phthisie commençante.

Qu'il me soit permis de rapporter deux observations pour motiver les éloges que je fais de l'eau de chaux.

Un jeune homme de seize ans, tailleur, d'une constitution scrophuleuse, et d'une structure phthisique, se plaignait d'une douleur con-

stante sous le sternum, et de plusieurs points douloureux dans la poitrine, qui paraissaient et disparaissaient tour à tour : respiration courte et difficile, surtout en montant un escalier; toux sèche qui s'augmentait par le mouvement, expectoration quelquefois sanguinolente, pouls petit sans être vif, rougeur circonscrite des joues, l'appétit bon, les digestions faciles. Ce jeune homme s'était affaibli de bonne heure par l'habitude de la masturbation. Tous ces symptômes annonçant clairement des turbercules scrophuleux dans les poumons, je prescrivis les sucs frais de pissenlit, de tussilage, de beccabunga et de cerfeuil dans le petit-lait; une dissolution d'extrait de chiendent et de pissenlit dans le vin antimonial; et je fis ouvrir un exutoire sur chaque bras. Quatorze jours après, il y avait un peu de mieux; l'expectoration commençait à devenir muqueuse; c'est alors que le malade commença l'usage d'une infusion de douce-amère et de lichen d'Islande, coupée avec le petit-lait; entretien des exutoires. Huit jours après, toux plus fréquente, pouls plus vite et plus dur; la douleur du sternum était plus intense; il y avait des sueurs pendant la nuit. Néanmoins je crus devoir insister sur le même traitement, auquel j'ajoutai seulement une poudre tempérante, compo-

ée de nitre, de magnésie, de sucre de lait, l'extrait de jusquiame, et d'un peu d'ipécacuanha. Ce traitement parut calmer un peu les spasmes; mais les douleurs augmentaient, le pouls était un peu dur quoique petit; je prescrivis une saignée du bras de cinq onces, et des délayans à l'intérieur pour m'opposer à l'inflammation qui s'emparait des tubercules pulmonaires. Le malade s'en trouva soulagé. A dater de cette époque, il prit alternativement, pendant environ un mois, des anti-spasmodiques rafraîchissans et des toniques; mais l'usage du petit-lait et des exutoires ne fut jamais interrompu. Cependant, la douleur du sternum se faisait toujours sentir, la respiration était grasse et très-difficile, la toux humide le matin et sèche le reste du jour, les éternumens fréquens, le pouls vif; sueurs presque continuelles, éruptions miliaires, hémorrhagies nasales de temps en temps. Comme il paraissait que la phthisie dépendait, dans ce cas, de la faiblesse du poumon et du vice scrophuleux, je prescrivis une infusion de demi-once de quinquina et d'autant de quassia dans deux livres d'eau de chaux, infusion dont le malade prenait de trois à quatre demi-tasses tous les jours. Ce traitement amena d'abord peu de changement; quelquefois même on eût dit que

les douleurs de la poitrine revenaient plus fréquemment. Mais au vingt-quatrième jour, la douleur du sternum avait cessé, la respiration était libre et se faisait sans bruit, la toux devint plus rare, l'expectoration moins abondante, plus de sueurs la nuit. On augmenta la dose des mêmes moyens, et deux nouveaux exutoires furent appliqués aux bras. Au bout de six semaines, tous les symptômes graves avaient disparu, et les forces étaient rétablies. — Toutefois ce malade éprouva une récidive six mois après, mais elle céda promptement à l'eau de chaux et au quassia.

Une femme âgée de trente ans, disposée à la maladie scrophuleuse, quoiqu'elle n'eût aucun des symptômes qui la caractérisent, et dont deux des frères étaient morts de phthisie, ressentait une douleur aiguë au côté droit de la poitrine : respiration difficile, particulièrement en montant un escalier, toux intense, expectoration fréquente, souvent moulée sur la forme des ramifications bronchiques, pouls fébrile tous les soirs. D'ailleurs, l'appétit était bon et les digestions se faisaient bien. Prenez : sel ammoniac (muriate d'ammoniaque), nitre (nitrate de potasse), de chaque, une once; soufre doré d'antimoine (oxide d'antimoine hydro-sulfuré orangé), six grains; extrait de

chiendent, trois gros; eau de fontaine, cinq onces; sirop commun, une once. La malade prenait deux cuillerées à bouche de cette potion quatre fois par jour, et plusieurs verres d'une tisane composée avec la douce-amère, le pissenlit, la bardane, la réglisse et les semences de fenouil. Je proposai deux cautères aux bras; mais la malade ne voulut pas s'y soumettre. Ce traitement la soulagea pourtant : la respiration devint un peu plus libre, mais l'expectoration continuait avec la même intensité, quelquefois même elle était un peu sanguinolente, et la fièvre revenait tous les soirs. Il est évident que la malade était menacée d'une phthisie tout à la fois scrophuleuse et catarrhale; en conséquence, je crus devoir ajouter le lichen d'Islande aux moyens dont nous venons de parler, et lui faire prendre tous les jours trois tasses d'eau de chaux, coupée avec un peu de lait. Ce traitement eut les effets les plus heureux; dans le cours de la quatrième semaine, la respiration devint naturelle, la douleur s'évanouit, la fièvre cessa; il restait seulement une légère expectoration qui disparut à son tour par l'addition d'une demi-once d'extrait de myrrhe à la potion indiquée. La guérison s'est maintenue.

XVII. *Savon.*

Le savon possède les mêmes propriétés que les alcalis, si ce n'est qu'il est moins irritant à cause de l'huile qui entre dans sa composition. Il ne faut donc pas l'effacer du catalogue des anti-scrophuleux comme le voudraient quelques auteurs. Non-seulement il est incisif et désobstruant, mais encore diurétique et purgatif; ce qui le rend très-précieux dans le traitement de la maladie qui nous occupe. Je l'ai guérie souvent chez les enfans, à la vérité dans sa première période, sans autre moyen que huit à dix grains de savon de Venise, répétés soir et matin, et secondés par un régime approprié.

Les bains et les onguens savonneux ont aussi leur utilité.

XIX. *Gaïac.*

Le gaïac est certainement un des moyens les plus irritans des organes sécrétoires et du système lymphatique. Il favorise presque toutes les sécrétions, les selles, les urines, la transpiration, etc.; il excite même le système sanguin: aussi ne saurait-il convenir aux sujets très-irritables, encore moins à ceux qui sont disposés aux inflammations. Il ne convient pas non

plus pour détruire entièrement la diathèse scrophuleuse ; mais il est d'autant mieux indiqué dans les cas de faiblesse et de relâchement, surtout lorsqu'il faut ranimer la circulation et les sécrétions, délivrer le corps des mucosités qu'il contient, provoquer des mouvemens critiques, résoudre des obstructions. Mais le gaïac n'est jamais plus efficace que dans les blennorrhagies scrophuleuses, dans les engorgemens indolens, et dans les affections cutanées de nature scrophuleuse. Ce moyen, combiné avec le soufre et l'antimoine, produit alors les plus heureux effets.

J'ordonne, dans ces vues, la résine de gaïac en poudre, à la dose de cinq à dix grains pour les enfans, et jusqu'à trente grains pour les adultes, trois ou quatre fois par jour, associée avec la magnésie, la racine de colombo et les semences de fenouil ; je la prescris aussi en pilules avec le savon de Venise, l'extrait de pissenlit et le soufre doré d'antimoine, ou dans une émulsion de gomme arabique, avec une décoction de douce-amère pour boisson.

A la suite d'une fièvre scarlatine, compliquée d'une angine assez intense, une femme âgée de cinquante ans, d'une constitution scrophuleuse, fut prise d'une inflammation superficielle, mais constante, de la partie postérieure des fosses

nasales ; en sorte que la malade éprouvait la sensation d'un bouchon situé derrière le voile du palais. Elle était délivrée de cette incommodité, s'il paraissait des rougeurs au visage, ou des engorgemens glandulaires au cou ; il en était de même lorsqu'il se faisait un écoulement abondant par le nez, qui était habituellement bouché. J'ordonnai des pilules avec la résine de gaïac, l'extrait de douce-amère et le soufre doré d'antimoine ; une décoction de douce-amère, de bois de gaïac et de salsepareille ; un gargarisme et des injections dans le nez avec une décoction de feuilles de ciguë ; enfin, je fis appliquer des vésicatoires derrière les oreilles, et la malade guérit parfaitement.

Un enfant de dix ans, scrophuleux, était affecté depuis long-temps d'un catarrhe nasal très-intense, accompagné d'un écoulement fétide, souvent mêlé de sang. A ces symptômes se joignit une ophthalmie. Je prescrivis à ce petit malade les mêmes pilules qu'au sujet de l'observation précédente, j'entretins la liberté du ventre avec le mercure doux, et je lui fis renifler souvent une décoction de myrrhe et de ciguë dans du lait. Je composai un onguent avec le précipité rouge (oxide rouge de mercure), pour les yeux, et mon malade fut guéri dans trois semaines.

XX. *Tussilage pas-d'âne.*

Quoi qu'en disent quelques médecins modernes, il s'en faut que le tussilage soit dépourvu de toute propriété. Toutefois cette opinion ne me surprend pas de la part de ceux qui veulent juger des vertus des médicamens sur leur saveur, leur odeur, ou sur l'espèce de réaction qu'ils provoquent dans l'économie. Je conviens que le tussilage ne possède aucun de ces caractères ; mais c'est, à mon avis, une mauvaise manière de raisonner ; et pour moi, je n'écoute que l'expérience quand il s'agit de prononcer sur les vertus des substances médicinales.

Or, l'expérience m'a appris que le tussilage produit de très-bons effets dans les obstructions des glandes, dans les éruptions cutanées, la teigne, et principalement dans la toux et les affections pulmonaires qui dépendent du vice scrophuleux.

Mais, comme il n'est point irritant, il convient particulièrement aux sujets doués d'une grande sensibilité, aux enfans délicats, dans les toux d'irritation, surtout chez ceux dont les poumons sont naturellement très-irritables.

Quant à la manière de l'administrer, on peut donner le suc frais de tussilage à la dose de

deux ou trois onces, plusieurs fois par jour; ou préparer une décoction avec une once de cette plante, pour consommer dans la journée. J'ai vu plusieurs fois des engorgemens scrophuleux opiniâtres, des éruptions cutanées, etc., disparaître en peu de temps sous l'influence de ce moyen administré comme nous venons de le dire.

Les fomentations de tussilage produisent aussi de très-bons effets dans les inflammations des yeux, les ulcères, la teigne. J'ai vu plusieurs fois les feuilles fraîches de cette plante, appliquées sur des éruptions croûteuses, provoquer la chute des croûtes et déterger la partie.

XXI. *Sucs d'herbes.*

Il existe une différence essentielle entre la décoction et les extraits des herbes fraîches; cette différence est assez analogue à celle qui distingue la viande crue de la viande cuite. Il est des principes subtils et volatils dans les plantes qu'elles ne conservent que dans leur état de fraîcheur, et qui s'évaporent par la dessication, ou par l'ébullition. Le gazon même, lorsqu'il est vert, est un excellent moyen curatif, comme le démontre la prompte résolution des glandes mésentériques dans les

animaux qu'on fait paître au printemps; mais le foin, la vieille paille et les racines de chiendent n'ont pas les mêmes vertus. Il suffit d'avoir observé la différence entre les effets du suc frais de chiendent et la décoction des racines de cette même plante, pour être convaincu de cette vérité. Les sucs de beccabunga, de laitue, de cerfeuil, de laiteron (sonchus), de bourrache, et de bien d'autres végétaux, sont les incisifs, les dépuratifs par excellence. Prenez ces mêmes végétaux desséchés, leurs effets sont entièrement nuls : ces deux propositions se vérifient chaque jour dans le traitement du scorbut. Tout le monde sait que les sucs des plantes que nous venons d'énumérer triomphent assez facilement de cette maladie essentiellement asthénique, et que ces mêmes plantes ne produisent presque aucun effet lorsqu'elles sont desséchées. L'école de Boerhaave était surtout bien pénétrée de cette vérité : aussi faisait-elle un grand usage du suc de ces végétaux, et toujours avec un succès extraordinaire. Il me semble qu'on les néglige trop de nos jours.

Je ne saurais trop recommander de faire prendre, tous les printemps, les sucs d'herbes aux scrophuleux, toutefois en ayant égard aux observations suivantes :

1°. Jamais ces plantes ne sont plus efficaces que lorsqu'elles commencent à pousser.

2°. Au printemps, le système lymphatique se trouve, comme nous l'avons dit, dans un état de turgescence si favorable à la guérison du vice scrophuleux, que les moyens curatifs font plus en quelques semaines qu'ils ne feraient en autant de mois dans une autre saison.

La meilleure manière d'administrer les sucs de tussilage, de beccabunga, de marrube blanc, de cerfeuil, de cresson, de laitue, de fumeterre, est de le donner tous les matins pendant cinq ou six semaines, depuis une once jusqu'à quatre, dans une infusion de mélisse, ou dans un bouillon de viande maigre; ce dernier mode convient particulièrement aux enfans. On les combine aussi avec les extraits amers, les élixirs, ou les antimoniaux, et les effets n'en sont que plus prompts.

J'ai si souvent employé les sucs d'herbes, qu'il me serait facile de citer un grand nombre de faits qui mettraient hors de doute les propriétés que je leur attribue dans la diathèse scrophuleuse; mais je craindrais d'abuser de la patience du lecteur en rapportant des observations qui ne présentent d'ailleurs rien de bien remarquable. Qu'il me suffise de dire que j'ai vu fréquemment les engorgemens glan-

duleux, les éruptions de la peau, des ulcères scrophuleux, disparaître sous l'influence des moyens que je préconise en ce moment. Dans quelques cas, il est vrai, ces symptômes semblaient empirer dans le commencement; mais les apparences étaient trompeuses; en effet, il survenait ensuite des mouvemens critiques, et la maladie cédait promptement aux toniques, et aux anti-scrophuleux proprement dits.

Enfin, l'expérience m'a prouvé que l'usage des sucs d'herbes, continués pendant plusieurs années, était un des plus sûrs moyens de détruire insensiblement la disposition aux scrophules. (1)

---

(1) Les sucs exprimés des herbes fraîches sont certainement un des remèdes qui méritent le plus notre confiance. L'extrait, l'infusion, la décoction, etc. de ces mêmes plantes ne sont pas comparables aux sucs qu'on en retire par l'expression; mais il est bien important, quand on les prépare, de ne les purifier que par résidence, c'est-à-dire par un repos de quelques heures; car le filtre et les autres moyens de clarification leur enlèvent la plus grande partie de leur énergie et de leurs propriétés. Zimmermann regardait le suc de pissenlit (*léontodon-taraxacum*. L.) comme le meilleur fondant des tubercules pulmonaires. J'ignore les effets qu'il produit dans cette maladie, mais il agit très-efficacement contre l'atrophie mésentérique des enfans, et contre les

XXII. *Extraits amers et sucs d'herbes épaissis.*

Les théories peuvent changer; ces moyens occuperont toujours un rang distingué parmi les

---

engorgemens abdominaux qui accompagnent l'hypocondrie, ou qui succèdent aux fièvres intermittentes prolongées. Dans tous ces cas, c'est un remède admirable, s'écrie M. Sainte-Marie, pourvu qu'il soit administré à très-haute dose (*nouveau Formulaire médical*, 389). Il commence par un demi-verre de table (environ trois onces), et il augmente rapidement cette dose jusqu'à ce que le malade en prenne deux verres (environ douze onces) tous les matins, et continue de cette façon pendant deux ou trois mois. On ordonne rarement les sucs d'herbes purs; on les fait prendre plus souvent avec du petit-lait, du bouillon de veau, ou un lait de poule. Le jaune d'œuf avec lequel on prépare ce dernier moyen, ajoute, dit-on, à la vertu fondante des sucs dont nous parlons.

Le même praticien fait encore un grand usage du cerfeuil; il suit ordinairement la formule suivante: Prenez suc exprimé de cerfeuil, vingt-quatre cuillerées à bouche; sel de nitre (nitrate de potasse), demi-gros; mêlez, et divisez en quatre doses que le malade prendra le matin à jeun, à une heure d'intervalle l'une de l'autre, dans un verre d'infusion de réglisse, animée d'une petite quantité de vin blanc vieux. Cette formule est assez analogue à celle de Bouvart: Prenez vingt-quatre cuillerées à bouche de suc de cerfeuil dépuré par

anti-scrophuleux. En effet, ils remplissent la plupart des indications que présente la diathèse écrouelleuse : ils assurent de bonnes digestions, dissipent les engorgemens pituiteux, excitent le mésentère, le système lymphatique et les organes sécrétoires, mais surtout les reins et la peau. C'est donc avec raison qu'on leur accorde la propriété de *purifier* le sang, pourvu qu'on donne à ce mot un sens raisonnable. Enfin, ils augmentent le ton général de la constitution, les forces vitales, et sous ce rapport, ils sont analogues au quinquina, sans avoir sa propriété astringente. Aussi conviennent-ils bien mieux, et sont-ils en effet d'un usage plus général, toutes les fois qu'il existe des crudités dans les premières voies, comme cela se rencontre fréquemment chez les enfans; on ne peut nier au moins qu'ils ne soient très-précieux pour ménager le passage des résolutifs au quinquina.

Les moyens dont nous parlons conviennent dans presque toutes les périodes et toutes les complications du vice scrophuleux; mais sur-

---

résidence; le suc exprimé de cent cloportes; vingt-quatre grains de sel de genet; à prendre en trois ou quatre doses dans les vingt-quatre heures. (*Journal de médecine, année* 1782.)

(*Note du traducteur.*)

tout dans les cas de mauvaise digestion, de faiblesse, de relâchement, et lorsqu'il existe des acides ou des mucosités dans le tube digestif. Cependant, il est vrai de dire qu'ils appartiennent bien plus au traitement direct de la diathèse scrophuleuse, qu'à celui de ses symptômes.

Les plus efficaces de ces moyens sont les extraits de chiendent, de pissenlit, de marrube blanc, de gentiane, de saponaire, de trefle d'eau, etc. L'extrait de chélidoine est un peu plus irritant; celui de quassia l'est encore davantage. Quant au mode d'administration, le mieux est de les faire dissoudre dans le vin antimonial, avec quelques grains de muriate de baryte, de terre foliée de tartre (acétate de potasse), ou de sel ammoniac (muriate d'ammoniaque).

XXIII. *Eaux minérales, eau de mer.*

Je n'ai pas fait un grand usage de ces eaux; mais j'ai bien de la peine à croire qu'elles suffisent pour opérer la guérison radicale de la maladie scrophuleuse; car je ne nie pas qu'elles ne puissent y concourir, à cause de la propriété dont elles sont douées de favoriser les sécrétions, de réveiller l'action du système lymphatique, et de le mettre en état de réagir. En

même temps que j'employais les anti-scrophuleux proprement dits, il m'est arrivé plusieurs fois de faire boire aux enfans quelques verres d'eau de Seltz ou de Wildungen, chaque jour (l'une et l'autre contiennent du fer), et j'en ai vu de très-bons effets. Ces sources paraissent être spécialement utiles dans les affections scrophuleuses du poumon, dans celles de la peau, et dans le carreau.

Tout le monde connaît les éloges que Russel et d'autres médecins ont donnés à l'eau de mer. Au reste, les sources muriatiques, et particulièrement celles qui contiennent beaucoup de gaz acide carbonique, sont douées à peu près des mêmes propriétés, et ont l'avantage d'être plus facilement supportées par l'estomac. Telles sont entr'autres les eaux minérales de Pyrmont et de Silésie. (1)

---

(1) Quel est le médecin qui ne connaît les éloges donnés par Bordeu, aux eaux minérales Bonnes et à celles de Barèges dans le traitement du vice scrophuleux ? Il se peut, il est même probable que l'amour que cet ingénieux écrivain avait pour son pays, lui ait fait exagérer les vertus de ses sources. Cependant il faut dire que parmi les auteurs qui ont écrit sur les eaux minérales, il n'en est pas un seul qui n'ait vanté l'usage de ces eaux contre la maladie qui fait le sujet de cet ouvrage. Tels sont MM. Pilhes, Dufau, Lepeck de la

XXIV. *Lavemens.*

L'administration des médicamens par l'anus ne diffère, selon moi, de l'administration par

---

Clotnre, Pinot, etc. Fondé sur leurs vertus toniques, Pujol les ordonnait souvent aux écrouelleux, à petites doses, mais pendant long-temps; il prescrivait les eaux sulfureuses aux tempéramens ordinaires, réservait les eaux ferrugineuses pour les constitutions froides et lâches, les gazeuses et les acidules pour les constitutions sèches et irritables. Bordeu se plaint de la timidité avec laquelle certains praticiens administrent ces eaux à l'intérieur. Les craintes, dit-il, de ceux qui en défendent l'usage intérieur ou extérieur, ou qui du moins le bornent à de très-petites doses, viennent de l'inexpérience: on ne prend plus ces eaux en tremblant et en tâtonnant; on en use aujourd'hui très-communément en boisson ordinaire, en bain, en douche, et de toutes les façons. (*Loc. cit.*) M. Dubois est dans l'habitude de prescrire aux scrophuleux deux ou trois verres d'eau sulfureuse d'Enghien, qu'il fait prendre le matin à jeun.

Russel a renouvelé l'usage de l'eau de mer, autrefois recommandée par Oribase. Dans une lettre adressée à cet auteur, Lée dit que cette eau, prise chaque matin à la dose d'une livre jusqu'à la consommation de vingt cinq onces, guérit complétement la maladie scrophuleuse (*de tabe glandulari, sive de usu aquæ marinæ in morbis glandularum*); et Lorry nous apprend qu'ayant fait usage de l'eau de mer dans cette maladie, il n'a jamais été déçu de ses espérances. On la donne ordinaire-

la bouche que sous le rapport des surfaces avec lesquelles les substances médicamenteuses sont

---

ment à l'intérieur à la dose d'une livre et plus, cependant cette dose est variable : il peut être nécessaire de l'augmenter ou de la diminuer, suivant le tempérament des malades, et suivant la proportion des principes constitutifs du remède, car cette proportion varie. Dans le nord de la Baltique, une livre d'eau de mer contient à peine deux gros de sel (muriate de soude), tandis que sur les côtes de la Grande-Bretagne, elle en contient près d'une once; dans la Méditerranée, deux onces; et dans l'Océan atlantique, sous la ligne, près de trois onces. Par où l'on voit que la quantité du sel est en raison directe de l'intensité de la chaleur.

L'usage extérieur de l'eau de mer n'est pas moins efficace que son usage intérieur. On a remarqué que les écrouelleux sont rares dans les ports de mer, surtout parmi les garçons qui, dès l'âge de six ou sept ans se baignent dans la mer et s'exercent à la natation. M. le professeur Delpech incline à penser que l'eau de mer est le moyen le plus efficace qu'on puisse opposer à la diathèse scrophuleuse. Ce célèbre praticien en fait un grand usage depuis plusieurs années, et, au rapport de M. Monoyer (*de l'Emploi thérapeutique de l'eau de mer.* Montpellier, 1818), il en a retiré des effets extraordinaires. Il l'a employée avec un succès complet dans le carreau, même dans les cas où la fièvre hectique, le dévoiement et l'infiltration des membres inférieurs annonçaient les désordres les plus graves. Il a eu plus de peine à faire disparaître les engorgemens scrophuleux qui se manifestent sous la peau chez les adul-

mises en contact. Mais, dans l'un et l'autre cas, elles agissent de la même manière, c'est-à-dire

---

tes ; cependant il a devers lui plusieurs observations qui démontrent que l'impression des eaux de la mer sur la constitution, peut se prolonger long-temps, et amener la résolution des tumeurs dont nous parlons, au bout de cinq ou six mois.

Mais c'est principalement dans les lésions organiques des os, telles que la carie, les tumeurs blanches des articulations, la *maladie vertébrale*, etc., que M. Delpech a éprouvé l'efficacité des bains de mer. Mais laissons-le parler lui-même :

« Un jeune tonnelier, grand et maigre, provenant de parens scrophuleux, et que nous avons gardé long-temps à l'hôpital Saint-Éloi portait une tumeur blanche du genou droit. Nous avions tout à craindre pour ce malheureux lorsqu'il quitta Montpellier pour se rendre à Cette, afin d'y faire usage de l'eau de la mer. La tuméfaction de l'articulation était encore considérable, les douleurs étaient vives, et le pouls conservait une fréquence inquiétante. Ce ne fut qu'avec la plus grande réserve que nous prescrivîmes des bains rares et de peu de durée. Nous ne savions pas encore avec quelle facilité l'action de l'eau de la mer, en augmentant la masse des forces, diminue la somme de l'irritabilité, et peut calmer des douleurs dont la vivacité tient essentiellement à une débilité profonde. Encouragé par les premiers succès, je multipliai les bains et permis l'eau en boisson, et je ne tardai pas à me louer de cette différence dans l'administration du remède. Le malade en a usé pendant deux saisons de suite, et il est parfaitement

par absorption, ou par l'impression qu'elles exercent sur le système nerveux. Dans cette

---

guéri ; il est même remarquable qu'il n'y a point d'ankylose, et que les mouvemens sont très-peu gênés.

« Ayant été appelé à Pézénas, on me montra un enfant de douze ans, souffrant depuis cinq ans d'une tumeur blanche du genou droit, et n'ayant que le développement d'un enfant de quatre à cinq ans. La jambe était fixée dans la flexion par l'action des muscles, mais sans ankylose ; le genou était extrêmement volumineux, et présentait trois ulcérations qui communiquaient avec l'articulation, et d'où découlait un ichor brunâtre très-fétide. Rien ne peut être comparé au degré de dépérissement et de consomption dans lequel le corps avait été jeté par la suppuration, le dévoiement et la fièvre. Je conseillai l'usage des eaux de la mer, comme la seule ressource que l'on pût invoquer, mais sans aucune confiance. Je fus très-étonné, lorsque ayant perdu ce malade de vue pendant plus de huit mois, je le trouvai grandi, bien en chair, parfaitement guéri du genou, dont tous les mouvemens étaient interdits par une ankylose osseuse complète. »

Le même praticien cite un cas de *maladie vertébrale*, compliquée d'un abcès par congestion, qu'il a guérie par les bains de mer et l'application de deux cautères autour de la difformité. Cependant l'abcès avait été ouvert à plusieurs reprises, et par des ponctions réitérées. M. Delpech ne se dissimule pas le rôle important que les cautères ont dû jouer dans le traitement de cette maladie ; mais il croit néanmoins que les bains de mer ont pris une grande part à sa guérison, puisque les pre-

maladie, comme dans toutes les autres, les lavemens ont des avantages qu'il est important de bien connaître.

---

miers de ces moyens n'ont jamais suffi pour prévenir une funeste terminaison dans les mêmes circonstances.

Un enfant de treize ans était affecté d'une carie du calcanéum, d'une nécrose des deux phalanges du gros orteil, et d'ulcérations correspondantes. Depuis longtemps il éprouvait une toux très-fréquente et très-incommode, accompagnée d'oppression, de douleurs vagues et fréquentes aux épaules et sous l'un et l'autre sein, et de fièvre hectique. La toux avait été sèche pendant les six premiers mois; elle amena ensuite des crachats formés de mucosité transparente et mêlée de sang, et successivement de matières puriformes. M. Delpech désespérait avec raison de cet enfant; mais obsédé par les parens, il voulut essayer ce que feraient les bains de mer. A son grand étonnement, les dix premiers bains diminuèrent singulièrement la toux, l'expectoration et la fièvre. Encouragé par cet amendement, il permit la boisson de l'eau de mer, et l'état du malade s'améliora encore. A la fin de la saison, il avait repris l'appétit et des chairs; la fièvre était beaucoup moindre, ainsi que la toux et l'expectoration; les nécroses tombées et les ulcérations cicatrisées. Cet état se maintint pendant cinq mois de suite, après lesquels, lorsque l'hiver devint rigoureux, les symptômes de la phtisie reprirent leur intensité, et le malade mourut dans le printemps suivant.

Malgré cette terminaison, j'ai cru que l'observation qu'on vient de lire était assez intéressante pour la rapporter. N'est-il pas en effet très-remarquable que, dans l'état

1°. Il est tel et tel médicament bien approprié d'ailleurs au caractère d'une maladie, mais qui devient nuisible à cause de la sensibilité spécifique de l'estomac, ou de l'idiosyncrasie des sujets. On évite cet inconvénient en faisant prendre les mêmes substances en lavement. On sait qu'il est des personnes qui ne peuvent supporter le camphre par la bouche, et qui le supportent très-bien par l'anus.

2°. C'est un moyen sûr de prévenir les suites fâcheuses qui résultent de l'ingestion de certaines substances dans l'estomac, lorsque cet organe est embarrassé. Il est en effet des médicamens qui ne manifestent aucune propriété tant qu'il existe un embarras gastrique, complication très-commune dans la maladie scrophuleuse. Qu'on introduise ces mêmes substances dans l'intestin rectum, et l'on profitera de leurs propriétés sans avoir à redouter les inconvéniens que pourrait accompagner leur ingestion dans l'estomac.

---

avancé de phthisie où se trouvait cet enfant, l'usage des bains de mer ait pu suspendre la marche de cette maladie pendant si long-temps; et n'est-il pas probable qu'il agirait encore plus efficacement dans des circonstances moins fâcheuses?

(*Note du traducteur.*)

3°. On ne trouble point les fonctions de l'estomac, et l'on ne se prive pas des moyens vraiment efficaces contre la maladie principale, auxquels pourtant on serait forcé de renoncer à cause des accidens qu'ils produisent lorsqu'on les met en contact avec cet organe. C'est ainsi que la plupart des narcotiques, les sels, les résolutifs, peuvent être indiqués dans la maladie scrophuleuse; mais ils dérangent tellement les fonctions de l'estomac, que c'est presque sacrifier ce viscère au reste de l'économie, que de les faire prendre par la bouche. Le seul moyen de ménager l'estomac, sans nuire aux autres organes, c'est de les administrer en lavemens.

4°. Les lavemens sont notre unique ressource chez les enfans qui s'obstinent à ne rien avaler, et chez ceux qui montrent un dégoût invincible pour certains médicamens.

5°. Ils ont l'avantage d'agir immédiatement sur le siége du mal, dans les affections du mésentère, et de susciter dans les vaisseaux absorbans de cet organe l'action nécessaire au ramollissement et à la résolution des engorgemens.

6°. Enfin, ils excitent, surtout s'ils sont un peu stimulans, ils excitent, dis-je, l'absorption dans toute l'étendue de l'abdomen, et

même chez les parties voisines, comme, par exemple, dans les membres abdominaux, dans la région vertébrale, etc.

J'emploie fréquemment les lavemens dans ma pratique, et je n'ai qu'à m'en louer ; je les ordonne, soit à titre d'auxiliaires, soit comme moyens curatifs, lorsque le vice scrophuleux a son siége dans le bas-ventre ; dans les obstructions des glandes mésentériques, dans les mauvaises digestions, la constipation habituelle, les maladies du foie, de la rate, etc.

Je les compose avec les racines de pissenlit, de bardane, de saponaire, de garance ; avec le tussilage, les fleurs de bouillon blanc, la camomille, la douce-amère, etc., bouillies dans l'eau de son de seigle ; et j'ajoute, selon le cas, la ciguë, le fiel de bœuf, le quinquina, ou l'eau de chaux. J'ai retiré de très-bons effets du vin antimonial à petite dose, administré par la même voie.

Les lavemens produisent quelquefois un effet débilitant. On le prévient en ajoutant aux moyens indiqués les toniques proprement dits, en les faisant prendre froids au lieu de les ordonner chauds. Il ne faut pas non plus les faire trop copieux, ni les donner d'une manière continue. Je suis dans l'habitude de les prescrire pendant quatorze jours, de deux

jours l'un, puis quatorze jours de suite, et puis je recommence comme la première fois, et pendant le même espace de temps. (1)

---

(1) Après les sucs récens des plantes résolutives, les extraits ou sucs épaissis sont de toutes les préparations de ces plantes celles qui en conservent le mieux les propriétés. Kœmpf faisait un grand usage de ces extraits en pilules, en électuaires, et surtout en lavemens; mais il avait une manière particulière de les préparer. « Il faisait broyer les plantes fraîches dont nous parlons, et, après les avoir arrosées avec un peu de vin, il les exposait à la fermentation dans un vaisseau légèrement couvert, et dans un endroit chaud. Il décidait quelquefois la fermentation d'une manière plus sûre, en mêlant aux plantes broyées quelques ingrédiens susceptibles de la déterminer sur-le-champ. Lorsqu'elle était commencée, il ajoutait à la masse suffisante quantité d'une infusion des mêmes plantes, préparée au vin, et quelques substances végétales, contenant le principe sucré en abondance, telles que les raisins de Corinthe, le chiendent, la carotte, etc. Il exposait le tout pendant quelques heures sur un fourneau chauffé avec modération. Il en exprimait ensuite le suc qu'il faisait évaporer à consistance de miel. » (*Nouveau formulaire de M. Sainte-Marie*). Tels étaient les extraits avec lesquels Kœmpf père et fils composaient ces fameux lavemens viscéraux qui leur firent une si grande réputation. Ils y joignaient ordinairement quelques sels neutres, et les employaient dans la plupart des affections chroniques du bas-ventre, comme le carreau, la jaunisse, les en-

XXV. *Exutoires.*

On a beaucoup discuté sur les avantages et les inconvéniens des exutoires dans la maladie scrophuleuse ; je crois avoir remarqué qu'on ne peut les considérer, dans aucun cas, comme curatifs ; quelquefois même ils sont plus nuisibles qu'utiles par l'irritation qu'ils provoquent et la faiblesse dont ils sont suivis.

Mais ils sont quelquefois précieux pour remplir des indications particulières ; comme par exemple, 1°. pour détourner l'irritation ou l'acrimonie scrophuleuse lorsqu'elle menace de se porter sur des organes importans. Sous ce rapport, ils sont très-avantageux dans les ophthalmies violentes, dans la lippitude, les affections des poumons, etc.; les plus irritans sont les plus puissans.

Je crois avoir préservé plusieurs enfans de l'hydropisie du cerveau, à laquelle ils étaient

---

gorgemens du foie, les spasmes, l'hypocondrie, etc. Telle est la célébrité dont ces lavemens jouirent pendant long-temps en Allemagne ; que les gens riches du nord de l'Europe, affectés de quelques maladies chroniques du bas-ventre, se rendaient en foule à Hanovre, pour y être traités par les lavemens viscéraux, sous les yeux mêmes de leurs inventeurs.

(*Note du traducteur.*)

disposés, en leur faisant appliquer un exutoire au bras. Je ne citerai qu'un seul fait, mais il est remarquable.

Un enfant avait échappé à une première attaque de cette maladie, mais il conservait une disposition à la récidive dont il s'était préservé jusqu'ici par l'application d'un cautère au bras. Les parens croyant que ce moyen était devenu inutile, le supprimèrent, et bientôt l'enfant fut pris d'une seconde attaque de la même maladie, à laquelle il succomba.

2°. Pour dissiper les congestions locales, les obstructions, les tumeurs des articulations, et le gonflement des os. — Ils doivent cette propriété à l'irritation qu'ils produisent, irritation en vertu de laquelle ils déplacent les spasmes, favorisent l'absorption, et par suite la résolution des fluides qui forment la matière de l'engorgement. Les exutoires sont fort recommandables dans tous ces cas; mais, pour en obtenir tous les effets qu'ils sont susceptibles de produire, il faut qu'ils soient très-irritans, et les faire suppurer pendant longtemps. Le moxa, les larges vésicatoires, le garou, tels sont les exutoires les plus puissans.

3°. Pour guérir les affections chroniques de la peau. — La plupart des maladies de ce genre

dépendent d'un défaut de transpiration et d'un spasme fixé sur le siége même qu'elles occupent, et qui entretient continuellement une sécrétion vicieuse. Les révulsifs triomphent de toutes ces causes, et de plus, ils ont l'avantage de fournir à la nature un nouveau moyen de décharge qui remplace très-bien le premier. Il n'est pas rare que ces éruptions persistent, malgré l'emploi des meilleurs remèdes intérieurs, et quoique la cause qui leur avait donné naissance n'existe plus. Alors elles sont purement locales, et les moyens intérieurs sont désormais inutiles. C'est principalement dans ces cas que les bains et les exutoires sont indiqués; mais il faut les appliquer très-près du siége du mal, et préférer le cautère à l'application de l'écorce de Mézéréon, parce qu'elle irrite la peau dans une trop grande étendue. (1)

---

(1) Les exutoires ont trois sortes de propriétés qui les rendent recommandables dans le traitement du vice scrophuleux. Ils sont irritans, anti-fluxionnaires ou révulsifs, et évacuans. Par la première de ces propriétés, ils conviennent dans tous les cas où le malade a besoin d'être stimulé; cependant on les prescrit rarement dans ce but, du moins dans les affections chroniques, parce que la thérapeutique a des moyens plus puissans. On les ordonne beaucoup plus souvent à titre de révulsifs,

XXVI. *Bains.*

Les bains simples sont en général si utiles dans la maladie scrophuleuse, que nous les

---

c'est-à-dire pour déplacer la maladie lorsqu'elle se porte sur un organe important, tels que les yeux, le poumon, etc.

Comme évacuans, les exutoires conviennent aux sujets replets, dont la fibre molle et lâche est abreuvée d'une trop grande quantité de sucs. Ce n'est pas à dire que la matière morbifique s'évacue par la suppuration qu'ils fournissent ; mais je considère et je préconise ici les exutoires comme de nouveaux organes sécrétoires dont les fonctions peuvent être utiles au reste de l'économie, par l'emploi qu'ils font des matériaux dont elle est surchargée.

Quoique ces trois propriétés soient communes à tous les exutoires, cependant ils ne les possèdent pas au même degré ; le choix de ces moyens doit donc varier suivant le cas. Pujol préférait le vésicatoire à tous les moyens de la même classe, *pour déterminer des écoulemens prompts et abondans, et lorsqu'on croit nécessaire, pour donner plus d'intensité à l'excitation générale, de joindre ce stimulant extérieur aux autres excitans qu'on doit prendre intérieurement.* Mais l'excitation qu'il détermine est superficielle, et s'efface promptement ; de sorte que si l'on a besoin d'une irritation soutenue, comme c'est l'ordinaire dans les affections chroniques, le vésicatoire ne peut remplir cette indication, à moins de l'irriter à chaque pansement,

avons placés au nombre des moyens diététiques; mais ils le sont bien davantage lorsqu'on

---

ce qui devient extrêmement douloureux, et ce qui ne peut convenir aux sujets très-irritables, comme on en rencontre fréquemment parmi les scrophuleux.

Les cautères sont préférables aux vésicatoires. Si leur première application est très-douloureuse, du moins lorsque la suppuration est bien établie, l'irritation se borne dans une petite étendue, et ne réveille que les sympathies des organes malades, au lieu que l'action du vésicatoire retentit dans toute l'économie. En second lieu, la suppuration déterminée par les cautères est plus profonde, elle vient du tissu cellulaire, et cette circonstance est peut-être plus importante qu'on ne pense. En effet, si l'on peut se contenter des rubéfians dans les cas où le siége de la maladie est superficiel, l'expérience semble avoir démontré qu'une suppuration abondante et prolongée, fournie par le tissu cellulaire sous-cutané, est absolument nécessaire lorsque la maladie est située très-profondément. Bordeu dit plus généralement, « que de tous les remèdes palliatifs, le cautère est celui qui suspend le plus efficacement le progrès des écrouelles, ou qui retarde le plus leur développement. Nous voyons, ajoute-t-il, tous les jours des Espagnols chargés d'écrouelles qu'ils ont suspendues par les cautères qui conviennent, et que nous employons surtout lorsque le mal gagne, par exemple, les yeux, qu'il est important de dégager fort vite, parce que, pour peu qu'il se fasse de suppuration dans ces parties, elles ne reprennent jamais leur disposition naturelle : elles restent toute la vie sujettes à des fluxions fort incommodes. Les cautères

les fait servir de véhicule à des substances médicamenteuses : ces substances agissent par ab-

---

nous ont souvent empêché ces accidens, et nous donnent le temps de préparer la cure radicale, qu'il faut toujours diriger sans se presser. » (*Dissert. sur les écrouelles*). M. Portal fait également un grand usage des cautères dans la maladie scrophuleuse, et principalement lorsqu'elle affecte les poumons. Dans ce dernier cas, il les fait appliquer à la face interne du bras, parce que le tissu cellulaire de cette région communique plus directement avec l'intérieur de la poitrine. (*Observations sur la nature et le traitement de la phthisie pulmonaire*).

Depuis quelque temps, on semble donner la préférence au moxa sur tous les autres exutoires ; mais comme ce moyen est extrêmement douloureux, et qu'il faut le répéter souvent, il faut le réserver pour les cas les plus graves, tels que les affections organiques des os ; encore même trouve-t-on des praticiens qui lui préfèrent alors le cautère. Ainsi, M. le professeur Fages dit que, dans la maladie vertébrale, il a retiré plus d'avantages de ce dernier moyen que du premier.

Je ne terminerai pas cette note sans blâmer l'abus qu'on fait des exutoires dans le traitement du vice scrophuleux. Il est des médecins qui les prescrivent indistinctement à tous les malades. Ils ignorent sans doute qu'il faut des forces, une surabondance de vie pour fournir aux frais d'une suppuration continuelle. Combien de fois n'ai-je pas entendu le professeur Dubois s'élever contre ces praticiens routiniers, qui font appliquer un cautère ou un vésicatoire sur de pauvres

sorption, et par l'impression qu'elles exercent sur le système nerveux. Sous ce double rapport, il me paraît qu'on ne fait pas un assez grand usage des bains; ils sont à la peau ce que les lavemens sont à l'intestin rectum.

1°. On ménage, encore plus qu'avec les lavemens, l'estomac et les forces digestives.

2°. On évite les inconvéniens qui pourraient résulter de l'ingestion des médicamens dans un estomac embarrassé, et l'on se prête aux idiosyncrasies des malades. On sait qu'il est des personnes que l'usage intérieur de la ciguë fait vomir, tandis qu'elles la supportent très-bien à l'extérieur.

Les effets même des poisons résultent assez souvent de la sensibilité particulière de l'estomac. En effet, si l'on met les mêmes substances en contact avec un autre système, elles cessent d'agir comme poisons; tel est, par exemple, le sublimé corrosif (muriate suroxigéné de mercure). Introduit dans l'estomac, il détermine les accidens de l'empoisonnement à la dose d'un ou deux grains, tandis qu'on peut l'appliquer impunément sur la peau pendant

---

enfans, chétifs, qui ne demandent qu'un bon régime et de bons alimens!

(*Note du traducteur.*)

un mois entier, à la dose de huit, dix et douze grains chaque jour.

3°. On préserve les substances médicamenteuses des changemens que les forces digestives leur font subir trop souvent dans l'estomac.

4°. On agit plus immédiatement sur le système lymphatique général, siége primitif de la maladie scrophuleuse; ce qui n'est pas une chose indifférente, comme il est aisé de s'en convaincre en jetant un coup d'œil sur les autres maladies. Il arrive, par exemple, quelquefois dans la syphilis, qu'on épuise toutes les préparations mercurielles sans succès; et les frictions de sublimé à la plante des pieds, selon la méthode de Cirillo, font disparaître la maladie en très-peu de temps. Il en est de même des scrophules. Les mêmes moyens qui ne produisent aucun effet lorsqu'ils sont administrés à l'intérieur, agissent de la manière la plus heureuse, appliqués à la surface du corps. Il est encore à remarquer que par cette dernière voie, on peut les employer à dose bien plus forte.

5°. Dans les affections scrophuleuses de l'extérieur du corps, les bains sont indispensables. Il n'est pas dans ces cas de moyens plus puissans pour corriger le vice des sécrétions, pour

résoudre les spasmes et les glandes engorgées, pour dissiper les éruptions cutanées, et pour cicatriser les ulcères.

6°. Ajoutez à cela que les mêmes substances administrées en bain sont moins irritantes, et produisent sur le système nerveux une impression plus douce et plus générale que lorsqu'elles sont introduites dans l'estomac. C'est pourquoi les bains tièdes conviennent spécialement aux sujets très-irritables, et dans les maladies d'irritation.

Mais, pour en obtenir tous les effets qu'on peut s'en promettre, il faut que les malades restent dans l'eau pendant une heure, ou tout au moins pendant une demi-heure.

Jusqu'ici je n'ai parlé que des bains en général ; je passe aux bains médicinaux qu'on peut employer avec succès dans la maladie scrophuleuse.

1°. *Bains de Malt* (1). Ces bains n'ont pas été appréciés à leur juste valeur. A l'avantage d'être toniques, ils joignent celui d'être nourrissans, et de produire une bonne lymphe.

---

(1) Orge macérée, germée et séchée dans une étuve : telle, en un mot, qu'on la prépare pour la fabrication de la bière.

(*Note du traducteur.*)

C'est ce qui les rend si précieux dans l'atonie, la consomption, le dépérissement, les obstructions, et la tendance au scorbut. On peut ajouter à l'orge, avec un égal avantage, le quinquina ou la cignë, suivant le cas.

2°. *Bains savonneux.* Ils possèdent à peu près les mêmes propriétés que les précédens, et satisfont aux mêmes indications; on combine utilement la ciguë avec le savon.

La dose de cette dernière substance est de cinq à six onces pour chaque bain.

3°. *Bains de ciguë.* La ciguë m'a réussi dans des cas où tous les autres moyens avaient échoué. Les bains de ciguë favorisent souvent l'action des moyens intérieurs. Je les ai d'abord employés sur la recommandation d'Hoffmann, et je voudrais aujourd'hui pouvoir contribuer à en répandre l'usage. Je les fais préparer ordinairement avec quatre, cinq, ou six poignées de feuilles de ciguë, aussi fraîches que possible (car elles perdent beaucoup de leurs propriétés par la dessication), pour les enfans; huit à douze pour les adultes, avec un peu de menthe, de camomille, et six ou huit livres de son de froment: le tout renfermé dans un sachet de toile, bouilli pendant quelques minutes dans une quantité suffisante d'eau, et soumis plusieurs

fois à la pression : puis on verse cette décoction dans le bain, et même le sachet qu'on peut tenir appliqué avec beaucoup d'avantages sur les parties affectées. Le malade reste d'abord un quart d'heure dans le bain. Pour le préserver des vapeurs qui s'élèvent, on étend un drap sur la baignoire, et on lui fait respirer souvent un linge trempé dans le vinaigre.

L'usage journalier des bains de ciguë, et continué pendant plusieurs semaines, produit des effets vraiment extraordinaires. Ils fondent les engorgemens les plus opiniâtres, hâtent la guérison du carreau, et font cicatriser les ulcères. J'ai même guéri par ce moyen un de ces gonflemens lymphatiques des os, qui sont, en général, si rebelles. Administrée de cette manière, la ciguë peut être portée à très-haute dose, sans produire aucun des inconvéniens qu'on reproche à l'usage intérieur des narcotiques, surtout chez les enfans faibles et délicats.

Au reste, si les malades sont très-affaiblis, ou si l'on a déjà fait un grand usage des résolutifs, on associera le quinquina à la ciguë avec beaucoup d'avantage.

4°. *Bains de quinquina, d'écorce de saule, de calamus aromaticus, et des autres végétaux aromatiques et astringens.* Il est beau-

coup de cas où ces substances sont encore plus efficaces, appliquées à l'extérieur qu'administrées à l'intérieur; aussi je les mets au nombre des moyens curatifs les plus puissans de la diathèse scrophuleuse, pourvu toutefois qu'on les emploie d'une manière assez continue. Ce mode d'administration a l'avantage d'être moins irritant, et d'agir d'une manière uniforme sur toute la surface du corps.

Je commence ordinairement par les bains de ciguë, puis j'ajoute à la ciguë le quinquina, et je termine par des bains ferrugineux ou de quinquina seulement.

Une décoction de trois onces de quinquina, ou, ce qui revient à peu près au même, de quatre à cinq onces d'écorce de saule, suffisent pour un bain. On rendrait ce bain plus actif en ajoutant les fleurs de lavende, de camomille romaine, la menthe, le thym, la sauge ou le scordium. S'il existe un os affecté de carie ou de spina-ventosa, on ajoutera le *calamus aromaticus*, la sabine; ces derniers moyens peuvent être employés en bains locaux avec le même avantage, et dans les mêmes circonstances.

Les bains toniques sont tellement efficaces, que, dans très-peu de temps, ils rendent

aux enfans les plus affaiblis et les plus chétifs leur première vigueur et leur gaîté naturelle ; souvent même ils arrêtent la fièvre hectique.

5°. *Bains ferrugineux*. Ils sont encore supérieurs aux bains de quinquina ; mais plus ils sont toniques et plus il serait dangereux d'y recourir tant qu'il existe encore des symptômes d'irritation, et de violer les règles que nous avons exposées en parlant des préparations de fer.

Je me sers ordinairement de la boule de mars (tartrate de potasse et de fer), ou du sulfate de fer (environ deux drachmes pour chaque bain). Je suis convaincu qu'il n'est guère de moyens plus puissans pour compléter la cure des scrophules.

6°. *Bains de soufre et de chaux*. L'utilité de l'eau de chaux et du soufre dans les engorgemens glanduleux est assez connue. Pour moi, je fais un cas tout particulier des bains composés avec ces deux substances. Pulvérisez grossièrement une livre (un quart pour les enfans) de chaux vive et autant de soufre ; faites bouillir dans vingt livres d'eau ; laissez reposer pendant douze heures ; décantez et versez la liqueur dans le bain. Traité de la même manière jusqu'à quatre fois, le sédi-

ment peut servir successivement pour quatre bains différens.

Les bains dont nous parlons doivent certainement figurer parmi les ressources les plus puissantes de l'art. Ils m'ont paru très-utiles dans les affections goutteuses les plus rebelles, dans les spasmes, dans les hémorroïdes anomales (où l'usage extérieur du soufre est souvent encore plus efficace que l'usage intérieur), dans les éruptions galeuses les plus opiniâtres, et dans les ulcères. Ils méritent aussi d'occuper une place distinguée dans le traitement des symptômes les plus rebelles de la maladie scrophuleuse; tels sont entr'autres les indurations glanduleuses chroniques, les endurcissemens du tissu cellulaire, les éruptions de la peau, et les tumeurs des articulations.

Mais ils ne conviennent point aux sujets très-irritables, aux tempéramens sanguins, ni aux scorbutiques, etc.

7°. *Bains de mer, bains minéraux de muriate de soude.* Les bains de mer sont un des bons moyens curatifs de la diathèse scrophuleuse; c'est ce que prouve sans réplique les expériences qu'on a faites en Angleterre, en Allemagne, à Doberan (1), et sur la plupart de nos côtes mari-

---

(1) Bains de mer très-renommés. (Mecklembourg).

times. On peut lire à ce sujet l'ouvrage de M. Vogel sur les bains de mer. Ce n'est pas seulement au muriate de soude et au muriate de chaux qu'ils contiennent qu'ils doivent cette propriété; il semble que l'eau de mer, par les mouvemens dont elle est sans cesse agitée, ait quelque chose d'animé qui ne se retrouve ni dans l'eau de rivière, ni dans aucune autre source. Cependant les bains domestiques chargés de muriate de soude jouissent à peu près des mêmes propriétés (1). Il faut en dire autant des bains naturels de muriate de soude, principalement lorsqu'ils contiennent quelque principe spiritueux, comme par exemple ceux de Pyrmont, que j'ai vu dissiper les engorgemens glanduleux les plus prononcés, en quelques semaines.

---

(1) Je crois que M. Hufeland est dans l'erreur. Non-seulement les bains domestiques chargés de muriate de soude (sel de cuisine) ne peuvent suppléer les bains de mer, mais encore il existe une très-grande différence dans ces derniers, suivant qu'on les prend dans le port, ou hors du port. Les premiers sont infiniment moins actifs, moins efficaces que les seconds; d'où l'on peut conclure que c'est moins aux principes salins que l'eau de mer tient en dissolution qu'aux mouvemens dont elle est agitée qu'elle doit ses propriétés. M. le professeur Delpech est tellement convaincu de cette vérité, qu'il sollicita la faveur d'établir un bâtiment approprié pour

8°. *Bains froids.* Les bains froids appartiennent à la classe des bains médicinaux. Il ne faut pas les confondre avec les bains tièdes dont nous avons parlé en traitant de la diététique; ils irritent, déterminent un mouvement de spasme et de constriction sur tout le corps, et lui impriment une secousse générale; cela même les exclut du traitement des maladies d'irritation, des catarrhes, des obstructions, des endurcissemens lymphatiques, ainsi que des affections pulmonaires. Mais ils sont éminemment indiqués dans tous les cas d'atonie, soit pour compléter la cure des scrophules, soit pour en prévenir la récidive. Ils sont encore plus utiles dans le rachitisme, puisqu'ils suffisent quelquefois pour en opérer la guérison radicale sans le secours d'aucun autre moyen. Enfin les bains froids, chargés d'un principe irritant, comme le sel de cuisine, vont de pair avec les bains de mer et les bains salins naturels. (1)

---

l'administration des bains, hors du port de Cette; mais l'autorité, craignant sans doute des accidens, crut devoir la lui refuser, en sorte qu'il a pris le parti de faire baigner ses malades sur la plage : là, les flots vont se briser contre eux, et c'est à la secousse qu'ils en reçoivent, qu'ils doivent en grande partie, les avantages qu'ils en retirent. (*Note du traducteur.*)

(1) De tous les moyens proposés contre la diathèse

MOYENS TOPIQUES ET TRAITEMENT LOCAL DES SYMPTÔMES.

Dans les cas les plus simples, les symptômes extérieurs ne réclament aucun traitement par-

---

scrophuleuse, le bain froid est celui dont Cullen faisait le plus de cas; il va même jusqu'à dire que c'est le seul dont il ait retiré des succès sensibles et un peu constans. (*Institut. de méd. parag.*, 1759.) Pujol le met pareillement au-dessus de tous les autres moyens; c'est le tonique, s'écrie-t-il, c'est l'anti-scrophuleux par excellence! Tout au plus peut-il nuire aux poitrines délicates ou déjà attaquées de scrophules, aux écrouelleux qui se trouvent dans des circonstances inflammatoires, et, en général, à ceux qui portent des embarras confirmés par une longue existence, et disposés à subir la dégénération suppuratoire, squirrheuse ou carcinomateuse. (*Essai sur le vice scrophuleux*, 119).

Mais Pujol puisa cet éloge plutôt dans ses idées théoriques que dans sa pratique; car il nous apprend lui-même qu'il a fait peu d'usage du bain froid, parce qu'il existait dans son pays (Castres) des préventions invincibles contre ce moyen. Cet estimable médecin pensait que la fièvre est l'instrument de guérison de toutes les maladies chroniques; et cette idée était tellement importante dans sa doctrine, qu'il attribuait tous les succès des mercuriaux, des antimoniaux, des sudorifiques, etc., dans le traitement du vice scrophuleux, à la faculté qu'ils ont de faire naître des mouvemens fébriles. Toute la difficulté consistait, selon lui, à faire un bon choix entre ces

ticulier ; dans tous, le traitement général est toujours le plus sûr et le plus efficace. Lorsque

---

moyens stimulans, pour adapter le genre et l'intensité de la fièvre à l'âge, au tempérament, à l'état de la maladie, et aux autres circonstances qu'un praticien instruit évalue avec facilité lorsqu'il a bien saisi les indications curatives. Or, parmi les moyens propres à produire la fièvre, Pujol mettait les bains froids au premier rang. Rien n'imite autant les fièvres naturelles, dit-il, que le bain réellement froid ; il excite un frisson piquant et les secousses d'un tremblement vraiment fébrile. Si, au sortir du bain, on met les malades dans un lit chaud, et si on a soin de les bien couvrir, on voit qu'il naît bientôt chez eux une grande chaleur avec accélération des pulsations artérielles. La fièvre se termine à la fin par une crise de sueurs qu'on peut soutenir et pousser aussi loin qu'on le veut par des boissons chaudes et diaphorétiques, et par des couvertures. C'est là un paroxysme fébrile très-complet ; et ce paroxysme, réitéré pendant quelque temps, et après des intervalles raisonnables, donne de la vigueur à tous les organes, raffermit spécialement la peau, etc.

Toutefois, en insinuant que Pujol a peut-être exagéré l'efficacité du bain froid contre le vice scrophuleux, je ne prétends pas dire que ce moyen soit sans vertu dans cette maladie. Je le crois au contraire très-puissant ; mais il veut être manié par des mains habiles.

Le froid produit deux effets bien distincts : le premier de ces effets est débilitant pour tout le monde ; le second varie suivant l'état de l'individu sur lequel il agit. Si cet individu est assez fort, à la première impression suc-

les moyens généraux suffisent pour détruire les affections locales, comme il arrive souvent, la guérison des malades n'en est que plus solide. Au lieu que lorsqu'on a mis à contribution les topiques, il est toujours à craindre que la maladie ne reparaisse, ou ne se porte sur une autre partie. Malheureusement il arrive quelquelquefois qu'on ne peut s'en passer; il est même des cas où les symptômes locaux persistent après la disparition de la diathèse scrophuleuse, et réclament impérieusement des applications locales. En général, il faut combiner les moyens extérieurs avec les moyens intérieurs, et les faire concourir au même but.

---

cède une réaction plus ou moins vive; le froid devient tonique pour lui: s'il est trop faible, le second phénomène n'a pas lieu, et le froid est débilitant. Il suit de là que le bain froid ne convient pas aux scrophuleux affectés d'irritation, ni à ceux qui sont trop faibles: la réaction dont il serait suivi deviendrait nuisible aux premiers; le défaut de réaction le serait aux seconds. Alors même qu'on n'a pas à craindre ces inconvéniens, il faut encore administrer les bains froids avec précaution, surveiller attentivement leurs effets, et favoriser le retour des forces à la périphérie du corps par des boissons chaudes, des frictions, etc.

(*Note du traducteur.*)

I. *Engorgemens glanduleux, endurcissemens, tumeurs, etc.*

Le traitement intérieur suffit souvent, comme nous venons de le dire, pour détruire la diathèse scrophuleuse et ses effets. Mais il est aussi des cas où l'on a besoin de seconder les moyens intérieurs par l'action des topiques.

La première règle à suivre dans l'administration de ces derniers, est la suivante : il faut, autant que possible, chercher à résoudre les glandes engorgées, et non à les faire suppurer. En effet, outre qu'il est souvent plus difficile de provoquer la suppuration que la résolution, si la tumeur finit par s'abcéder, il en résulte un ulcère scrophuleux, de mauvaise nature, et l'engorgement ne disparaît pas toujours; en sorte qu'on ne retire aucun avantage de la suppuration.

Si donc vous voyez un engorgement qui commence à rougir et à devenir douloureux, gardez-vous de le couvrir de fomentations irritantes pour en hâter la maturité. Vous augmenteriez sûrement l'atonie qui, comme nous l'avons dit si souvent, est le principe fondamental de la maladie. Il faut chercher, au contraire, à favoriser la résorption de la matière de l'engorgement en le couvrant de résolutifs;

ce qu'on obtient assez souvent, parce que l'inflammation scrophuleuse est toujours passive et chronique. S'il se forme un foyer de suppuration, ce n'est qu'à la longue; encore alors les topiques irritans sont-ils infiniment préférables aux anti-phlogistiques ordinaires. Les véritables anti-phlogistiques sont ici le quinquina, le mercure, l'eau froide, la ciguë, et les corroborans.

Parmi les moyens dont l'expérience a signalé l'efficacité contre les engorgemens scrophuleux, il faut ranger :

1° *Les sels volatils*. Le liniment volatil ordinaire (surtout si l'on substitue l'huile camphrée à l'huile simple, et si l'on y fait entrer l'ammoniaque pour le tiers) est très-énergique quand on répète les frictions toutes les deux heures, et qu'on tient la partie malade constamment enveloppée avec une flanelle ou une toile cirée.

Voici la formule d'un onguent que j'emploie très-souvent avec succès : Prenez onguent d'althœa, une once; fiel de bœuf, savon de Venise, ana, trois gros; huile de pétrole, deux gros; sel volatif de corne de cerf (sous-carbonate d'ammoniaque), demi-gros; camphre, un gros; mêlez, et faites un onguent dont on se servira pour frictions, à la dose d'une cuillerée

à café toutes les trois heures. J'en ai retiré de très-grands avantages dans les indurations glanduleuses les plus rebelles, non-seulement dans celles qui sont placées à l'extérieur du corps, mais encore dans celles qui sont situées à l'intérieur, comme, par exemple, dans le carreau. C'est donc un très-bon moyen dans les obstructions du mésentère et dans celles du foie. Cet onguent a encore l'avantage d'expulser les vers qui compliquent si souvent la maladie scrophuleuse; mais lorsqu'on a l'intention de l'employer comme anthelmintique, il faut le rendre plus actif en ajoutant un demi-gros de tanaisie.

2°. *L'onguent avec la digitale pourprée.* Cet onguent se prépare avec le suc de cette plante; il a l'avantage de ne causer qu'une légère irritation de la peau, et d'être un puissant résolutif.

3°. *L'onguent mercuriel.* L'onguent mercuriel ordinaire est déjà très-actif; mais il l'est bien davantage composé comme il suit: onguent de digitale pourprée, demi-once; mercure soluble d'Hahnemann, demi-scrupule.

4°. *L'huile de pétrole.* Excellent résolutif: employée en frictions sur le bas-ventre, l'huile de pétrole est anthelmintique. La meilleure

manière de s'en servir est de la mélanger avec l'onguent mercuriel.

5°. *Le camphre.* Employé à haute dose, le camphre fait des prodiges quand il s'agit de résoudre des engorgemens très-rebelles. Le mélange suivant est des plus efficaces : Prenez camphre, une once ; triturez avec ammoniaque liquide, trois gros ; ajoutez huile d'olive, demi-once.

6°. *L'opium, la ciguë, la belladone, la jusquiame;* soit le suc, soit en feuilles fraîches et contuses, en lotions, en extrait ou en poudre.

7°. *La gomme ammoniaque, le galbanum, l'assa-fœtida,* principalement lorsqu'ils sont dissous dans l'oximel scillitique.

8°. *Le fiel de bœuf liquide ou épaissi.* C'est un très-bon résolutif. Je m'en sers très-souvent, soit en combinaison avec les onguens dont nous avons déjà parlé, soit à la manière de Roncallis : Prenez bile récente de bœuf; sel commun, trois cuillerées à café, autant d'huile de noix; mêlez et faites un onguent avec lequel on frictionnera plusieurs fois par jour les indurations glanduleuses.

9°. *La scille* est un excellent résolutif. On a guéri quelquefois l'hydrocéphale avec de simples lotions répétées d'oximel scillitique.

Un vieux praticien m'a donné comme un

secret la recette suivante, que je recommande expressément : Prenez une certaine quantité de racine de scille coupée ; faites bouillir dans une lessive caustique jusqu'à consistance de mucilage ; coulez avec expression, et ajoutez un peu de miel, et ce qu'il faut d'onguent basilicum pour faire un onguent épais. Cet onguent a la propriété de résoudre les glandes scrophuleuses et les tumeurs lymphatiques les plus opiniâtres, sans les faire passer par la suppuration.

10. *Les emplâtres*. Il est probable que l'application des emplâtres n'a d'autre avantage que d'entretenir un bain continuel de vapeurs autour de la partie malade, et de la soustraire au contact de l'air. Ce qui me porte à penser ainsi, c'est qu'en général la plupart des substances dont ils sont formés sont assez insignifiantes. Quoi qu'il en soit, ce sont de très-bons résolutifs. Tout le monde sait qu'on obtient quelquefois les mêmes effets de simples emplâtres de poix ou de résine. Je crois que ces moyens sont trop négligés ; combien de fois n'ai-je pas guéri par leur secours des engorgemens qui avaient résisté aux onguens les plus vantés ! Cependant je combine ordinairement ces deux méthodes ; je fais donc faire chaque jour des frictions sur les parties malades avec un onguent,

et puis je les couvre avec un emplâtre. Le plus efficace de tous les moyens de ce genre est le suivant : emplâtre de galbanum safrané, ciguë, aña demi-once; camphre, un gros; huile de pétrole, deux gros; sel volatil de corne de cerf (sous-carbonate d'ammoniaque), demi-gros. Mêlez. On peut ajouter avec avantage l'emplâtre mercuriel, ou le mercure soluble d'Hahnemann.

Il ne faut jamais oublier que, par la nature même des substances dont les emplâtres sont composés, par la chaleur et la transpiration qu'ils entretiennent sur la partie malade, ils sont très-sujets à produire une irritation de la peau qui peut se communiquer aux parties soujacentes, et déterminer la suppuration. Aussitôt que la peau commence à rougir, il faut donc suspendre l'usage de ces moyens. Dans les mêmes vues, on mêle quelquefois l'emplâtre de plomb aux autres substances. (1)

(1) Je ne puis m'empêcher de remarquer à cette occasion, qu'un Anglais, M. Hennig, préconise dans un autre but les emplâtres résineux comme les meilleurs moyens, soit pour opérer la résolution des tumeurs scrophuleuses, soit pour obtenir une suppuration de bonne qualité ; mais il recommande expressément d'attendre que l'abcès soit entièrement formé; ensuite on l'ouvre avec précaution, on évacue le pus, et l'on dé-

11°. *Les substances salines.* Les principales sont le sel ammoniac (muriate d'ammoniaque),

---

termine, par la compression, une inflammation adhésive. Je suis complétement de son avis sous le premier rapport, mais nullement sous le second. En effet, lorsqu'il se forme un abcès, si cet abcès finit par s'ouvrir, il est bien rare qu'il soit en notre pouvoir de prévenir sa dégénération en ulcère scrophuleux et les suites interminables de ce nouveau symptôme. Seulement, dans les cas les plus heureux, il se forme un nouvel engorgement, en sorte que le malade n'y gagne rien. Cependant il ne faut rien préjuger ; il est possible que des observations ultérieures en décident autrement : c'est ce qui m'engage à consigner ici la méthode du médecin anglais.

Dès qu'on aperçoit un engorgement glanduleux, on le couvre d'un emplâtre gommeux assez grand pour dépasser les bords de la tumeur, et puis on abandonne la nature à ses propres forces. Si l'engorgement est encore peu considérable, la chaleur constante et modérée entretenue par l'emplâtre, suffira pour le faire résoudre sans aucun danger pour la constitution. Le léger engorgement qui reste quelquefois à la peau comme signe de l'inflammation adhésive dont il a été le siége, n'est d'aucune conséquence. Mais l'engorgement est-il considérable, et par conséquent sa résolution peut-elle être funeste à la santé générale, l'emplâtre le préservera du contact de l'air extérieur, s'opposera même à son absorption, et lui conservera, par sa chaleur, le degré d'irritation nécessaire pour le fixer dans le siége qu'il occupe.

Cette différence entre les engorgemens glanduleux se

l'esprit de Mindérérus (acétate d'ammoniaque), le sel de cuisine (muriate de soude), l'alcali

---

laisse facilement apercevoir au bout de quelques jours ; c'est pourquoi l'on doit, dans tous les cas, lever l'emplâtre le troisième ou le quatrième jour. Si la tumeur a diminué de volume, si la surface en est rouge, si elle est sensible, on laissera l'emplâtre ou on le renouvellera, et l'on donnera le soir quelques petites doses de mercure doux et un léger purgatif le lendemain matin pour faciliter la résolution déjà commencée ; mais si la glande, au lieu de diminuer, s'est accrue ; si elle est très-douloureuse, si la peau qui la recouvre est très-rouge et très-dure, il faut tâcher de déterminer la suppuration. Pour cela, on la couvrira avec un cataplasme composé de parties égales de baume d'arcæus et de mie de pain bouillie dans le lait, avec la précaution de l'appliquer aussi chaud que le malade pourra le supporter sans souffrir, et de le renouveler deux fois dans les vingt-quatre heures. (Dans beaucoup de cas, j'ai trouvé préférable un mélange de parties égales de térébenthine de Venise, de miel écumé et de blancs d'œufs, avec suffisante quantité de farine de froment, pour lui donner une consistance moyenne entre l'emplâtre et l'onguent. Il n'est pas besoin de renouveler cette application.) Il faut examiner la tumeur au moins de deux jours l'un. Dès que la fluctuation est manifeste, toute l'étendue de la tumeur est molle et élastique, excepté la base qui peut être encore engorgée par l'effet de l'inflammation. Mais cet engorgement n'a aucun rapport avec les glandes scrophuleuses. C'est alors qu'on introduit horizontalement une lancette à lame étroite et plate jusqu'à la

(potasse), la terre pesante salée (muriate de baryte).

---

partie moyenne de la tumeur, précisément dans le point intermédiaire entre la base et le ramollissement de la tumeur. Si la quantité de pus qui s'écoule ne surpasse pas une cuillerée et demie, on vide complétement l'abcès en pressant la peau dans tous les sens, et l'on réunit exactement les bords de la plaie avec des bandelettes agglutinatives; celles-ci sont recouvertes de deux autres plus larges et plus grandes qu'on fait passer dans tous les sens; et par-dessus tout cela une compresse graduée, assujettie par trois tours de cravates aussi serrés que le malade peut les supporter. De l'épaisseur de cette compresse dépend la compression de l'abcès et la liberté du reste du cou. Deux ou trois jours après, on peut diminuer cette compression; mais il est prudent de laisser encore les bandelettes agglutinatives pendant autant de temps. Si elles causent de la douleur par la compression qu'elles exercent sur les bords de la plaie, on les mouillera avec une éponge.

De cette manière, les deux surfaces de l'abcès se collent l'une à l'autre, sans laisser entre elles la plus petite cavité. La plaie résultant de l'ouverture guérit sans suppuration, et devient imperceptible. Enfin l'humeur scrophuleuse n'est pas absorbée, mais évacuée tout à coup.

Mais si la quantité de pus contenue dans l'abcès remplit au-delà d'une cuillerée et demie, il faut réunir exactement les bords de l'ouverture, comme nous l'avons dit, immédiatement après que cette quantité s'est écoulée : la compresse graduée est inutile; cependant il est bon de

12°. *Les astringens*. La faiblesse formant le principe de tous les engorgemens scrophu-

---

passer une cravate autour du cou, ou une espèce de bandage inguinal (spica) qu'on serre modérément. Deux jours après, on soulève ces bandelettes agglutinatives, après les avoir préalablement mouillées avec une éponge, pour donner issue au pus qui reste, s'il ne surpasse pas la mesure assignée, et ainsi de suite jusqu'à l'entier épuisement. Il n'est pas besoin de faire observer qu'il faut à chaque fois fermer exactement l'ouverture faite à l'abcès, afin d'empêcher l'introduction de l'air. Enfin, lorsque l'abcès est entièrement vidé, on applique une compresse graduée sur les bandelettes agglutinatives, comme il a été dit. Cette compresse doit être changée tous les deux jours, ou mieux tous les jours, pour exercer constamment une compression uniforme; faute de cette précaution, on court risque de voir l'inflammation se renouveler, et donner lieu à une nouvelle accumulation de pus.

De même, lorsque la quantité de pus ne permet pas de vider l'abcès en une seule fois, on introduit entre les lèvres de la plaie un morceau d'éponge auquel on attache un fil de soie pour le retirer à volonté.

Si des flocons d'albumine viennent se placer devant l'ouverture faite par la lancette, on les repousse avec une sonde, ou l'on agrandit l'ouverture, et l'on retire prudemment ces flocons avec une pince très-fine.

La tuméfaction et la rougeur, compagnes inséparables de l'inflammation, s'évanouissent peu à peu d'elles-mêmes. Pour calmer l'inquiétude des malades, je leur fais faire une ou deux fois par jour des frictions

leux, les astringens y conviennent très-bien ; souvent même ils l'emportent sur les meilleurs

---

sur les parties engorgées avec un onguent dont voici la recette : Prenez camphre réduit en poudre avec un peu d'esprit-de-vin, quinze grains ; calomel, un gros ; cérat de goulard, une once. Mêlez.

Si l'on adopte à temps la méthode que nous venons d'exposer, nul doute que la suppuration ne reparaîtra pas ; mais si l'on a tenté de très-bonne heure les fondans et les résolutifs, alors il est souvent très-difficile de déterminer l'inflammation et la suppuration. Si l'usage des cataplasmes suppuratifs dont nous avons parlé, continué pendant huit jours, ne produit aucun signe d'une suppuration prochaine, on peut leur substituer avec avantage l'emplâtre de litharge composée, ou le mélange suivant, qui, à la vérité, agit lentement, mais sans causer aucune douleur. Ce mélange est de Kirkland : Prenez huile d'olives, une livre ; cire jaune, une livre et demie ; encens, mastic, myrrhe, ana, deux onces et demie ; minium (oxide de plomb au medium), trois onces ; camphre, demi-once. Mêlez.

Assez souvent, après une ou deux semaines, l'abcès s'ouvre spontanément, au grand étonnement des malades ; alors il faut ôter l'emplâtre ou le cataplasme, fermer l'ouverture avec un morceau d'éponge ou avec une bandelette, et traiter l'abcès comme il a déjà été dit. Mais l'ouverture faite par la lancette est bien préférable : 1°. comme elle se pratique avant que la désorganisation ait fait de grands progrès, la peau est toujours intacte ; 2°. les bords d'une plaie faite par un instrument tranchant sont bien plus disposés à la réunion immé-

résolutifs : mais on conçoit qu'ils ne sont jamais mieux indiqués que lorsqu'il existe des symptômes généraux d'atonie, et lorsqu'on a déjà fait usage des résolutifs débilitans.

Les meilleurs astringens sont les fomentations avec la décoction de quinquina ou d'écorce de saule, l'eau de Saturne (eau végéto-minérale), le vitriol blanc (sulfate de zinc), l'alun (sulfate acidule d'alumine et de potasse), les eaux ferrugineuses, le froid.

J'ai vu quelquefois des tumeurs et des glandes scrophuleuses considérables disparaître entièrement par l'effet de ces simples topiques.

Encore tout récemment, il s'est présenté à mon observation un cas de ce genre, bien digne de remarque. La parotide et les glandes sous-maxillaires avaient acquis un volume effrayant sous l'influence du vice scrophuleux; ces glandes étaient déjà ulcérées et présentaient un aspect carcinomateux; elles rendaient une matière sanieuse, d'une fétidité insupportable, et quelquefois elles étaient le siége d'hémorragies inquiétantes. On avait inutilement employé

---

diate; 3°. le lieu de l'ouverture et la quantité de pus à évacuer sont à la disposition du chirurgien; 4°. il est bien plus facile de s'opposer à l'introduction de l'air extérieur.

(*Note de l'auteur.*)

tout ce que l'art possède de plus efficace en pareilles circonstances. L'usage extérieur d'une forte dissolution d'alun dans le vinaigre triompha de cette terrible maladie.

II. *Goître.*

Il existe contre cette maladie quelques spécifiques auxquels elle résiste rarement lorsqu'elle n'est pas héréditaire, et lorsque le malade est encore jeune. Parmi ces moyens, on distingue l'éponge brûlée, les coquilles d'œuf, l'éthiops minéral et le muriate de baryte. La méthode que je vais exposer m'a souvent réussi.

Je commence par purger le malade, après quoi je lui fais prendre matin et soir d'une poudre composée avec éponge brûlée, demi-drachme; coquille préparée, éthiops minéral, ana demi-scrupule; oléo-saccharum d'anis, un scrupule : mêlez et réduisez en poudre très-fine. Le temps le plus favorable pour commencer ce traitement est le déclin de la lune. Je purge le malade tous les huit jours avec le mercure doux; j'entoure le cou d'une flanelle, et je fais faire soir et matin des frictions sur les parties malades avec le liniment volatil camphré, quelquefois avec la graisse de lièvre, qui est un très-bon résolutif. Telle est la méthode avec laquelle j'ai vu des goîtres

considérables disparaître en deux ou trois semaines.

Si le malade est faible ou très-irritable, et particulièrement s'il a la poitrine délicate, je lui fais prendre de préference la lessive d'éponge dont j'ai déjà parlé. Lorsque l'éponge brûlée ne produit aucun changement favorable, il faut recourir à la dissolution du muriate de baryte; cette substance a produit quelquefois de très-bons effets là où l'autre ne faisait rien.

Il est encore un moyen de favoriser la guérison du goître, c'est de faire prendre au malade les pilules de savon antimonial de Kœmpf. (1)

---

(1) Depuis qu'Arnaud de Villeneuve nous a fait connaître les propriétés de l'éponge brûlée, il est peu de préparations pharmaceutiques préconisées contre le goître dont cette substance ne fasse partie. Quarin dit qu'elle lui a parfaitement réussi. Voici sa formule : Prenez éponge marine calcinée, six gros; oléo-saccharum d'anis, demi-once. On en prend trente grains deux fois par jour, et l'on en porte insensiblement la dose jusqu'à cinquante (*Observations pratiques sur les maladies chroniques*, p. 24). Son traducteur, M. Sainte-Marie, s'est servi de cette formule, avec le plus grand succès, sur une fille de quatorze ans qui portait sous le menton une tumeur dure et indolente, grosse comme un œuf de moineau; la tumeur se ramollit d'abord, et disparut peu

III. *Éruptions cutanées.*

Le traitement intérieur de cette forme du vice scrophuleux, ne présente rien de parti-

---

à peu dans l'espace de cinquante jours. Dans son *Ratio medendi*, pars II, cap. XI, de Haën préconise une poudre absorbante avec laquelle M. Sainte-Marie, que nous venons de citer, a dissipé les goîtres les plus considérables. Cette poudre se compose de *nihilum album* (oxide de zinc), quatre onces; os de sèche, coquilles d'œuf, de chaque, deux ouces; drap d'écarlate, une once et demie: faites brûler ensemble toutes ces substances dans un vaisseau fermé; ensuite réduisez-les en poudre, et mêlez bien exactement. La dose est de dix-huit grains deux fois par jour pour un adulte : on se purge le premier jour de la *pleine lune*, avec du jalap et de la manne; le lendemain, on commence l'usage de la poudre, que l'on prend six jours de suite, aux doses et de la manière indiquées ci-dessus. On interrompt ensuite pour recommencer à la pleine lune suivante, de la même manière. Quelques malades guérissent dès les premiers six jours. Les goîtres les plus considérables résistent rarement à l'emploi de cette poudre pendant trois pleines lunes consécutives. Pendant qu'on en fait usage, on pratique des frictions sèches sur la tumeur. De Haën tenait ce remède de Mensurati, célèbre médecin et professeur à Gratz, en Styrie, qui avait eu occasion, dans un pays couvert de montagnes, et où le goître est presque endémique, d'en éprouver un très-grand nombre de fois l'efficacité. Mais cette poudre a l'inconvénient d'éprou-

culier. Quant au traitement extérieur, on retire de grands avantages des bains salins, sa-

---

ver beaucoup les malades. La dernière fois que M. Sainte-Marie s'en est servi, c'était sur une jeune actrice de Lyon ; elle fut guérie à la seconde pleine lune ; mais elle paya sa guérison par la perte de son embonpoint. Quant à l'influence de la pleine lune sur l'opération du remède, il est permis d'en douter. « Je ne force à cet égard, dit M. Sainte-Marie, la croyance de personne. J'ai rapporté fidèlement les prescriptions de de Haën, et je m'y suis conformé. » (*Nouveau Formulaire médical*, p. 358). M. Dubois est parvenu à faire disparaître la maladie dont nous parlons, chez trois ou quatre jeunes gens, par l'application d'un emplâtre fondant sur la tumeur, et l'usage intérieur des pilules suivantes : Prenez cannelle en poudre, un scrupule ; suc de réglisse, une once ; éponge brûlée, trois gros ; carbonate de soude, demi-once ; sucre blanc, une once et demie ; conserve de roses, quantité suffisante. Les malades en prenaient dix, douze, quinze ou vingt grains tous les soirs. (*Consultations verbales du* 2 *juillet* 1817.) M. Boyer a obtenu le même résultat sur le même nombre de malades par l'application d'une poudre composée d'un mélange de tannin, de muriate d'antimoine et de chaux éteinte. On étend une couche de cette poudre sur un linge, on la recouvre d'une couche mince de ouate, ou ouète, que l'on saupoudre avec la même substance, et puis on l'applique sur la tumeur. (*Leçon de clinique du* 29 *octobre* 1817.) M. Chrestien rapporte l'histoire d'une fille de vingt-deux ans, qui portait depuis douze ans un goître très-volumineux

vonneux et sulfureux. Les exutoires sont aussi fort utiles dans les éruptions chroniques.

---

du côté droit. L'inutilité des moyens employés pendant long-temps, engagea M. Chrestien à proposer l'or divisé en frictions sur les gencives. Dans l'espace de deux mois, il y eut une diminution très-marquée. Le mieux fut toujours croissant, mais avec beaucoup plus de lenteur, lorsque la tumeur fut réduite à un petit volume. Le traitement dura vingt-deux mois (la dose du remède ne fut portée qu'à deux grains), et l'on fut même obligé, pour détruire *un gonflement qui restait et qui était dû à la flaxidité d'une portion glanduleuse*, d'avoir recours, d'après les conseils de M. Fages, à l'application du fondant de Streilt. Mais la guérison fut si complète, que cette demoiselle s'étant mariée, est accouchée trois fois, sans que les efforts inséparables de l'accouchement aient renouvelé le moindre gonflement dans la glande thyroïde. (*Méthode ïatraleptique*, p. 369).

Le dernier numéro de la *Bibliothéque britannique* (*juillet* 1820) contient la découverte d'un nouveau remède contre le goitre, qui mérite de trouver ici sa place. Un chimiste anglais, dont je ne me rappelle pas le nom, a trouvé une très-petite quantité d'*iode* dans l'éponge brûlée. M. Coindet de Genève, ayant pensé que c'est à ce principe qu'elle doit les vertus qu'elle possède contre le goître, imagina d'employer les diverses préparations de cette substance, parmi lesquelles il choisit l'hydriodate de potasse, sel déliquescent, dont quarante-huit grains dans une once d'eau distillée représentent approximativement trente-six grains d'iode.

Dans les cas les plus rebelles, j'ai retiré de très-bons effets des lotions avec l'eau salée, ou

---

De la solution de ce sel dans une suffisante quantité d'eau, il résulte un hydriodate de potasse ioduré, dont M. Coindet a fait usage dans les cas où un goître plus dur, plus volumineux, ou plus ancien, paraissait résister à l'action de la solution saline simple; et par ce moyen, il a *souvent obtenu* les cures les plus remarquables.

Mais la préparation la plus familière à M. Coindet, la plus facile à préparer, et peut-être aussi la plus énergique, est une sorte de *teinture* d'iode composée avec quarante-huit grains de cette substance sur une once d'esprit-de-vin à 35°. L'auteur fait observer qu'on ne doit pas préparer cette teinture long-temps à l'avance, parce qu'elle ne peut se conserver long-temps sans déposer des cristaux d'iode.

Quant au mode d'administration, M. Coindet prescrit aux adultes dix gouttes de l'une de ces trois préparations dans un demi-verre de sirop de capillaire et d'eau, qu'il fait prendre de grand matin à jeun; une deuxième dose à dix heures, et une troisième dans la soirée en se couchant.

Sur la fin de la première semaine, il en porte la dose à quinze gouttes, trois fois par jour. Quelques jours plus tard, lorsque l'iode a un effet très-sensible sur la tumeur, il augmente encore de cinq gouttes, ce qu'il répète trois fois par jour pour en soutenir l'action : vingt gouttes contiennent environ un grain d'iode.

« J'ai rarement passé cette dose, dit M. Coindet; elle m'a suffi pour dissiper les goîtres les plus volumi-

avec une dissolution de muriate de baryte, ou de tartre stibié. J'en dis autant des frictions avec l'onguent de précipité blanc (sous-muriate de mercure précipité) de Werlhof.

IV. *Ophthalmie.*

Le traitement général du vice scrophuleux est ici l'essentiel. Pour ce qui me concerne, j'ai

---

neux, lorsqu'ils n'étaient qu'un développement excessif du corps thyroïde, sans autre lésion organique. Souvent le goître se dissipe incomplétement, mais assez pour n'être plus ni incommode, ni difforme. Dans un grand nombre de cas, il se dissout, se détruit, se dissipe dans l'espace de six à dix semaines, de manière à ne laisser aucune trace de son existence. »

L'auteur termine son mémoire en disant que, pour mieux constater l'efficacité de l'iode contre le bronchocèle, il n'a fait usage, pendant son administration, ni de sachets, ni de colliers, ni d'aucun autre médicament soit intérieur, soit extérieur.

Bien que Quarin n'ait jamais observé de mauvais effets de l'éponge brûlée, il est très-sûr qu'elle détermine quelquefois la maigreur, la consomption et des spasmes de l'estomac qui durent souvent long-temps après qu'on a cessé l'usage de ce remède. Mais ces mauvais effets n'ont guère lieu que chez les adultes, et lorsque les goîtres sont très-volumineux. Quoique bien plus actif que l'éponge, l'iode n'a aucun de ces inconvéniens, au rapport de M. Coindet.

(*Note du traducteur.*)

guéri un très-grand nombre d'ophthalmies scrophuleuses avec les seuls moyens internes. Dans les cas opiniâtres, la pommade avec le précipité rouge (oxide rouge de mercure), est sans contredit la meilleure de toutes.

Il n'est point de médicament, point de composition qui puisse lui être comparés dans l'inflammation scrophuleuse des glandes de Meibomius. Mais j'ai observé que les pommades ordinaires n'agissent pas toujours avec la même promptitude, soit parce qu'elles sont trop composées, soit parce qu'elles contiennent trop peu d'oxide rouge de mercure. J'ai adopté une formule qui me réussit presque toujours : c'est un mélange de parties égales d'oxide rouge de mercure réduit en poudre très-fine, de beurre sans sel, et de cire. Soumettez le tout à une douce chaleur, et mêlez exactement (1). Le malade prendra tous les soirs de cette pommade, gros comme une lentille, et s'en frottera le bord interne des

(1) Cette pommade est en effet très-efficace ; mais elle a l'inconvénient d'être extrêmement dure, de sorte qu'il faut la faire chauffer toutes les fois qu'on veut s'en servir. Il est infiniment plus commode d'incorporer le mercure dans le cérat de Galien, ou dans l'axonge.

(*Note du traducteur.*)

paupières ; le matin, il se lavera les yeux avec du lait chaud.

Si, pendant le cours d'une ophthalmie scrophuleuse, il survient une irritation active, comme il arrive quelquefois, il faut recourir à la méthode anti-phlogistique, jusqu'à ce que cette irritation soit calmée. Et si les malades ne peuvent supporter l'impression de la lumière, comme le cas se présente souvent, on fait des fomentations sur les yeux avec une décoction de jusquiame.

V. *Glandes abcédées, ulcères scrophuleux.*

Quoique le sujet de ce chapitre soit plutôt du ressort de la chirurgie que de la médecine, cependant je crois devoir faire observer que dès qu'on est convaincu de la nature scrophuleuse d'un ulcère, il faut combattre directement la maladie dont il n'est qu'un symptôme. Sans cela, les moyens locaux les plus puissans seraient inutiles, au lieu que les moyens généraux suffisent souvent pour guérir les ulcères sans le secours des topiques.

On ne saurait s'interdire avec trop de soin les onguens gras, et généralement tous les moyens débilitans, car ils sont plus nuisibles qu'utiles. En fait de topiques, je n'en connais pas qui soient préférables aux fomentations

de ciguë, de quinquina et de sublimé (muriate suroxigéné de mercure), ou à l'eau phagédénique.

Je ne puis assez recommander, dans les ulcères chroniques dont nous parlons, l'application des feuilles fraîches (écrasées) de tussilage, de bardane et de choux. Un individu portait un ulcère carcinomateux à la face, d'origine scrophuleuse; il avait déjà dévoré une portion considérable de la peau, et s'était montré rebelle à tous les moyens qu'on avait tentés jusqu'ici. On le guérit par des applications, réitérées toutes les trois heures, de feuilles fraîches de choux blanc, et du suc de cette même plante.

Du reste, l'usage intérieur des sucs d'herbes, fraîchement exprimés, a produit des effets merveilleux dans les cas dont il est ici question. Je me souviens entr'autres d'un enfant de six ans qui portait un ulcère scrophuleux et carcinomateux au cou; cet ulcère avait déjà détruit une partie du voile du palais; et les moyens les mieux éprouvés, en pareil cas, avaient échoué. On fit prendre à cet enfant les sucs fraîchement exprimés de tussilage, de bardane, de cresson et de chélidoine, et l'ulcère se cicatrisa.

VI. *Affections scrophuleuses des os, pédarthrocace, carie.*

Non-seulement les moyens généraux doivent former la partie essentielle du traitement, mais ils suffisent souvent pour opérer une guérison complète. Cependant, les moyens locaux peuvent la favoriser ; j'entends parler surtout de ceux qui ont une action particulière sur les os; tels sont entr'autres les bains, soit généraux, soit locaux, de sabine, de calamus et de garance. Il faut en dire autant des fomentations de cigué, de sublimé, ou de mercure nitreux.

VII. *Atrophie mésentérique, ou carreau.*

Outre les moyens généraux, les moyens locaux sont ici de la plus grande utilité : tels sont les lavemens avec l'eau de savon, l'eau de chaux, le pissenlit, le quinquina, la garance, la ciguë, le tussilage ; tels sont encore les frictions et les emplâtres sur le bas-ventre. Les frictions se font, soit avec un onguent composé avec celui d'althœa, le savon, le fiel de bœuf, un sel volatil et deux ou trois cuillerées d'huile d'anis, ou de menthe crépue ; soit avec un mélange d'onguent de digitale et d'onguent

napolitain. Quant aux emplâtres, on peut choisir entre celui de ciguë et de galbanum, ou un cataplasme de ciguë, de digitale, de camomille et de quinquina. Mais rien n'est plus utile aux enfans affectés de cette maladie, que de porter continuellement, autour du ventre, des ceintures remplies d'herbes aromatiques, comme, par exemple, de quinquina, d'écorce de chêne, de menthe crépue, de marjolaine, de camomille, de cerfeuil, etc.

VIII. *Tumeurs blanches des articulations.*

Si ces tumeurs sont de nature scrophuleuse, ne les ouvrez jamais, lors même que la fluctuation serait manifeste; car ces ouvertures ont toujours de funestes résultats. Il ne s'écoule que très-peu de sérosité mêlée de sang, et presque toujours il en résulte des ulcères profonds et de mauvais caractère, qui s'étendent jusqu'aux os; dans quelques cas, il se développe des productions spongieuses avec une promptitude incroyable. La fièvre hectique ne tarde pas à se manifester, et s'il reste encore un moyen de salut au malade, il n'existe que dans l'amputation du membre.

Loin de porter le bistouri sur ces tumeurs, faites tous vos efforts pour en obtenir la réso-

lution. Donnez à l'intérieur le mercure, l'antimoine, la digitale, la ciguë, le gaïac, la douce-amère, l'écorce de garou, etc. — A l'extérieur : les bains de soufre, de ciguë; des exutoires près du siége du mal; des cataplasmes avec les feuilles fraîches de ciguë, de belladonne et de digitale; des frictions avec l'onguent de digitale, mêlé avec la pommade mercurielle et les sels volatils; mais s'il se montre des symptômes d'irritation, renoncez à tous ces moyens pour recourir aux anti-phlogistiques.

Il est un autre moyen qui mérite une recommandation spéciale; je veux parler de la gomme ammoniaque, bouillie dans le vinaigre scillitique jusqu'à consistance d'emplâtre; on l'étend sur de la peau, et puis on l'applique sur l'articulation malade jusqu'à ce qu'elle tombe d'elle-même. Je l'ai vue rester en place pendant trois et quatre semaines, et dissiper entièrement la tumeur dans cet espace de temps. J'ai employé avec avantage des vésicatoires *perpétuels*, ainsi que des étoupes de chanvre saupoudrées de colophane, et souvent humectées avec l'esprit-de-vin.

IX. *Rachitisme.*

Il faut faire concourir toutes les ressources

de l'art au même but dans cette maladie : toniques généraux et toniques locaux, tels que des lotions fréquentes sur les extrémités avec l'eau-de-vie et l'esprit de fourmis (1), bains ferrugineux, bains de quinquina ou d'écorce de chêne, de calamus aromaticus, de garance, de sabine, etc. (2)

---

(1) Les anciens médecins faisaient un grand usage des fourmis; on en retire un acide connu sous le nom d'acide formique, et qui entre dans leur organisation pour la moitié de leur poids. C'est avec les fourmis qu'on composait *l'eau de magnanimité* de Hoffmann, ainsi appelée parce qu'on la croyait très-cordiale, et propre à inspirer du courage; mais ces vertus sont imaginaires, et les fourmis ne sont plus employées aujourd'hui.

(*Note du traducteur.*)

(2) M. Hufeland pouvait terminer ici son ouvrage. Ce n'est pas que les maladies qui sont comprises dans l'*appendice* ne se rattachent à la diathèse scrophuleuse; mais, dans un traité général, il suffisait d'indiquer ces maladies; il n'était pas besoin de les décrire, et l'auteur l'a si bien senti, qu'il les a placées hors du corps de l'ouvrage. Ainsi, quoiqu'il semble distinguer la *déviation de la colonne vertébrale* du rachitisme, cette distinction tient à la disposition matérielle du livre. Seulement il pourra paraître singulier qu'il ne traite que d'une forme de rachitisme, comme si la courbure et le ramollissement du sternum et des os longs, le gon-

flement et la noueure des articulations ne dépendaient pas de la même cause que la déviation de la colonne vertébrale. Il n'y a d'autre raison de cette préférence que la volonté de l'auteur.

(*Note du traducteur.*)

APPENDICE.

I.

DE LA DÉVIATION DE LA COLONNE VERTÉBRALE; DE SES CAUSES ET DE SON TRAITEMENT.

Cette affection a tant de rapports avec le vice scrophuleux, et elle en est si souvent un symptôme, qu'il me paraît convenable d'exposer ici ce que l'expérience m'a appris sur son origine, son traitement curatif, et surtout son traitement prophylactique. J'ai vu très-souvent cette difformité, et plusieurs fois j'ai été assez heureux pour la guérir, quoiqu'elle fût déjà parvenue à un degré assez avancé.

Le premier devoir du médecin est sans doute d'en rechercher les causes, malheureusement peu connues pour la plupart. On les trouvera bien moins dans les lésions extérieures, où on les cherche ordinairement, que dans la faiblesse générale du corps, et dans ses dispositions organiques. Les moyens pharmaceutiques administrés à l'intérieur, forment donc la base du traitement; les machines ne sont que d'une utilité fort accessoire. — Les en-

fans des paysans et de la campagne, ceux qui font le plus d'exercice, et qui, par conséquent, sont le plus exposés aux chocs des corps extérieurs, ne sont pas les seuls qui soient sujets à la courbure de la colonne vertébrale; on la rencontre fréquemment parmi les fils des citadins et des personnages les plus distingués, quoiqu'ils soient constamment environnés des soins les plus attentifs et les plus affectueux. Mais que dis-je! ce sont ces mêmes soins qui les disposent à la maladie dont nous parlons, en empêchant les forces de se développer; et voilà pourquoi elle est si commune dans les villes et dans les familles les plus illustres par leur naissance.

Énumérons les principales causes de cette maladie.

I. *Faiblesse générale, et notamment des os et des ligamens.*

La faiblesse peut être naturelle ou acquise. Un régime débilitant, quelle qu'en soit la cause, dispose donc les enfans au rachitisme. Et en effet, n'est-ce pas la force des ligamens et des muscles qui maintient le corps dans sa rectitude naturelle? Tout ce qui tend à diminuer cette force, tend donc nécessairement à priver le corps des avantages qu'elle lui procure.

II. *Tout ce qui prédispose à la maladie scrophuleuse, et tout ce qui la produit.*

Nous avons énuméré ces causes dans la première section de cet ouvrage; il serait superflu d'y revenir. Notre but, en ce moment, est de les signaler comme la source la plus commune des déviations de la colonne vertébrale. Un enfant, par cela seul qu'il est scrophuleux, porte en lui le germe de la maladie qui nous occupe; en sorte que cette maladie n'attend qu'une occasion favorable pour se développer. Ce développement arrive quelquefois fort tard, et lorsqu'on l'attend le moins.

Le vice scrophuleux peut produire la difformité du rachis, soit en affaiblissant le ton général de la constitution, et spécialement celui des ligamens, soit en s'opposant au développement naturel des os, ou en établissant sur eux le siége d'une absorption vicieuse, soit enfin par des métastases.

III. *La même attitude (soit assis, soit debout, ou autre) long-temps soutenue dans les premières années de la vie.*

La position assis où le corps est plié en deux, est une source de maux que les anciens ne con-

naissaient pas, parce qu'ils étaient plus souvent couchés qu'assis. Cette attitude est tellement contraire aux vœux de la nature, qu'elle est une des causes principales de la déviation de la colonne vertébrale. Premièrement, les vertèbres pressées les unes contre les autres, et gênées dans leurs mouvemens, ne tardent pas à devenir immobiles; ensuite il est si pénible pour des enfans de tenir le tronc dans une direction perpendiculaire, qu'il penche presque toujours de quelque côté, les vertèbres se déjettent, et les progrès de la croissance ne font que consolider la difformité. Et cet effet est d'autant plus à craindre que lorsque le corps repose tout entier sur les tubérosités ischiatiques, les muscles du dos et des lombes qui tiennent le tronc dressé sur le bassin, tombent dans le relâchement. Non-seulement cette position vicie la direction de la colonne vertébrale, mais encore celle des hanches et du bassin; elle n'est jamais plus funeste que le soir et pendant la nuit. Je connais des familles entières dont les enfans sont presque tous contrefaits, parce qu'ils sont forcés de rester assis une partie de la nuit. — Par les mêmes raisons, l'attitude qu'on est forcé de garder pour écrire est très-funeste.

Mêmes remarques, mêmes réflexions à l'é-

gard de la station long-temps soutenue. Il est impossible qu'un enfant reste long-temps debout sans reposer tout le poids de son córps tantôt sur un pied et tantôt sur l'autre ; or, il n'en faut pas davantage pour produire la difformité dont il s'agit.

IV. *Défaut d'exercice.*

C'est principalement dans l'enfance que le corps s'accroît et se développe. Tout dépend de la manière dont se fait ce développement. L'essentiel, c'est qu'il soit uniforme; or, il faut pour cela que les enfans se livrent à un exercice actif et varié, parce qu'il n'y a que cet exercice qui partage uniformément les principes nutritifs et les forces elles-mêmes, entre tous les organes. Le jeu libre et régulier de toutes nos parties, est indispensable au maintien de l'harmonie; c'est une loi de la nature que nous contrarions sans cesse en travaillant au développement de l'esprit, lorsque nous ne devrions nous occuper que du corps. Nous faisons tout ce que nous pouvons pour éteindre dans les enfans cet instinct naturel qui les porte au mouvement, sans réfléchir que ce qu'on vante comme le fruit d'une bonne éducation n'est souvent qu'un penchant à la paresse, un éloignement pour tout exercice. Une

semblable éducation ne peut avoir qu'une funeste influence sur la forme et sur la composition du corps. Qu'on prenne la peine d'aller visiter les fabriques, ou les maisons d'orphelins dans lesquelles les enfans sont contraints de bonne heure à rester assis, et l'on appréciera la justesse de mes remarques.

L'exercice lui-même, lorsqu'il est partiel, tel que l'exercice des armes, des quilles, etc., est une cause de difformité.

V. *Défaut de sommeil.*

Jamais le développement du corps n'est plus actif que pendant le sommeil; aussi forme-t-il un point essentiel de l'éducation physique. Non-seulement le sommeil lui-même, mais encore tous les corps environnans, exercent sur celui qui dort une action particulière. C'est ainsi qu'un air malsain, une mauvaise position, sont beaucoup plus nuisibles pendant le sommeil que pendant la veille. L'absorption se fait avec plus de promptitude; les miasmes s'identifient avec la constitution, et se développent avec elle.

Il est plusieurs circonstances à considérer dans le sommeil, et qui toutes peuvent produire des déviations de la colonne vertébrale.

1°. C'est une très-mauvaise habitude que

de coucher les enfans trop tard. Épuisés par l'exercice de la journée, le soir, les muscles et les ligamens manquent de force pour maintenir la colonne vertébrale dans une direction convenable. Si l'on empêche les enfans d'aller au lit, ils s'asseyent, s'endorment, et prennent de mauvaises positions qu'ils conservent en grandissant. — Dès qu'un enfant est fatigué, et qu'il se sent porté au sommeil, il faut donc le coucher.

2°. Pourquoi vouloir toujours abréger le sommeil des enfans? c'est ôter à la nature les moyens de réparer leurs forces, car c'est principalement pendant le sommeil qu'elle y travaille. La nature veut que les enfans dorment beaucoup; plus l'homme est jeune, plus il aime le sommeil : il y a, selon moi, moins d'inconvéniens pour un enfant à dormir trop, qu'à ne pas dormir assez.

3°. Les enfans aiment beaucoup à dormir assis, et les parens sont en général trop indulgens pour ce défaut qui tourne bientôt en habitude. La plupart, persuadés qu'il est très-avantageux que les enfans dorment, la tête et la poitrine très-élevées, disposent leurs lits en conséquence; mais c'est une erreur insoutenable. Quel avantage peut-il y avoir, pour un enfant, à dormir pendant huit à neuf heures

dans une position qui n'est pas naturelle? Encore ce temps est-il, comme nous l'avons déjà dit, le plus favorable au développement du corps. Ajoutez à cela que, dans la rectitude du tronc sur le bassin, les vertèbres comprimées les unes contre les autres ont le poids du corps à supporter pendant toute la nuit; ce qui est d'autant plus fâcheux que les muscles et les ligamens sont alors dans le plus parfait relâchement. Comment la colonne épinière pourrait-elle conserver sa rectitude naturelle? L'habitude de dormir dans cette position se fortifie à mesure qu'on avance en âge, et produit les plus funestes résultats, surtout sur les viscères du bas-ventre.

La position dont nous parlons n'est pas la seule préjudiciable à la santé; la meilleure de toutes est sans doute la position horizontale, et la plus funeste celle qui s'en éloigne le plus.

4°. Le sommeil pris sur la plume est encore très-funeste aux enfans. Cette cause de la déviation de la colonne vertébrale, pour être fréquemment méconnue, n'en est pas moins réelle; elle agit sans doute en plongeant l'économie dans un état de relâchement par la transpiration insensible qu'elle provoque, et en s'accommodant à toutes les formes, à toutes les inégalités de la surface extérieure du

corps; de sorte que si l'on prend une mauvaise position, on la conserve toute la nuit, puisque rien ne vous invite à en changer. J'ai connu beaucoup d'exemples d'enfans contrefaits qui ne pouvaient accuser d'autre cause de leurs difformités que celle dont nous parlons.

VI. *Vêtemens défectueux.*

Tels sont les habits étroits, des liens trop serrés, et surtout les corsets qui ne sont pas encore entièrement passés de mode. Cependant l'usage en est moins commun dans les premières classes de la société; mais il commence à se répandre dans les autres. Ne se trouvera-t-il pas un écrivain assez courageux pour avertir le peuple des maux qu'il se prépare en adoptant une mode si mal entendue?

VII. *Promenades trop fréquentes ou trop prolongées, en voitures mal suspendues, ou dans des chemins raboteux.*

Les secousses trop répétées que ces voitures impriment au corps affaiblissent les ligamens de la colonne épinière; l'enfant tourmenté cherche une position commode, il plie son corps en deux, et s'endort dans cette attitude, laquelle amène à la longue la déviation de la colonne vertébrale.

Il faut que les enfans s'exercent à tous les jeux de leur âge ; mais la voiture leur est toujours funeste lorsqu'ils en abusent. S'il existe déjà un commencement de déviation, elle s'augmente avec une promptitude extraordinaire : il me serait facile de citer des exemples à l'appui de cette vérité.

VIII. *Métastases.*

C'est une cause du rachitisme beaucoup plus commune qu'on ne pense généralement. Il est certain que, dans son principe, cette affection ne reconnaît souvent d'autre cause que le transport de la matière morbifique sur la colonne vertébrale. La nature de la métastase varie : elle est tantôt scrophuleuse, tantôt varioleuse, teigneuse, rhumatismale, etc. ; d'où je conclus qu'on ne saurait trop surveiller les terminaisons de ces maladies. Il y a certainement plus à compter, dans ces cas, sur les remèdes intérieurs que sur les topiques.

IX. *Toute maladie qui force à garder le lit pendant long-temps, surtout dans une position peu naturelle.*

Telles sont les fractures, la pleurésie, la péripneumonie, et la plupart des affections très-douloureuses. J'appelle donc l'attention

des praticiens sur les suites de ces maladies ; s'ils prennent la peine de les observer, je crois qu'ils se convaincront, comme moi, qu'elles disposent très-souvent au rachitisme. Leur manière d'agir est facile à concevoir : outre qu'elles sont débilitantes, elles forcent les malades à garder plus ou moins long-temps la même position ; ce qui doit altérer d'autant plus facilement les formes naturelles, que le corps pousse assez souvent une croissance rapide pendant les maladies fébriles. Enfin ces affections peuvent être suivies d'une métastase. En voilà bien assez pour faire sentir la nécessité de surveiller avec soin la convalescence de ces malades. J'ai vu souvent les enfans les mieux faits devenir bossus par l'action des causes dont je viens de parler.

X. *Croissance trop rapide.*

Rien n'est plus funeste qu'une croissance trop rapide. Le corps se trouve alors dans un état de faiblesse marqué ; les ligamens cèdent avec facilité à l'allongement des os ; il se fait une révolution dans tout le système lymphatique ; son action est augmentée ; la lymphe en reçoit une nouvelle impulsion ; ce qui l'expose d'autant plus à s'égarer dans son cours, et de là les obstructions des glan-

des, les épanchemens lymphatiques et les métastases. Au surplus, quelle qu'en soit la cause, l'expérience a prouvé que vers six ou sept ans, ou à l'époque de la puberté, si le corps grandit, il n'est pas rare de voir paraître les premiers symptômes d'une difformité à laquelle on était quelquefois bien loin de s'attendre.

XI. *Lésions mécaniques*, *chocs*, *accidens*, *secousses*, *etc.*

Sans nier que ces lésions puissent donner lieu à la déviation de la colonne vertébrale, cependant nous ferons observer qu'elles agissent bien plus souvent comme causes occasionnelles que comme causes prédisposantes. Et la preuve, c'est qu'il est extrêmement rare qu'elles produisent cette difformité sur les constitutions robustes.

La plupart des causes que nous avons exposées jusqu'ici, sont du nombre de celles qu'il suffit de connaître pour en prévenir les effets.

1°. Il est clair qu'il faut soustraire les enfans à l'action de ces causes; ainsi point de lits de plumes, ni d'habits trop étroits, etc.

2°. On les lavera chaque jour sur toutes les parties du corps, et notamment aux environs de la colonne vertébrale, avec de l'eau froide,

et on leur fera prendre un bain tiède une ou deux fois par semaine. Il n'est pas de meilleur moyen pour favoriser le développement uniforme de toutes les parties, pour prévenir les difformités et pour résoudre les glandes qui commencent à s'engorger. Mais si les enfans sont très-faibles, ou s'ils sont déjà affectés d'une déviation commençante, on frictionnera la colonne vertébrale avec de l'eau-de-vie. . . . .

3°. De bons alimens et un air bien sain, les meilleurs de tous les toniques.

4°. Ne contraignez jamais un enfant à rester long-temps assis ni debout; qu'il marche, qu'il coure, qu'il joue, qu'il exerce tous ses membres à la fois; c'est le moyen de maintenir l'équilibre entre tous les organes, de fortifier le corps, et, par conséquent, de prévenir les suites qui pourraient résulter de la faiblesse. Mais souvenez-vous que jamais l'exercice n'est plus tonique que lorsqu'il est pris en plein air.

5°. Je conseille de coucher les enfans sur des matelas de crin, de balle d'avoine, de laine même, mais jamais sur la plume. Ainsi l'on évitera les inconvéniens que nous avons reprochés aux lits de plumes, et l'on aura le double avantage de fortifier le corps, et de lui donner une bonne direction pendant le sommeil.

Au reste, pour bien faire sentir la différence des matelas de crin et des lits de plumes, il n'y a qu'à les comparer. On a remarqué que lorsqu'on couche sur la plume, le lendemain on se sent fatigué, on a de la peine à s'éveiller, il en coûte pour secouer le malaise qu'on éprouve. Au lieu que ceux qui dorment sur des matelas de crin se sentent frais, légers et bien dispos au moment du réveil.

6°. Soyez attentifs à toutes les attitudes que prennent les enfans; qu'ils soient assis, couchés ou debout, il est important qu'ils se tiennent bien.

7°. A plus forte raison devra-t-on redoubler d'attention à la moindre apparence du mal. On examinera le corps des enfans à la suite des maladies et des croissances trop rapides.

Que si, malgré tous ces soins, malgré toutes les précautions dictées par la prudence, on n'a pu prévenir la maladie, il faut songer à la guérir. Guidé par mon expérience, je conseille à cet effet :

1. *Tous les moyens diététiques et préservatifs indiqués.*

1. Attitude naturelle du corps, exercices spontanés, matelas de crin, etc.

II. *Lotions et bains froids, répétés chaque jour.*

J'ai employé ce moyen avec succès. Dans le principe, pour prévenir les métastases, et pour favoriser la circulation de la lymphe, on se sert avec avantage des bains tièdes composés d'eau pure, ou d'une infusion de plantes aromatiques dans laquelle on a fait dissoudre une certaine quantité de savon. Mais si la faiblesse est très-grande, mieux vaut des bains de malt, d'écorce de saule, de *calamus aromaticus* ou de quinquina, auxquels on ajoute avec beaucoup d'avantage un quart de lie d'esprit-de-vin, fort et puissant tonique des os et des ligamens; ensuite l'on en vient aux bains ferrugineux et froids, soit naturels, soit artificiels.

III. *Médicamens intérieurs.*

Ces moyens doivent varier suivant la nature de la cause morbifique, c'est-à-dire qu'on emploie les anti-scrophuleux ou les toniques proprement dits, suivant qu'il existe un principe scrophuleux, ou que la faiblesse domine. Il en est de même pour l'assa-fœtida, la ciguë, l'antimoine, le mercure, les bains sulfureux, etc.

IV. *Des topiques qu'on peut appliquer sur la colonne vertébrale.*

La nature de ces applications est aussi rela-

tive à celle des affections qui les réclament. Ainsi s'il se manifeste des engorgemens glanduleux, on emploiera les résolutifs, et surtout les emplâtres, à cause de la continuité de leur action. On peut choisir entre les emplâtres de poix, de mastic, de savon, de ciguë, de mercure, etc.; l'essentiel est de les laisser en place plusieurs mois. Mais s'il se fait une métastase sur la colonne vertébrale, ou s'il existe déjà un commencement de difformité de cet organe, rien n'est comparable aux exutoires appliqués sur les côtés de la colonne rachidienne, et dans l'endroit qui correspond à la courbure. Ces exutoires doivent être profonds et entretenus pendant long-temps; c'est pourquoi je préfère les cautères aux vésicatoires, et mieux encore les moxas dans les cas les plus graves.

Ce n'est pas tout: la colonne vertébrale étant toujours plus ou moins affaiblie, on se trouve bien des applications toniques et excitantes; telles sont les lotions réitérées avec l'eau froide, le vin, l'eau-de-vie, l'ammoniaque liquide, l'esprit de fourmis, etc.; ou bien encore avec une décoction de quinquina, d'écorce de saule, une eau ferrugineuse, etc. Enfin, je recommande d'une manière spéciale, dans ce cas comme dans tous ceux de faiblesse locale, une dissolution d'un gros de

sulfate de fer dans deux livres d'eau, ou une dissolution d'alun.

V. *Le poids du corps.*

Rien n'est plus propre à redresser la colonne vertébrale que le poids du corps : ce moyen consiste à se suspendre par les bras à une corde; il a le double avantage de tenir les vertèbres écartées les unes des autres, et de forcer les muscles qui les environnent d'entrer en contraction. Cet exercice sera répété plusieurs fois par jour, et le malade le soutiendra aussi long-temps que ses forces le lui permettront.

Il est également fort utile que le malade dorme, le corps et les membres bien étendus, et sur un sommier de crin.

VI. *Moyens mécaniques.*

Il n'est pas de moyens dont l'application exige plus de prudence et plus de soins que ceux dont il est ici question. En effet, s'ils sont mal appliqués, ils peuvent produire le même genre de difformité qu'on cherche à corriger, surtout s'il existe déjà un principe de faiblesse, comme c'est le cas le plus ordinaire. En général, les machines sont fort sujettes à offenser les parties nobles, et à altérer les formes naturelles : aussi produisent-elles souvent plus de mal que

de bien, ce qui fait qu'elles ont peu de partisans.

Cependant il ne faut pas les proscrire entièrement ; mais, je le répète, il faut en user avec prudence ; leur principal avantage est peut-être de rappeler à ceux qui les portent la position qu'ils doivent garder. Elles soutiennent aussi l'action des muscles et des ligamens de la colonne vertébrale ; mais il suffit, pour cela, d'un corset ordinaire, garni de baleines élastiques, afin qu'il ne gène point les mouvemens de la poitrine.

Quoi qu'il en soit, il ne sera pas inutile de faire observer qu'il y a beaucoup moins à compter sur les machines dures et résistantes que sur celles qui agissent lentement et avec douceur, et sur lesquelles le corps se moule peu à peu. Ainsi les vis et les atelles sont infiniment moins efficaces pour redresser les os des petits enfans, que l'application méthodique et réitérée de la main. Je connais plusieurs cas où des mères tendres et patientes ont corrigé, par cette seule manœuvre, continuée pendant plusieurs mois, des difformités de leurs enfans. Je conçois que la même manœuvre, exercée d'une manière soutenue sur la colonne vertébrale, ne serait pas sans utilité.

Mais nous sommes impatiens ; nous préférons, en général, les moyens prompts et

violens aux moyens doux et qui agissent lentement. Ce n'est pas que ceux-ci n'entrent mieux dans le plan de la nature; mais ils exigent de la patience, et c'est ce qui manque à la plupart des hommes.

II. Hydatides produites par le vice scrophuleux.

J'ai trouvé deux fois dans le cerveau des hydatides qui dépendaient manifestement du vice scrophuleux. L'un et l'autre cas étaient compliqués d'une hydropisie cérébrale, et se terminèrent par une mort subite.

Le premier de ces malades était une petite fille de trois ans, issue d'un père très-faible, laquelle avait toujours joui d'une bonne santé: son corps était bien nourri, bien développé; elle marchait bien et paraissait douée d'une assez grande énergie musculaire. Des chairs flasques et bouffies, un teint blanc, nuancé d'une belle couleur rose, un esprit vif et précoce, une parole facile, un ventre ballonné, les glandes du cou légèrement tuméfiées, un catarrhe qui paraissait et disparaissait tour à tour, la lèvre inférieure enflée, souvent gercée et recouverte d'une éruption croûteuse : tels sont les symptômes qui annonçaient la diathèse scrophuleuse.

Le catarrhe disparut tout à coup. Aussitôt le sommeil fut troublé, et la malade poussait des cris en dormant. Vers le quatorzième jour, à dater de la disparition du catarrhe, une fièvre lente s'empara de la malade; dès lors, inappétence, lassitude, somnolence; la fièvre n'avait aucun caractère déterminé, la langue était assez nette, point de toux, point de lésion de la respiration, ni de nausées, ni de vomissemens; le jour, la fièvre était à peine sensible; mais elle augmentait le soir. Il fut prescrit un mélange de tartre tartarisé (tartrate de potasse), de manne, de vin antimonial et d'un peu de nitre : le tout étendu dans une petite quantité d'eau; la malade en prenait de temps en temps quelques cuillerées. Cette potion produisit quelques selles liquides, et peu à peu la fièvre diminua à tel point que la malade courait tout le jour, et ne voulait plus garder la chambre. Quatre jours après, elle se plaignit d'un tiraillement dans le creux de l'estomac, accompagné d'un sentiment de plénitude; la langue commençait à se couvrir d'une légère croûte, l'appétit ne revenait pas. Le cinquième jour, je lui fis prendre une potion émétique; elle était à peine à la seconde cuillerée lorsqu'elle vomit à quatre fois différentes une matière liquide d'un vert foncé, et puis elle

s'endormit pendant quelques heures. A son réveil, elle désira de manger; elle prit une soupe et une compotte de pommes avec le plus grand plaisir. Le pouls était tranquille; l'après-midi fut bonne, mais il ne se manifesta point de selles; le soir elle se rendormit, mais d'un sommeil agité; elle repoussait sans cesse les couvertures; vers minuit, sentiment de strangulation, convulsions générales; à midi, perte de connaissance, convulsions terribles, yeux égarés, trismus, écume à la bouche, rougeur de la face, oppression extrême. Les anti-spasmodiques et des lavemens irritans ne produisirent aucun effet. Frictions sur le ventre et sur la colonne vertébrale avec un liniment composé d'huile camphrée, de liqueur de corne de cerf succinée (ammoniaque liquide, succiné), et de laudanum liquide; sinapismes aux pieds, bains de lait tiède, ventouses scarifiées derrière les oreilles: tout fut inutile. La face se couvrit d'une rougeur intense; le râle se fit entendre, la malade tomba dans un état apoplectique et mourut vers les trois heures et demie du matin.

L'ouverture du corps fit voir tous les vaisseaux cérébraux remplis de sang: la substance même du cerveau paraissait injectée; les ventricules latéraux étaient distendus et remplis de

sérosité jusque sous la tente du cervelet, dans la proportion de trois à quatre onces. Les plexus choroïdes présentèrent quelques engorgemens glanduleux et des hydatides. On trouva une vésicule d'eau jusque sur la glande pinéale; cette vésicule pouvait avoir un pouce de long sur un demi-pouce de large; une légère incision en fit sortir une lymphe claire, et la vésicule s'affaissa.

Le cœur et les poumons étaient sains; cependant en comprimant ce dernier organe, il était aisé de voir qu'il contenait plus de sang qu'à l'ordinaire. Le foie était dans le même état; la vésicule du fiel contenait moins de bile qu'à l'ordinaire; l'estomac renfermait encore une petite quantité de la boisson dont la malade faisait usage; à cela près, il était dans son état naturel, ainsi que les intestins. On trouva un ver dans le tube intestinal, et la place qu'il occupait était un peu plus rouge que les autres (c'est une observation que j'ai faite souvent); enfin le mésentère était farci de glandes très-dures.

Un petit garçon de six ans, scrophuleux et rachitique depuis la première année de sa naissance, avait les jambes déformées, les articulations volumineuses, le visage pâle et bouffi, la colonne épinière courbée, le ventre enflé,

les glandes du cou tuméfiées, la tête couverte de croûtes qui tombaient quelquefois lorsque les yeux se prenaient d'inflammation. Il éprouvait aussi de temps en temps des douleurs de tête passagères. Il y avait trois semaines que cet enfant faisait usage des moyens anti-scrophuleux, et notamment du muriate de baryte, des préparations de ciguë, d'une infusion de sassafras et de fréquens purgatifs, lorsqu'il fut pris d'une petite fièvre qui disparut au bout de quelques jours. Après cette fièvre, le malade manifesta pendant une journée plus de gaîté qu'à l'ordinaire, et se mit à courir dans sa chambre, ce qu'il n'avait pu faire depuis long-temps. Mais le soir de ce même jour, il tomba subitement entre les bras de sa mère, dans des convulsions terribles, au milieu desquelles il périt, après avoir éprouvé pendant une demi heure tous les symptômes d'un véritable état apoplectique.

A l'ouverture du corps, on trouva les ventricules du cerveau pleins de sérosité, des hydatides et de petits engorgemens glanduleux dans le plexus choroïde. La poitrine et l'abdomen contenaient pareillement plus de sérosité qu'à l'ordinaire; le mésentère était farci de glandes scrophuleuses très-dures; le colon était très-distendu, et l'intestin rectum rétréci.

CONCLUSIONS.

1°. L'hydropisie du cerveau dépend quelquefois du vice scrophuleux, et par conséquent n'est pas toujours le produit d'une inflammation de cet organe. En effet, il n'a paru dans les deux cas que je viens de rapporter aucun signe d'inflammation ; au contraire, les malades étaient scrophuleux, et l'on a trouvé des signes non équivoques de scrophules dans le sein même du cerveau.

Or, on sait avec quelle facilité la diathèse scrophuleuse, en ralentissant l'absorption, produit l'accumulation de la sérosité. Dans la première observation, il semble que le catarrhe dont la malade était affectée, ait eu quelque influence sur l'hydrocéphale ; car, dès que ce catarrhe vint à cesser, les symptômes de l'hydropisie s'accrurent rapidement. Le catarrhe doit être considéré dans ce cas comme un point de fluxion.

2°. Parmi les hydrocéphales produites par le vice scrophuleux, il en est dont on ne soupçonne même pas l'existence, et qui peuvent causer une mort subite.

3°. Il est vraisemblable qu'une partie de l'eau qui forme ces espèces d'hydropisies, est renfermée dans des hydatides. Or, ne peut-il

pas arriver qu'une de ces vésicules se crève subitement, et que, soit par l'irruption de l'eau qu'elle contenait, soit par la place même qu'elle occupe dans le cerveau, cet organe éprouve tout à coup un degré d'irritation suffisant pour déterminer subitement des convulsions et une apoplexie mortelle? C'est une espèce d'hydropisie enkystée du cerveau, à laquelle on peut appliquer ce que Stoll dit des hydropisies enkystées de l'abdomen : *Si hydrops saccatus rumpitur abit in hydropem universalem, plerumque syncope sequitur, quæ aliquoties in veram mortem transit; ratio est, quia circulus sanguinis repente valide immutatur disrupto sacco. Hæc quoque est causa, cur homines, multis jam annis hydrope saccato laborantes, in aliquo exercitio corporis repente moriuntur.* (1)

4°. Au reste, toutes les accumulations de sérosité ne sont pas des hydatides : qu'un point d'irritation se fixe sur un vaisseau lymphatique, dès lors celui-ci devient le siége d'un spasme, le cours de la lymphe est gêné, et il y a bientôt accumulation. Sans doute une hydatide peut produire le même effet, mais toute irritation peut en faire autant, et les hydatides

---

(1) Rat. med. V. II., p. 229.

elles-mêmes doivent être considérées comme des causes d'irritation.

III. Éléphantiasis dépendant du vice scrophuleux.

Une fille d'une constitution scrophuleuse, ayant eu dans son enfance des écoulemens par les oreilles, les paupières ulcérées et tous les symptômes d'une diathèse scrophuleuse, fut affectée de la petite-vérole dans sa onzième année. Elle se porta très-bien pendant environ deux ans; mais dans le cours de la treizième année, il se manifesta sur le pied gauche une tuméfaction qui s'étendait jusqu'au mollet. Cette tuméfaction disparut par l'effet d'un traitement tant interne qu'externe, mais elle reparut bientôt après, et prit un tel degré d'intensité qu'elle s'empara de toute la longueur du membre depuis les orteils jusqu'à la hanche; le pied était deux fois plus volumineux que celui du côté sain, plus froid que chaud, pâle et tellement dur que l'impression du doigt n'y faisait rien. A cela près, la santé de cette fille était assez bonne, elle avait le teint fleuri, l'humeur gaie; cependant le sommeil était quelquefois un peu troublé; les fonctions naturelles se faisaient bien.

Après avoir passé environ six mois dans cet

état, sans faire aucun remède, un médecin fut consulté. Il prescrivit un traitement dont les purgatifs faisaient la base. Cependant la malade devenait toujours plus faible, elle perdait ses couleurs et son appétit; voyant que le pied n'allait pas mieux, elle cessa toute espèce de remèdes, et reprit en quelques mois ses forces et sa gaîté.

Mais un peu plus tard il se manifesta, sur la partie interne du genou malade, une vésicule d'où s'écoulait un fluide séreux, jaunâtre. Cette vésicule se cicatrisa, et reparut quelque temps après; la matière qu'elle rendit cette fois ressemblait à du lait caillé, et telle était son âcreté, que toutes les parties environnantes étaient enflammées. Cependant le pied devenait toujours plus enflé et plus dur; enfin, dans quelques endroits on aurait cru toucher du cuir. L'autre pied se conservait parfaitement sain. Vers ce même temps, il survint quelques accès violens de délire, d'oppression et de congestion sanguine vers le cerveau, accès qui dépendaient des efforts auxquels la nature a coutume de se livrer aux approches de la première menstruation dont l'époque ne paraissait pas éloignée.

Effectivement cette époque arriva quelques mois après; la malade avait alors seize ans. La

maladie, qui durait déjà depuis trois ans, faisant toujours des progrès, je prescrivis la lessive d'éponge brûlée avec la racine de serpentaire, des pilules de scille et une décoction de bois de gayac ; à l'extérieur, des applications d'herbes émollientes, des frictions avec le liniment ammoniacal camphré, et de l'eau de Goulard sur les parties ulcérées.

Ces moyens excitaient les selles, les urines, et quelquefois le vomissement; mais le pied restait toujours dans le même état, excepté ce qu'il y avait d'ulcération qui se cicatrisa. Cependant on ne crut pas devoir changer de traitement; au bout de quelques semaines, il se manifesta un de ces accès dont nous avons déjà parlé, marqué par une oppression extrême, le délire et une turgescence sanguine évidente. Cet accès dura quelques jours, à la suite duquel la jambe malade parut plus faible, et se couvrit d'une couleur rouge, mêlée d'une teinte bleuâtre. En même temps, on vit paraître sur le mollet une petite plaque luisante et très-tendue, dans laquelle la malade ressentait des élancemens violens.

Néanmoins elle continua toujours l'usage des mêmes moyens, auxquels on ajouta seulement les pilules de sublimé de Hoffmann ; quatorze jours après, la petite plaque dont nous

venons de parler s'enflamma, puis s'abcéda et donna issue à un pus extrêmement fétide. La vésicule du genou s'ulcéra aussi de nouveau, et le pied diminua un peu de volume pendant quelque temps.

Pendant une année entière, on mit en usage les moyens les plus énergiques : sublimé corrosif, poudre de Plummer, arnica, assa-fœtida, vitriol blanc (sulfate de zinc), ciguë, frictions mercurielles, fumigations de cinabre, bains résolutifs, douches sulfureuses et martiales.

Le volume et la dureté du pied, loin de diminuer, augmentèrent considérablement. Outre les accidens dont il a déjà été parlé, il se manifesta dans diverses parties du corps des engorgemens glanduleux qui s'enflammèrent, s'ouvrirent et rendirent un pus très-fétide; la malade éprouvait souvent des douleurs très-vives dans le pied. Il survenait de temps en temps des accès de fièvre qui duraient quelques jours, puis s'évanouissaient, et l'affection locale s'aggravait encore. Les menstrues reprirent leur cours dans le milieu de l'année, sans rien changer à la maladie principale.

A la fin de l'année, la jambe était monstrueuse, dure et squirrheuse dans toute son étendue jusqu'au bas-ventre, recouverte dans divers endroits de points enflammés, d'ulcé-

rations et de croûtes, et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que le développement de la constitution n'en avait pas souffert. Le cours des règles était assez régulier; l'appétit était bon; en un mot, toutes les fonctions se faisaient comme dans l'état naturel, ce qui prouve que l'affection du membre était purement locale.

Cette fille vécut dans cet état encore pendant trois ans, durant lesquels l'affection locale fit constamment des progrès, et finit par amener la fièvre hectique à laquelle la malade succomba.

J'ai tiré cette intéressante observation des registres de mon père. D'après les symptômes et la marche de cette maladie, je n'hésite point à déclarer qu'elle dépendait d'une altération des glandes et des vaisseaux lymphatiques : c'était donc une affection scrophuleuse, parvenue à son plus haut degré; mais on a dû remarquer combien elle est restée bornée dans le lieu même qu'elle occupait.

Quant à la forme de cette maladie, je la compare à celle dont Hillary (1) nous a donné la

---

(1) *Beobachtungen über die Veränderungen der Luft und Krankheiten auf der Insel Barbados, übersetzt von Ackermann*, 1776.

description sous le nom d'éléphantiasis. En effet, la jambe du malade était d'une grosseur monstrueuse, dure comme du cuir, recouverte d'écailles et de gerçures, ce qui n'empêcha pas la malade de vivre pendant vingt ans, sans éprouver aucun trouble dans le reste de ses fonctions. L'auteur remarque aussi qu'il se manifestait de temps en temps quelques mouvemens fébriles qui ne manquaient jamais d'aggraver l'affection locale, et qui provoquaient toujours de nouvelles métastases sur le pied malade.

FIN DU TRAITÉ DE LA MALADIE SCROPHULEUSE.

MÉMOIRE DE CHIRURGIE,

LU A L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES,

LE 19 FÉVRIER 1819,

PAR LE BARON LARREY,

Membre de l'Institut d'Égypte, ancien Professeur du Val-de-Grâce, Chirurgien en chef de l'Hôpital militaire de la Garde Royale, etc. etc.

OBSERVATION

SUR UNE OPÉRATION REMARQUABLE,

SUIVIE DE QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LA NATURE DE LA MALADIE QUI A NÉCESSITÉ CETTE OPÉRATION.

Si les nations ont éprouvé une affliction profonde des effets de la dernière guerre qui a étendu son théâtre dans toute l'Europe, et sur une partie du Nouveau et de l'Ancien Monde, l'humanité a trouvé dans la chirurgie française de vrais sujets de consolation, et pendant cette guerre mémorable, la science elle-même a fait de si grands progrès, qu'elle est peut-être parvenue à son plus haut degré de perfection.

Les combats multipliés et sanglans que nos armées ont essuyés dans toutes les campagnes, ont fourni aux chirurgiens militaires, guidés par des chefs pleins de zèle et de dévouement, de nombreuses occasions de faire des essais dont les résultats heureux ont servi à résoudre un grand nombre de problèmes de chirurgie qu'on avait crus jusqu'alors insolubles; mais pour atteindre ce but tant désiré,

les officiers de santé militaires ont dû joindre au génie et à l'intelligence dont ils ont donné tant de preuves, un courage ferme et inébranlable, à l'aide duquel ils ont pu braver les dangers, et surmonter tous les obstacles que leur opposaient les préjugés et la routine.

Si nous osions nous citer au milieu de tant de nos compagnons qui se sont distingués par ces précieuses qualités, nous rappellerions à l'Académie des Sciences les Mémoires que nous avons eu l'honneur de lui communiquer à différentes époques sur les points principaux de notre art. Qu'elle nous permette, toutefois, de lui indiquer de nouveau les sujets des observations les plus marquantes que ces Mémoires contenaient.

Les uns avaient subi, d'après un procédé qui nous est propre, l'amputation du bras à l'épaule ; d'autres, celle de la cuisse à son articulation supérieure ; quelques-uns, l'ouverture de la poitrine avec section d'une côte, pour l'extraction de projectiles perdus dans cette cavité.

Enfin, beaucoup d'autres, non moins remarquables, ont spécialement fixé l'attention de MM. les Commissaires chargés de rendre compte de ces Mémoires.

L'habitude que nous avons acquise dans la

pratique de ces grandes et difficiles opérations, nous a fait entreprendre, contre l'avis de quelques-uns des chirurgiens célèbres de cette capitale, celle qui fait l'objet de l'observation que nous allons rapporter, et des réflexions qui l'accompagnent.

Nicolas Moret, âgé de quarante ans, agriculteur, natif et habitant des campagnes voisines de Louviers, d'une constitution robuste, mais d'une idiosyncrasie scrophuleuse, présentait au côté gauche du cou une tumeur lobulée, peu mobile, indolente, et sans changement de couleur à la peau, laquelle s'étendait de la région mastoïdienne, le long de la mâchoire, en remplissant toute la gouttière profonde du col jusqu'au larynx, et formant au-devant de l'os maxillaire une saillie du volume de deux poings (voyez la planche n° 1). Il y avait dix ans que cette tumeur était développée. Ce malade, après avoir inutilement subi plusieurs traitemens, se rendit à Paris dans le cours de juillet 1818, pour y consulter les plus habiles médecins. Leurs opinions, recueillies séparément, furent différentes.

Les uns conseillaient l'extirpation de la tumeur sans manifester le désir de la faire; d'autres l'avaient défendue comme dangereuse et mortelle; quelques-uns étaient res-

tés indécis sur l'emploi des moyens indiqués.

Déchu de ses espérances, Moret s'éloigna de Paris, retourna dans ses foyers en Normandie, profondément affligé de son état; cependant le hasard lui fit rencontrer l'un de nos anciens militaires, amputé à l'épaule, qui l'engagea fortement à retourner à Paris pour y voir le chirurgien qui lui avait fait l'opération. Moret vint en effet nous trouver vers le milieu de novembre de la même année.

Après avoir examiné la tumeur avec une scrupuleuse attention, il nous fut facile d'en déterminer le vrai caractère et de prévoir les suites funestes qu'elle entraînerait, si l'on n'en faisait promptement l'extirpation. Cette indication nous parut positive, et il était d'autant plus urgent de la remplir, que la maladie était parvenue au degré où la dégénérescence cancéreuse commence ordinairement.

Nous avions déjà vu périr successivement trois sujets atteints de la même maladie, et dont l'accroissement avait été si rapide, que les chirurgiens consultés n'osant tenter aucune opération, restèrent simples spectateurs des angoisses et des effets de la strangulation qui terminèrent bientôt les jours de ces trois infortunés. D'un autre côté, nous pouvions être ar-

rêtés par les exemples d'accidens funestes survenus à plusieurs de ceux à qui l'on avait extirpé des tumeurs analogues à celle de notre malade. (Voyez *les Œuvres posth.* de J.-L. Petit, art. TUMEURS, Tome 1er.) Mais nous nous placions au-dessus de cet obstacle, par la certitude que nous avions de nous rendre maîtres du sang au moyen des ligatures et de la compression faites successivement. Nous ne nous sommes pas arrêté davantage à l'idée d'encourir la censure de certains hommes qui seraient probablement moins sévères, si l'exercice de l'art leur avait appris à connaître les difficultés de la pratique.

Ainsi, après avoir mûrement réfléchi sur la possibilité de l'opération et sur ses résultats, le malade étant d'ailleurs parfaitement résolu, nous nous sommes décidés à la pratiquer le plus promptement possible. A cet effet, nous avons réclamé les avis de deux médecins éclairés, MM. Chaussier et Ribes, qui ont reconnu avec nous la nécessité et l'urgence d'extirper cette tumeur énorme, qui exerçait déjà une compression mécanique sur les principaux vaisseaux de la tête, sur le larynx, la trachée-artère, et mettait le malade dans le plus grand danger.

Tout étant disposé, nous procédâmes à l'o-

pération, le 17 novembre 1818, assisté de l'un des médecins consultans, de M. de Lacaze, chirurgien-major du 2e régiment des Gardes Suisses, et de MM. Gimelle et Desruelles, chirurgiens aides-majors à l'Hôpital de la Garde Royale.

Le malade couché sur un lit fait exprès, nous traçâmes dans notre pensée le plan de l'opération, telle qu'elle va être décrite, nous promettant surtout de prendre toutes les précautions nécessaires pour prévenir l'hémorragie des nombreuses artères que nous avions à couper, seul accident dangereux que nous eussions à craindre : d'ailleurs l'intelligence rare et l'habileté des chirurgiens assistans, nous rassuraient sur le danger; enfin, nous nous sommes dit avec Celse : *Meliùs est anceps experiri remedium, quàm nullum.*

A l'aide d'une incision parallèle au bord de la mâchoire, nous coupâmes d'abord les tégumens qui recouvraient toute l'étendue de la tumeur : trois autres incisions coupaient à angle droit cette première; l'une suivait le bord antérieur du muscle sterno-mastoïdien jusqu'à la clavicule; la séconde, le centre de la tumeur, et une troisième plus petite suivait la ligne médiane du larynx. Les lambeaux résultans de ces incisions furent promptement

détachés de la surface antérieure de la masse squirrheuse; plusieurs artères coupées dans ces incisions furent liées successivement, et nous continuâmes la dissection jusqu'à ce que la tumeur fût isolée dans les trois quarts de sa circonférence; des sillons profonds et celluleux la séparaient en plusieurs lobes de différente grosseur; ce fut autant de routes que nous suivîmes pour arriver aux racines de ces tumeurs; des incisions ménagées sur les feuillets lamelleux de ces sillons détachaient ces corps glanduleux dont on coupait facilement les enveloppes au moyen du bistouri boutonné.

La portion la plus épaisse et la plus saillante fut ainsi bientôt déchatonnée. Son pédicule tenant à de gros vaisseaux, nous y passâmes une ligature avant d'en faire la section. L'extraction de ce groupe glanduleux qui embrassait le bord de la mâchoire que nous avons trouvée usée à quelques lignes de profondeur, mit à découvert les autres tumeurs, et facilita le reste de l'opération.

Une des glandes implantées dans l'intervalle des apophyses transverses des deuxième et troisième vertèbres cervicales, fut extraite avec les mêmes précautions.

Une deuxième, de forme ovalaire et de la

grosseur d'une amande, était enveloppée dans la gaîne celluleuse de l'artère carotide primitive (cependant elle devait être extraite comme les autres, sans cela la maladie se serait reproduite). Après avoir fait fortement comprimer cette artère au-dessous de la glande, nous incisâmes avec précaution sa tunique lamelleuse, de laquelle nous la dégageâmes au moyen du bistouri boutonné. Son extraction laissa tout-à-fait à nu ce principal vaisseau; mais tout était prévu pour sa ligature, en cas d'accident.

Une troisième glande, composée de plusieurs lobules, était adhérente au côté gauche du larynx, entre le muscle genio-glosse et l'os hyoïde; l'extraction de cette glande fut difficile; elle ne s'en fit pas moins heureusement.

Une quatrième s'était développée dans les parois de la bouche, elle fut également extraite par la même plaie; enfin toute cette carrière glanduleuse a été complétement exploitée: nous pouvons assurer même qu'il n'est pas resté un seul grain glanduleux dans le foyer de la maladie, et nous osons répondre que dans toute cette région du cou et de la tête il n'y aura pas la moindre reproduction maladive.

Plus de quinze artères ont été liées, parmi

lesquelles nous comptons la maxillaire externe ou labiale commune, la sous-mentale, l'occipitale, la thyroïdienne supérieure, la sublinguale, et un grand nombre d'autres assez considérables, développées par la maladie.

Plusieurs cordons nerveux du facial, de la paire-vague, du lingual, et l'accessoire de Willis à son passage à travers le muscle sterno-mastoïdien, ont été coupés.

La plaie lavée et abstergée, nous en avons rapproché les angles et les bords, et nous les avons fixés en contact au moyen d'une vingtaine de points de suture, de quelques bandelettes agglutinatives, et d'un linge fénêtré, enduit d'onguent de styrax, qui couvrait toute la région opérée. Nous avons eu le soin de réunir les ligatures aux angles ouverts des incisions : de la charpie et un bandage approprié ont complété le pansement.

Le malade avait supporté l'opération avec le plus grand courage, bien qu'elle ait duré en tout cinquante minutes; mais quelques momens après il fut frappé d'une forte syncope, suivie de frisson, d'un mouvement fébrile et nerveux, accidens passagers, mais inévitables; le calme le plus parfait succéda à cet orage, et, pour la première fois depuis long-

temps, cet agriculteur jouit des bienfaits d'un sommeil paisible.

Le résultat heureux de cette terrible opération nous faisait favorablement augurer de ses suites; effectivement le malade alla de mieux en mieux, et les trois premiers jours se passèrent sans le moindre accident; à peine y eut-il dans la nuit du troisième au quatrième jour un mouvement de fièvre traumatique. Le premier appareil fut levé le quatrième; il était imbibé de sérosité purulente et sans une goutte de sang : tous les points cousus de la plaie étaient déjà réunis, et, à l'exception des hyatus que nous avions conservés pour y placer les ligatures et favoriser l'écoulement des fluides, toutes les incisions étaient presque entièrement cicatrisées. Les ligatures sont tombées du neuvième au dixième jour, et peu de temps après, les bords de la plaie qui correspondaient au passage des ligatures, étaient eux-mêmes réunis; en sorte que le malade s'est trouvé guéri le trente et unième jour de l'opération, et il est reparti pour la Normandie, le quarante et unième, avec tous les signes d'une parfaite santé.

Nous avons examiné avec attention les tumeurs glanduleuses; toutes étaient enveloppées par des tuniques membraneuses d'un tissu

serré et de couleur rouge; le feuillet le plus profond de ces tuniques fournissait intérieurement des cloisons concentriques très-minces, à l'instar de celles qu'on observe dans les cédras. La substance interposée entre ces feuillets d'un gris blanc, ne peut être mieux comparée, pour l'aspect et la densité, qu'à la chair de cette espèce de citron; elle était ferme, élastique comme de l'albumine à demi cuite; de sorte qu'en coupant une de ces glandes en croix, le tissu charnu de chacune d'elles se boursoufflait et s'écartait en tous sens par une sorte d'érectilité, et le tissu se déchirait difficilement. Ces enveloppes membraneuses recevaient évidemment des nerfs et des vaisseaux de tout genre, aussi elles nous ont paru jouir de toutes les propriétés vitales à des degrés relatifs, en sorte que l'irritabilité des vaisseaux sanguins et lymphatiques avait été exaltée chez notre agriculteur, ce qui avait produit sans doute dans les glandes du cou, par une cause locale prédisposante qui nous est inconnue, d'abord une fluxion inflammatoire, ensuite l'aberration et la stagnation de la lymphe dans l'intérieur de cet appareil glanduleux, d'où est résulté aussitôt l'engorgement et la tuméfaction dont l'augmentation et l'accroissement se sont faits, pendant la première période, d'une ma-

nière lente et graduée ; ensuite les progrès ont été plus sensibles. Au reste, cette maladie présente les mêmes phénomènes chez tous les sujets qui en sont atteints, à quelques variations près, dépendant de l'âge, du sexe, du tempérament.

En général, ce travail morbide, sans être accompagné de douleurs locales, porte atteinte à l'intégrité des fonctions de la vie de nutrition, dont l'un des principaux effets, qui n'à pas été observé par les auteurs, est la dilatation contre nature et asthénique des artères, et surtout de celles qui avoisinent ces tumeurs.

Mais comme cette maladie scrophuleuse est parfaitement décrite par tous les auteurs qui en ont parlé, nous nous bornerons à quelques réflexions sur le développement des tumeurs squirrheuses qui nous occupent maintenant ; sur leur dégénérescence cancéreuse, sur les moyens à mettre en usage dans chacun de ces états pathologiques pour obtenir la guérison de la maladie, et sur ceux qui doivent être employés pour en prévenir le retour.

Nous allons d'abord retracer en peu de mots les différences essentielles que ce genre de maladie présente pendant son développement :

1°. Dans les glandes destinées à la sécrétion

d'un fluide, telles que la mamelle chez la femme, les organes séminifères chez l'homme, la cause qui est le plus souvent mécanique, au lieu de produire cet engorgement lymphatique qui dégénère par la suite en substance cérébriforme, ainsi que l'a judicieusement observé le docteur Laennec, amène l'organisation d'un tissu fibreux, qui se développe avec rapidité, envahit toutes les parties ambiantes, à l'instar d'une plante parasite, et acquiert un volume plus ou moins considérable. On arrête difficilement les progrès de ce genre de maladie, surtout lorsqu'elle est parvenue à son deuxième degré; aussi faut-il, dans ce cas, ne pas différer de pratiquer l'opération indiquée.

2°. Dans les glandes lymphatiques, au contraire, lorsque l'engorgement est parvenu à un certain degré, la dégénérescence cancéreuse commence et se développe rapidement. La substance cérébriforme qui caractérise le premier degré du cancer se décompose entièrement; il se forme dans son intérieur un foyer de matières purulentes ichoreuses, d'un aspect particulier, qui s'accumule en plus ou moins grande quantité dans le kyste ou les enveloppes membraneuses; où bien les fluides se font jour au dehors par l'effet de l'érosion,

de manière à produire le cancer ulcéré. Les symptômes que chacun de ces états présente sont exposés dans tous les auteurs qui ont écrit sur les maladies cancéreuses; mais tous ne sont pas d'accord sur l'efficacité des moyens à mettre en usage contre le squirrhe ou le cancer dans les divers états sous lesquels ces maladies se présentent; ainsi, d'un côté, la plupart de ces auteurs nient, contre l'opinion d'Alex. Monro (*Essais d'Edimbourg.* T. 5, art. 32), et celle d'autres médecins également célèbres, la possibilité de faire opérer la résolution de glandes squirrheuses, *pourvu toutefois que l'engorgement ne soit pas parvenu à un trop haut degré.* Ils contestent aussi la guérison radicale, c'est-à-dire sans récidive, du cancer ulcéré, traité par l'opération. L'expérience que nous avons acquise dans le traitement de ces maladies, à toutes les périodes, nous a prouvé que l'assertion de ces auteurs n'est pas toujours vraie. C'est ce qui fait le principal objet de nos réflexions.

Il est bien évident que les corps glanduleux, de quelque nature qu'ils soient, ne s'engorgent et ne se tuméfient que par l'effet d'une cause mécanique, ou par la présence d'un principe morbifique qui se fixe plus particulièrement sur telle ou telle portion de l'appareil

glanduleux, selon la prédisposition maladive des parties; enfin le mal fait des progrès et parcourt les diverses périodes dont nous avons parlé. D'après cet aperçu, il y a deux indications à remplir : la première consiste à détourner l'irritation et les effets de la phlegmasie aiguë ou latente qui s'établit dans le tissu des glandes, au moyen des saignées locales et dans quelques cas de la saignée générale; celle de la jugulaire, par exemple, est ordinairement indispensable dans les engorgemens des glandes du cou, bien que la décoloration du sujet et son idiosyncrasie lymphatique semblent la contre-indiquer; car, en outre de la compression mécanique exercée par ces glandes sur les veines jugulaires et les artères carotides, ces vaisseaux, ayant perdu une partie de leur contractilité par l'effet de la même cause morbifique, se dilatent pathologiquement, et admettent, par conséquent, une plus grande quantité de sang qui obstrue les vaisseaux capillaires du cerveau, et le désorganise à la longue par des impulsions mécaniques, imprimées d'abord sur la substance grise ou corticale, et successivement sur la substance nerveuse; ce qui affaiblit de bonne heure, chez ces individus, l'intellect et toutes les fonctions animales. Les autopsies cadavériques nous

ont fait vérifier cette altération profonde du cerveau.

Cette première indication remplie, il faut employer des substances médicamenteuses qui puissent agir efficacement sur les corps glanduleux obstrués, et sur la cause morbide qui a produit l'engorgement. L'expérience nous a appris que le mercure, administré en frictions sur les régions du corps pourvues d'une grande quantité de vaisseaux lymphatiques et sur celles des parties malades, amène la résolution de ces tumeurs, pourvu toutefois que l'induration ne soit pas parvenue à un trop haut degré. Cette substance métallique paraît avoir la propriété, en pénétrant les tissus les plus denses de nos parties, de faire cesser l'irritation, sans doute en neutralisant la cause spontanée qui l'a produite, et en changeant le mode d'action des propriétés vitales des parties affectées. Enfin nous pouvons assurer, contre l'opinion de la plupart des auteurs, même les plus modernes, que nous avons obtenu, chez un grand nombre de personnes des deux sexes atteintes d'engorgemens vraiment squirrheux aux glandes séminifères, aux glandes mammaires et aux glandes lymphatiques de différentes régions du corps, la résolution complète de ces tumeurs. Nous pourrions surtout citer

un grand nombre de femmes dans les seins desquelles, des corps glanduleux offrant tous les symptômes des glandes squirrheuses, ont été fondus entièrement au moyen des frictions mercurielles locales et éloignées, aux pieds par exemple, faites à de grandes distances et avec les précautions convenables. A ce topique, que nous croyons très-efficace, nous joignons l'usage intérieur d'un sirop diaphorétique amer, auquel nous unissons le muriate suroxigéné de mercure, le muriate d'ammoniaque et l'extrait gommeux d'opium dissous dans la liqueur minérale d'Hoffmann aux doses relatives. (1)

Nous avons retiré les plus grands avantages de l'emploi de ces moyens combinés et modifiés selon les circonstances.

Si l'engorgement des glandes est parvenu au point qu'il ne soit plus possible d'obtenir une résolution complète par cette médication, on aura toujours isolé la maladie, affaibli ou même détruit la cause morbifique, et l'on assure davantage le succès de l'opération qu'on aura

---

(1) M. Chrétien, de Montpellier, préconise beaucoup dans le traitement de ces maladies, le muriate d'or, qu'on pourrait employer sans doute avec beaucoup de succès.

pratiquée. Ce succès est d'autant plus certain, que ce traitement sera continué un laps de temps nécessaire après l'opération.

C'est par ce traitement combiné que nous avons assuré le succès de l'opération du sarcocèle chez un grand nombre de citoyens et de militaires, atteints de cette maladie à des degrés plus ou moins avancés, et l'extirpation ou l'amputation du sein chez une quinzaine de dames affectées de cancer occulte ou ulcéré. Il s'est déjà écoulé, depuis l'époque de l'opération faite à chacune d'elles, trois, quatre, cinq, sept et dix ans, sans que la moindre récidive se soit manifestée chez aucune d'elles. Toutes jouissent d'une parfaite santé. Comme plusieurs de ces dames sont présentes à Paris, il est facile de vérifier la vérité de cette assertion. Pour en donner d'avance une preuve, nous nous permettrons de rapporter le précis de l'une de ces observations que nous avons recueillies; elle démontrera aussi l'erreur dans laquelle on est généralement de ne pas croire à la possibilité d'obtenir une guérison parfaite du cancer avec ou sans opération.

OBSERVATION.

Madame de L***, de Rouen, âgée de

soixante-deux ans, se rendit à Paris, au commencement du printemps de 1816, pour y consulter les plus habiles médecins sur un cancer énorme qu'elle avait au sein droit depuis plusieurs années. Le célèbre Laumonier, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, lui avait fait deux fois l'amputation de la mamelle squirrheuse et d'une tumeur analogue à celle qui était survenue à cette dame après la première opération, la dernière s'étant reproduite au moment où la cicatrice de la seconde s'achevait.

A l'époque où nous vîmes cette dame pour la première fois, la tumeur cancéreuse présentait le volume de la tête d'un enfant; elle était déprimée dans le centre par l'effet de l'adhérence que la cicatrice avait contractée dans ce point, tandis que le pourtour de cette tumeur offrait une série de tubercules vésiculaires de couleur bleuâtre et de grosseurs différentes, séparés les uns des autres par des gerçures d'où s'écoulait une humeur jaunâtre ichoreuse, et d'une odeur extrêmement fétide. La peau qui recouvrait cette tumeur était parsemée de veines variqueuses multipliées et très-grosses. Les glandes axillaires du même côté étaient engorgées, et l'une d'elles faisait partie de la tumeur. Le bras du côté affecté était

engorgé, presque immobile, et la malade éprouvait des douleurs vives, lancinantes, qui la privaient du sommeil et l'entretenaient dans une anxiété permanente.

La plupart des médecins consultés avaient jugé une troisième opération impraticable et inutile. Madame de L***, désespérée, était sur le point de s'en retourner à Rouen, lorsque, d'après les avis de l'une des dames que nous avions opérées quelques années auparavant, elle vint nous consulter. Malgré la gravité de la maladie dont nous avons retracé les principaux symptômes, nous conçûmes des espérances de succès d'une troisième opération, si on la faisait précéder et suivre du traitement dont nous avons parlé. La malade accepta avec joie notre proposition, et du même jour, elle fut soumise à ce traitement que nous continuâmes pendant six semaines. Il eut pour résultat une diminution sensible dans les douleurs lancinantes et la résolution des glandes axillaires, à l'exception de celle qui faisait partie de la tumeur dont le volume était resté à peu près le même.

Après ces préparatifs, nous appelâmes en consultation les médecins qui nous avaient aidé de leurs lumières pour la maladie de Moret, MM. Chaussier et Ribes. Ils approu-

vèrent l'opération que nous avions projetée; et, bien que le succès en fût très-incertain, son exécution difficile et dangereuse, ils convinrent qu'elle était indispensable et préférable aux caustiques que quelques médecins avaient conseillés; enfin, nous pratiquâmes l'opération en présence des médecins consultés, assisté de l'un de nos élèves les plus distingués, M. Desruelles. Dans l'amputation de la tumeur, nous conservâmes le plus possible des tégumens qui la recouvraient; mais il fallut emporter une couche du muscle grand pectoral, à laquelle le cancer était adhérent; nous prolongeâmes ensuite l'incision vers le creux de l'aisselle pour extraire la glande qui participait du cancer. Après en avoir extirpé toutes les racines, nous procédâmes à la ligature des vaisseaux et au rapprochement des bords de la plaie qui avaient un aspect effrayant. La masse cancéreuse, extirpée, pesait deux livres et trois onces. Elle était composée de corps ovoïdes fongueux, de grosseurs différentes, parsemés intérieurement de cellules remplies d'un fluide noirâtre et oléagineux. Ces cellules étaient séparées par des cloisons fibreuses, épaisses, et de couleur nacrée. Au total, cette masse cancéreuse offrait un aspect particulier

qui ne s'observe pas ordinairement dans les cancers de la mamelle.

La plaie parcourut ses périodes sans aucun accident, et elle arriva, avant le soixantième jour, à une cicatrisation complète. Nous avons prévenu sans doute la récidive, par le soin que nous avions pris dans l'opération, de ne laisser dans le tissu cellulaire aucune portion squirrheuse, et par le traitement que nous lui avons fait suivre pendant les premières années après l'opération. Cette dame, qui est venue nous voir à Paris il y a peu de temps, jouit d'une parfaite santé. La cicatrice est blanche, solide, et point douloureuse, quoiqu'adhérente aux côtes.

Nous osons croire que ces faits et les réflexions qui les accompagnent suffiront pour encourager les jeunes praticiens, et prouveront au public qu'il est très-peu de maladies, à moins qu'elles ne soient à leurs dernières périodes, qu'on ne puisse attaquer avec avantage, pourvu toutefois que les secours de l'art soient administrés avec discernement.

FIN.

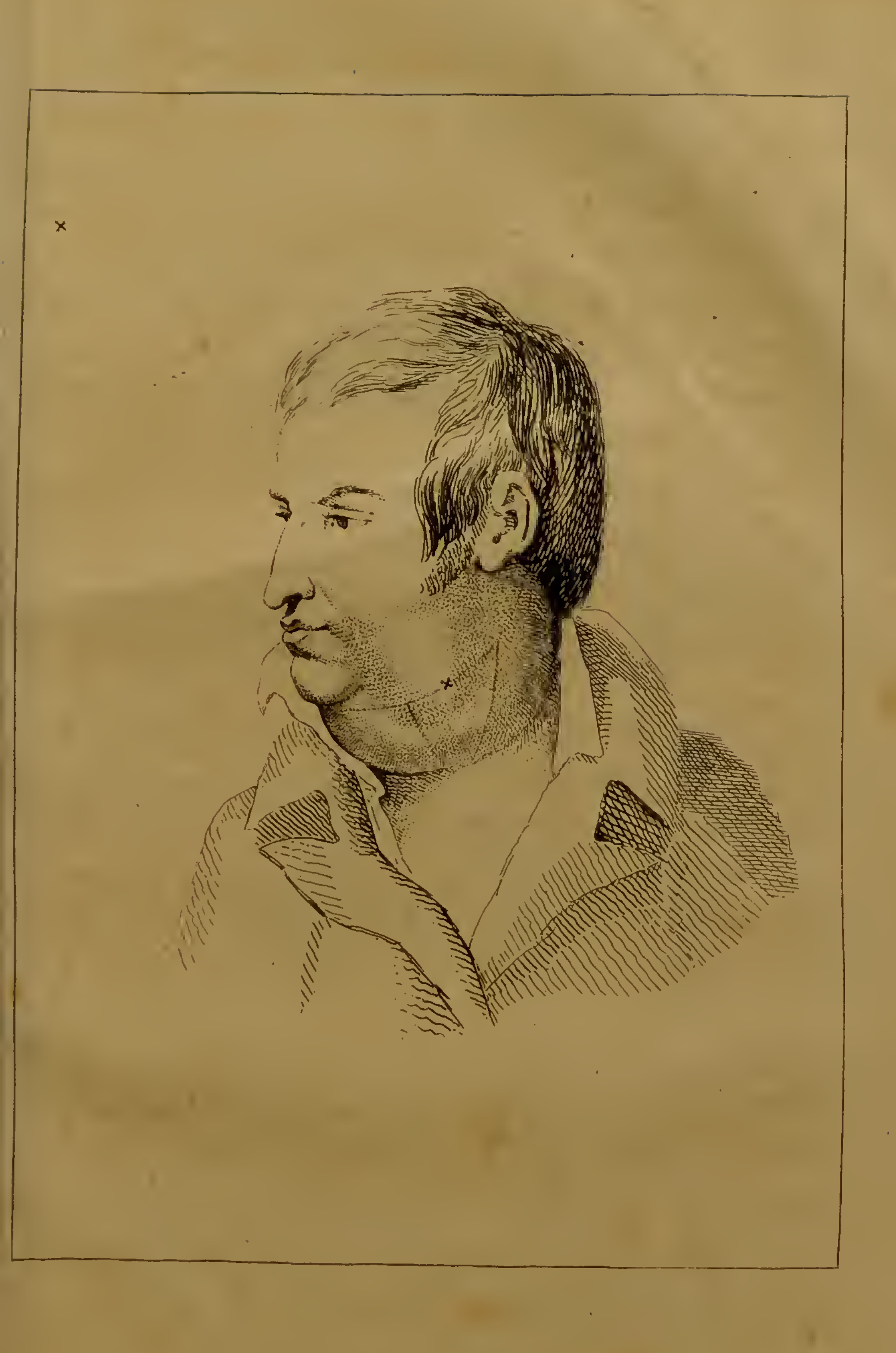




TABLE DES MATIÈRES.

SECTION II.

SECTION III.

APPENDICE.

FIN DE LA TABLE.

ERRATUM.

PAGE 4, ligne dernière de la note, *sur lesquelles;* lisez, *sur la nature desquelles.*

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

